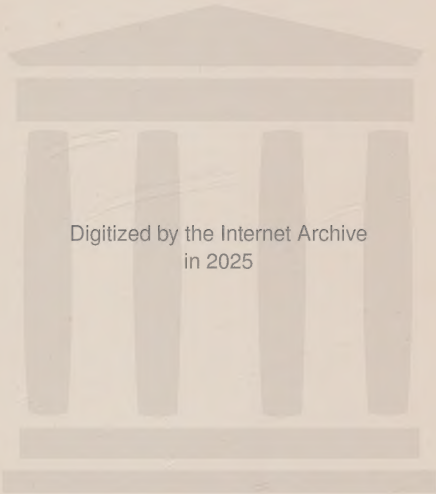
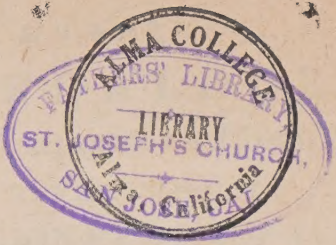

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/penseesduperebou0003loui



PENSÉES

DU PÈRE

BOURDALOUE.

PENSÉES

DU PÈRE

BOURDALOUE,

De la Compagnie de Jésus,

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME TROISIÈME.

Septième édition.

ALMA COLLEGE
ST. JOSEPH'S CHURCH,
LIBRARY
Alma, California

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
B666
Alma, California

A PARIS,
Aux dépens des libraires associés.

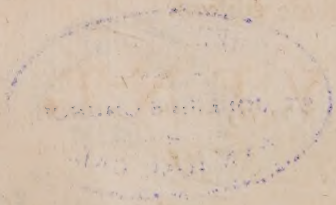
Et chez

LANDRIOT et ROUSSET, imprimeurs de M. l'Évêque et du Clergé, à RIOM et à CLERMONT.

1802.

Avec approbation.

9126



ESSAI
D'AVENT.

AVERTISSEMENT.

Du temps que le père Bourdaloue entra dans le ministère de la prédication, c'étoit un usage fort commun parmi les prédicateurs, de se proposer, pour tout le cours de l'avent, un dessein général, et d'y rapporter les sermons qu'ils avoient chaque jour à faire. Ainsi voyons-nous que Biroat, le père Giroust, le père Texier, célèbres prédicateurs, avoient pris pour sujet des avents qu'ils ont prêchés, l'un la condamnation du monde par l'avénement de Jésus-Christ, *l'autre* les faux prétextes du pécheur, *et l'autre* l'impie malheureux. *Suivant cette méthode, le père Bourdaloue avoit lui-même formé le projet d'un avent; et quoiqu'il ne l'ait jamais exécuté, il en avoit dressé tout le plan et arrangé toutes les matières. J'ai cru qu'il n'en falloit pas frustrer le public : les prédicateurs en pourront profiter, aussi-bien que les personnes pieuses qui cherchent à s'édifier par de bonnes lectures.*

DESSEIN GÉNÉRAL.

SAINT JEAN,

PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST, ET DISPOSANT LE MONDE A LA VENUE DU MESSIE.

Hic est, de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

C'est là celui dont il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin. *En saint Matthieu, c.* 11.

LE prophète l'avoit dit, et, selon l'exprès témoignage du Fils même de Dieu, cet ambassadeur, cet ange qui devoit précéder le Messie, et lui préparer le chemin, c'étoit Jean-Baptiste. Aussi est-ce à lui que s'adressoit Zacharie, quand, éclairé d'une lumière céleste, et dans le ravissement de son âme, il s'écria : *Et vous, saint Enfant, vous serez appelé* Luc. 1. 76.

le prophète du Très-Haut ; car vous irez devant le Seigneur, et vous enseignerez à son peuple la science du salut pour la rémission des péchés.

Il est donc venu, mes frères, ce divin précurseur, et il vient encore maintenant, sinon en personne, du moins en esprit, s'acquitter de l'importante fonction pour laquelle il fut prédestiné. C'est lui qui, dans tout le cours de cet avent, vous instruira ; c'est lui qui, par ses oracles et ses excellentes leçons, vous disposera à recevoir cet adorable Rédempteur qui nous a été promis, et dont bientôt nous devons célébrer la naissance. C'est de ma bouche, si je l'ose dire, que partira cette voix qui retentissoit sur les rives du Jourdain, et se faisoit entendre à ces nombreuses troupes que Jean rassembloit autour de lui. Toutes les paroles qu'il prononça, je les recueillerai, je les développerai, je vous les appliquerai par ordre et avec méthode ; j'en tirerai tous les sujets que je me propose de traiter dans cette chaire, et fasse le ciel que vous sachiez en profiter.

Ainsi, tout mon dessein se réduit à vous représenter Jean-Baptiste annonçant Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu et le désiré des nations. Or, en cette qualité de précurseur, il falloit, 1. qu'il fît connoître aux peuples Jésus-Christ ; 2. qu'il prêchât

aux peuples la pénitence, comme une disposition nécessaire à l'heureux avénement de Jésus-Christ; 3. qu'il traçât aux peuples les règles de morale qu'ils doivent suivre dans toutes les conditions, et qu'il leur marquât de quoi ils doivent se préserver, pour ne pas éloigner d'eux Jésus-Christ; 4. qu'il achevât enfin de perfectionner les peuples, et que, par d'utiles pratiques, il les formât aux exercices les plus capables de les unir à Jésus-Christ. Voilà, dis-je, ce que demandoit de lui son ministère, et voilà ce qu'il accomplit sans en rien omettre. Tellement que nous le verrons faisant tout à la fois, si je puis parler de la sorte, l'office de théologien, de prédicateur, de docteur, de directeur. L'office de théologien, en nous découvrant le grand mystère de l'incarnation divine, et nous donnant de la sacrée personne de J. C. la plus haute idée. L'office de prédicateur, en nous exhortant à la pénitence la plus parfaite, et nous en proposant les motifs les plus solides et les plus touchans. L'office de docteur, dans ses décisions sur les points de conscience les plus essentiels, et en établissant, pour la réformation des mœurs, et le bon ordre de la vie, les plus droites et les plus saines maximes. L'office de directeur, en nous apprenant de plus en plus à nous avancer par l'usage des

choses saintes, et conduisant les âmes à Jésus-Christ par les voies les plus pures, et par la pratique des plus sublimes vertus.

Souverain Auteur de notre salut, Verbe incarné, Dieu fait homme pour la rédemption de tous les hommes, c'est vous qui inspirâtes votre zélé précurseur : c'est votre esprit qui l'éclaira, qui l'anima, qui le remplit de cette force et de cette grâce dont tous ses discours furent accompagnés. Répandez sur moi le même esprit, revêtez-moi de la même force, donnez à mes paroles la même grâce, pour vous préparer les cœurs, et pour vous les attacher. Et vous, glorieuse Mère de mon Dieu, Vierge sans tache, qui dans votre chaste sein portâtes toute la ressource et toute l'espérance du monde, secondez mes vœux ; et dans la carrière que j'ai à fournir pour la gloire de votre Fils, et la sanctification de mes auditeurs, daignez me favoriser de vos regards, et m'aider de votre puissante protection.

PREMIÈRE SEMAINE.

Jean-Baptiste annonçant aux peuples Jésus-Christ, et le faisant connoître.

LE premier devoir du précurseur de Jésus-Christ, étoit de le faire connoître; et voilà par où saint Jean commence. Il fait connoître Jésus-Christ : 1. Comme Dieu-homme : *Celui qui va venir après moi, est avant moi.* Joan. 1. 15. 2. Comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes : *Nous avons tous reçu de sa plénitude... la grâce, et la vérité est venue par Jésus-Christ.* Ibid. 16. 3. Comme instituteur des sacremens, et, en particulier, du Baptême : *C'est lui qui vous donnera le baptême de l'esprit saint et du feu.* Luc. 16. 4. Comme juge de l'univers : *Il a le van en main, et il nettoiera son aire.* Mat. 3. 12. 5. Comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés : *Il amassera son blé dans le grenier.* Ibid. 6. Comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés : *Pour la paille il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point.* Tout cela fournit la matière d'autant de discours fondés sur les paroles et les enseignemens du divin précurseur.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme Dieu-homme.

SERMON

SUR L'INCARNATION DIVINE.

Qui post me venturus est, ante me factus est; quia prior me erat.

Celui qui va venir après moi, est avant moi; car il est plus ancien que moi. *Joan. c.* 1.

Dans ces paroles il y a, ce semble, de la contradiction; mais cette contradiction apparente, c'est ce qui nous fait connoître en Jésus-Christ une double génération, l'une éternelle, l'autre temporelle. Génération éternelle dans le sein de Dieu son père, et génération temporelle dans le sein de Marie sa mère. Selon cette génération éternelle, qu'est-ce que Jésus-Christ? le fils unique de Dieu, et Dieu lui-même. Mais selon sa génération temporelle, qu'est-ce que ce même Jésus-Christ? le fils de Marie, et homme semblable à nous. Voilà donc comment il étoit tout à la fois, et avant, et après Jean-Baptiste. Avant Jean-Baptiste, comme Dieu : *Il est avant moi, et plus ancien que moi.* Après Jean-Baptiste, en qualité d'homme:

Il va venir après moi. Mystère d'un Dieu-homme, mystère ineffable, mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé au monde dans la suite des siècles! En trois mots, qui contiennent tout le fond de ce discours : mystère dont nous devons faire, surtout en ce saint temps, le sujet le plus ordinaire de nos méditations; c'est le premier point : l'objet de nos plus tendres affections; c'est le second point : la règle universelle de nos actions; c'est le troisième point.

PREMIER POINT. Mystère dont nous devons faire le sujet le plus ordinaire de nos méditations. C'est particulièrement en cette vue que l'église a institué l'avent. Il est vrai que dans tous les autres temps de l'année, nous ne pouvons mieux ni plus utilement nous occuper, que des incompréhensibles merveilles de l'incarnation divine : mais l'église veut encore qu'il y ait des jours spécialement consacrés à la mémoire du Verbe incarné; et ces jours, ce sont ceux où nous entrons. Que n'avons-nous point à méditer dans ce profond mystère! Quels prodiges à considérer! Quels abîmes à creuser! Dieu descendu jusqu'à l'homme, et l'homme élevé jusqu'à Dieu! Dieu glorifié par ses anéantissemens même, et l'homme sauvé! Toute la

puissance de Dieu déployée dans ce grand ouvrage; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son infinie libéralité, sa charité, toutes ses perfections connues et manifestées! Plus nous y penserons, plus nous découvrirons de nouveaux miracles.

Mais sur cela deux désordres. Les uns jouissent du don de Dieu et du plus signalé bienfait; mais, par un monstrueux oubli, ils y font aussi peu de réflexion, que s'ils n'y avoient nul intérêt. Cependant de quoi se remplissent-ils l'esprit? de mille sujets frivoles, et des divers événemens du monde, où souvent ils n'ont point de part, tandis qu'ils perdent le souvenir de l'événement le plus prodigieux, et dont il leur est le plus important d'être bien instruits, puisque c'est le mystère de leur rédemption et de leur salut. Les autres y pensent; mais, par une curiosité présomptueuse, ils voudroient comprendre et pénétrer, avec les foibles lumières de leur raison, ce qui est au-dessus de la raison humaine et de ses connoissances. D'où il arrive, qu'abandonnés à leur propre sens, ils tombent dans les plus grossières erreurs, et qu'ils s'y attachent quelquefois avec une telle obstination, qu'il n'est presque plus possible de les en tirer. L'église, hélas! ne l'a que trop éprouvé, et n'en a que trop gémi, puisque c'est de là que sont venues tant d'hérésies qui l'ont désolée.

Ne cessons point de méditer un mystère si digne de toute notre attention ; mais méditons-le en chrétiens, c'est-à-dire, avec toute la simplicité de la foi, et toute sa soumission. Car nous ne le pouvons connoître que par la foi ; et plus même notre foi sera simple et soumise, plus serons-nous en état d'entrer, si j'ose parler ainsi, dans ce sanctuaire, et de découvrir les immenses trésors de grâce et de gloire qui y sont renfermés : je dis de grâce pour nous, et de gloire pour Dieu. Ce sont les humbles que Dieu éclaire, et c'est à eux qu'il communique ses vérités les plus sublimes et les plus secrètes ; au lieu qu'il laisse errer en d'épaisses ténèbres, ces esprits orgueilleux qui présument d'eux-mêmes, et prétendent tout voir par eux-mêmes.

SECOND POINT. Mystère dont nous devons faire l'objet de nos plus tendres affections. Un Dieu-homme, réduit à toutes les misères de l'homme, et cela pour l'homme ; si ce n'est pas un objet propre à exciter dans nos cœurs les sentimens les plus affectueux, il n'y a rien qui puisse nous affectionner, et nous toucher : sentimens d'admiration, de vénération, d'amour, de reconnoissance, de zèle. Et si nous avons eu jusqu'à présent le malheur

de ne rien faire pour un Dieu qui a tout fait pour nous; si même, par la plus énorme ingratitude, la passion nous a portés jusqu'à l'offenser, et à lui déplaire: sentimens de repentir, de douleur, de confusion; résolutions, à l'égard de l'avenir, les plus sincères, protestations les plus vives, désirs les plus ardens. Tels ont été, dès l'ancienne loi, les sentimens des patriarches et des prophètes, dans la vue anticipée que Dieu leur donnoit de Jésus-Christ, qu'ils attendoient, et après lequel ils soupiroient. Tels ont été, depuis la venue de ce Fils éternel de Dieu, les sentimens de toute l'église; et voilà ce qui fait le plus doux entretien des ames fidèles. De là ces extases, ces ravissemens, ces saints transports où elles entrent. De là *ce feu qui s'allume dans leur méditation*, comme parle le prophète royal, et dont elles sont toutes embrâsées.

Ps. 38. 4.

Cependant, affreux déréglement de l'esprit de l'homme! ce même mystère capable de produire des sentimens si justes, si purs, si relevés, ce fut pour les Juifs un scandale; ce fut pour les gentils une folie; et n'est-ce pas encore l'un et l'autre pour tant de libertins et de prétendus esprits forts? Ce qui devroit leur rendre un Dieu-homme plus adorable et plus aimable, je veux dire ses abaissemens et ses

humiliations, c'est ce qui les en détache, c'est ce qui choque leur fausse prudence, ce qui les révolte et qui les rebute, ce qui devient la matière de leurs impiétés et de leurs blasphèmes.

Ils ne peuvent se persuader qu'un Dieu ait voulu descendre de sa gloire, et s'assujétir à toutes les infirmités d'une nature aussi foible que la nôtre. Cet état vil et obscur, cet état de pauvreté, de misère, de souffrance, de dépendance, leur paroît indigne de la majesté du Très-Haut : pourquoi ? parce qu'ils en jugent en hommes, et qu'ils n'ont jamais compris quelle est l'étendue des divines miséricordes. Mais, par une conséquence toute contraire, plus mon Dieu s'est fait petit, dit saint Fulgence, plus il m'est cher : comment cela? c'est que je sais qu'il ne s'est ainsi humilié, ainsi anéanti que pour moi. C'a été de sa part un excès d'amour; mais cet excès d'amour pour moi, est justement ce qui demande, et ce qui excite tout mon amour pour lui. Que les impies raisonnent donc tant qu'il leur plaira, et comme il leur plaira ; malgré leurs raisonnemens et leurs vaines difficultés, nous conclurons toujours avec saint Bernard, et nous dirons : *Ah ! Seigneur, que ne vous dois-je point pour m'avoir créé? mais, après m'être perdu* Bern.

moi-même, combien vous suis-je encore plus redevable de m'avoir racheté, et racheté à ce prix?

Troisième point. Mystère dont nous devons faire la règle universelle de nos actions : pourquoi ? c'est qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu vient se proposer à nous comme notre modèle. Car c'est dans ce dessein qu'il nous est donné. De sorte que Dieu, selon le témoignage exprès de l'apôtre, ne nous reconnoîtra jamais pour ses enfans et pour ses élus, qu'autant qu'il nous trouvera conformes à l'image de son Fils. Et voilà pourquoi ce Dieu-homme s'est revêtu de notre chair, afin de pouvoir se montrer sensiblement à nos yeux, et que nous puissions en observer tous les traits, et les imiter. S'il étoit seulement Dieu, remarque saint Léon, il ne pourroit nous servir d'exemple, parce que nous ne pourrions le voir : mais étant Dieu et homme tout ensemble, il a de quoi frapper nos sens, et il a droit de nous dire: Regardez-moi, et formez-vous sur moi. Il nous le dit en effet. Il veut qu'entre sa vie mortelle et la nôtre, il y ait une ressemblance aussi parfaite qu'elle peut l'être. Car il ne prétend point tellement nous sauver par l'efficace de ses mérites, qu'en même

temps nous ne nous sauvions pas nous-mêmes par la sainteté de nos œuvres. Or, nos œuvres ne sont saintes qu'à proportion qu'elles sont faites en Jésus-Christ, selon Jésus-Christ, conformément à l'esprit et aux œuvres de Jésus-Christ, si bien que chacun de nous, pour user de l'expression de saint Grégoire de Nysse, devienne dans toutes ses intentions, tous ses désirs, toutes ses entreprises, dans toutes ses démarches et toute sa conduite, comme un autre Jésus-Christ.

Excellente règle, règle toute divine, et qui ne nous peut tromper. Car pour nous tromper, il faudroit, ou que Jésus-Christ se trompât lui-même, ou qu'il voulût nous tromper. Or, Jésus-Christ, comme Dieu, est tout à la fois, et la sagesse même, et la bonté même. Puisqu'il est la souveraine sagesse, tout lui est présent, et rien n'échappe à sa connoissance; d'où il faut conclure qu'il est donc incapable de se tromper. Et puisqu'il est la bonté souveraine, il nous aime, et ne cherche que notre bien : ce qui prouve évidemment qu'il ne veut donc pas nous tromper. Ainsi nous pouvons, et même nous devons, avec une confiance entière, régler sur lui tout le plan de notre vie. Mais est-ce là la règle que nous suivons ? Déplorable renversement dans le christianisme ! Nous som-

mes chrétiens, ou nous nous disons chrétiens; mais du reste comment vivons-nous, et par quels principes agissons-nous? selon les maximes du monde, selon les jugemens du monde, selon les intérêts du monde, selon les coutumes et le torrent du monde. Toutefois prenons-y garde, et ne nous flattons point : Jésus-Christ est la voie, comme il nous l'a fait lui-même entendre, et l'unique voie. Par conséquent tout autre voie nous égare, et nous mène à la perdition. Point de milieu : ou la vie par Jésus-Christ, ou, hors de Jésus-Christ, une mort éternelle et la damnation. Plaise à Jésus-Christ même, notre médiateur, et notre rédempteur, de nous aider à le suivre, et à parvenir au bienheureux terme dont il vient nous enseigner le chemin.

LUNDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes.

SERMON

SUR LA GRACE.

De plenitudine ejus nos accepimus. . . . gratia, et veritas per Jesum Christum facta est.

Nous avons tous reçu de sa plénitude. . . . la grâce, et la vérité est venue par Jésus-Christ. *Joan. c.* 1. 16.

LE saint précurseur l'avoit déjà dit, que le Verbe de Dieu, que l'homme-Dieu, étoit *plein de grâce ;* et c'est de cette plénitude qu'il nous apprend maintenant que nous avons tous reçu. Car c'est par Jésus-Christ que la grâce est venue, par Jésus-Christ qu'elle s'est répandue sur tous les hommes, et par Jésus-Christ qu'il s'en fait encore tous les jours, pour la sanctification des âmes, de si salutaires effusions. Don de la grâce, que le prophète Isaïe nous a représenté comme des eaux bienfaisantes, qui coulent des sources du Sauveur, et que nous y devons puiser avec joie. Don infiniment précieux, et par sa nécessité, et par sa force. Appliquez-vous à l'un et à l'autre. Je dis la nécessité de la grâce par

rapport au salut, et la force de la grâce. Sans la grâce nous ne pouvons rien : en voilà l'absolue nécessité. Avec la grâce nous pouvons tout : en voilà le pouvoir et la force. De ces deux principes, qui feront le sujet des deux parties, nous tirerons, sur l'importante matière que je traite, et sur l'usage de la grâce, les conséquences les plus solides et les plus morales. Elles regarderont surtout deux sortes de personnes. Les uns sont des présomptueux qui se confient en eux-mêmes ; et dans la nécessité de la grâce, il y aura de quoi abaisser leur orgueil, et le réprimer. Les autres sont des pusillanimes qui s'étonnent des moindres obstacles ; et dans la force de la grâce, il y aura de quoi relever leur courage et le ranimer.

Premier point. Sans la grâce nous ne pouvons rien. N'entrons point là-dessus dans une sèche et longue dispute ; mais tenons-nous-en à la foi : elle nous suffit. Il ne nous faut point d'autre preuve que la parole expresse de Jésus-Christ, point d'autre que l'incontestable témoignage de son apôtre, point d'autre que les décisions des conciles contre les erreurs de Pélage, et que la créance commune de l'église. Il est donc certain que de notre fonds, et à l'égard de ce salut qui nous est promis

comme la récompense de nos œuvres, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu et de sa grâce; et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter J. C. la vérité éternelle, quand il nous dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi. Prenez garde*, remarque St. Augustin, *soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidés de celui sans qui l'on ne peut rien faire.* Nous n'avons qu'à consulter St. Paul, l'apôtre et le docteur de la grâce, quand il nous enseigne que *nous ne sommes pas capables, de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, de former une bonne pensée; et que si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine.* Nous n'avons qu'à parcourir les définitions des conciles et des pères de l'église, lorsqu'ils ont décidé tant de questions sur la grâce du Rédempteur, et qu'ils en ont déclaré leurs sentimens. Nous n'avons même qu'à suivre les lumières de la raison, qui nous dicte assez, que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu, ne peuvent partir d'une nature aussi foible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder, et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

Joan. 15. Aug.

2. Cor. 3.

De là quatre conséquences, qui doivent nous servir de règles dans toute la

conduite de notre vie. Première conséquence : c'est de reconnoître l'extrême dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, et de son infinie miséricorde ; c'est de nous humilier dans cette vue, et de trembler sous la main toute-puissante de Dieu ; c'est de ne nous glorifier de rien,
Phil. 2. 13. ou de ne nous glorifier qu'en Dieu, *qui fait vouloir et exécuter* suivant sa volonté toute bienfaisante, et qui, selon que
August. s'exprime saint Augustin, *en couronnant nos vertus, couronne ses dons, beaucoup plus que nos mérites.* Seconde conséquence : c'est de lever sans cesse les yeux au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des grâces divines. Car Dieu veut que nous les demandions : il veut que sentant notre besoin, nous ayons recours à lui, que nous lui adressions nos vœux, que nous le sollicitions ; et n'est-ce pas aussi sur la nécessité de la grâce, qu'est particulièrement fondée la nécessité de la prière ? Dans l'impuissance où nous réduit notre foiblesse, il ne nous reste que de nous écrier presque à chaque moment :
Matth. 8. 25. *Ah ! Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous allons périr.* Troisième conséquence : c'est de bénir la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissé jusqu'à présent manquer de grâces. Tant de fois il nous a prévenus, tant de fois il nous a éclairés,

pressés, excités! Voilà le sujet de notre reconnoissance, et voilà peut-être en même temps le sujet de notre confusion, et de notre condamnation. Dieu nous a appelés; mais avons-nous prêté l'oreille à sa voix? il nous a inspirés; mais avons-nous répondu à ses inspirations? en avons-nous profité? Au contraire, combien de combats avons-nous livrés et soutenus pour nous défendre de sa grâce, et pour en arrêter les mouvemens? Combien de temps l'avons-nous laissé frapper à la porte de notre cœur? Et maintenant même ne l'y laissons-nous pas encore sans lui ouvrir! C'est le reproche qu'il faisoit à Jérusalem, et qu'il a bien droit de nous faire. Combien de fois, disoit-il à ce peuple infidèle, ai-je voulu te recueillir dans mon sein et entre mes bras? Mais tu ne l'as pas voulu; et ma grâce mille fois redoublée, n'a servi qu'à redoubler tes révoltes, et qu'à te rendre plus criminel. Reproche suivi de la plus affreuse menace. Car, poursuivoit le Seigneur, c'est pour cela, peuple rebelle, que tu seras abandonné; pour cela que cette grâce, si long-temps et si indignement rebutée, se retirera de toi. Or, sans le secours de ton Dieu, que feras-tu? que deviendras-tu? Quatrième et dernière conséquence: c'est de ne plus recevoir en vain

la grâce, quand il plaît à Dieu de nous la donner ; de ne nous pas exposer, par nos retardemens et nos résistances, à perdre un talent qui nous doit être d'autant plus cher, qu'il nous est plus nécessaire. S'il nous échappe, où le retrouverons-nous ? Quelle autre ressource aurons-nous ? Il n'est rien que nous négligions, dès que la fortune ou que la vie en dépend ; et nous négligeons, que dis-je ! nous méprisons formellement, nous rejetons des grâces à quoi nous savons que le salut est attaché.

Second point. Avec la grâce nous pouvons tout. Qu'est-ce que la grâce ? un secours de Dieu, qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout étant possible à Dieu, il s'ensuit que tout, avec le secours de Dieu, nous doit être possible à nous-mêmes. Mais, comment possible ? Allons par degrés. Possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent. Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. Quelle force ! Voyons de quelle manière la grâce opère toutes ces merveilles.

Possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent : Paul, ce vaisseau d'élection, en est un exemple bien marqué. Assailli de la tentation, il prie Dieu

de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : *Ma grâce te suffit.* Mais, Seigneur, l'attaque est violente ; c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans relâche. Il n'importe ; quand tout l'enfer seroit déchaîné contre toi, *Ma grâce te suffit.* Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité ? Non, ne crains point : *Ma grâce te suffit, et c'est dans l'infirmité même, qu'elle éclate davantage, et qu'elle paroît plus puissante.* Qui peut dire, en effet, combien la grâce, dans tous les temps, a fait de miracles ? Miracles de conversion, miracles de sanctification. Qui peut dire combien d'endurcis elle a touchés, combien d'opiniâtres elle a soumis, combien de lâches et de paresseux elle a portés aux entreprises les plus héroïques ? Quelles sortes d'obstacles n'a-t-elle pas surmontés ? Quelles sortes d'engagemens n'a-t-elle pas rompus ? Demandons-le à Magdeleine, à cette femme pécheresse, que tant de nœuds attachoient si fortement au monde, et qui, d'un premier effort de la grâce, brisa tous ses liens ; renonça à tous les plaisirs et à toutes les pompes humaines ; se dévoua pour jamais, et sans réserve, à Jésus-Christ. Demandons-le à saint Augustin, en qui la grâce, par un double triomphe,

2. *Cor.* 12. 9.

surmonta si heureusement, et l'obstination de l'hérésie, et la corruption du vice. Demandons-le à une multitude innombrable de pécheurs aussi fameux par l'éclat de leur pénitence, qu'ils l'avoient été par l'excès de leurs désordres.

Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Nous savons quels exercices et quelles austérités pratiquoient dans les déserts tant de solitaires, et dans les cloîtres tant de pénitens dont nous avons entendu parler. Qu'étoit-ce que leur vie? Retraite, pauvreté, prière, jeûnes, veilles, travaux, macérations du corps, une parfaite abnégation d'eux-mêmes. Tout cela leur sembloit-il difficile? Trouvoient-ils le joug trop pesant? Se plaignoient-ils que Jésus-Christ les eût trompés, en les assurant que *son fardeau est léger?* Tous les chemins s'ouvroient devant leurs pas; et non-seulement ils marchoient, mais *ils couroient*, comme le prophète, *dans les voies de Dieu :* pourquoi? parce que la grâce *leur dilatoit le cœur*, parce qu'elle leur applanissoit les sentiers les plus raboteux et les plus épineux, parce qu'elle les emportoit sur ses ailes, et les enlevoit. Sa vertu est toujours la même qu'elle étoit alors; et quoique la charité se soit refroidie de nos jours, il y a néanmoins encore de ces âmes ferventes, à qui

Matth. 11. 30.

Ps. 118. 32.

qui la grâce fait accomplir tous les devoirs de la justice chrétienne, avec une facilité et une ardeur que rien n'arrête.

Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. C'est le prodige que les siècles passés ont admiré dans les martyrs. Quel spectacle! Des hommes livrés aux tourmens les plus cruels, des hommes exposés aux bêtes féroces, attachés à des croix, étendus sur des brasiers, plongés dans des huiles bouillantes; et cependant remplis de joie, s'estimant heureux, goûtant les plus pures délices, et les plus sensibles consolations! Voilà ce qu'on voyoit, et où l'on reconnoissoit le doigt de Dieu. Or, ce doigt de Dieu, qu'étoit-ce autre chose que l'esprit de Dieu, qui versoit dans leurs cœurs l'onction de sa grâce? Car tel est le caractère de la grâce, d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficace.

De tout ceci quelle conclusion? Quelles résolutions à prendre? Quelles erreurs à corriger? Le voici en trois mots. De ne plus tant écouter nos défiances et nos craintes naturelles, quand il est question d'obéir à Dieu, et de travailler à notre salut et à notre perfection. De n'en point juger par nos propres forces, mais par la force de la grâce. De nous abandonner à ses

saints mouvemens, et de compter que ce que nous aurons entrepris et commencé avec elle, elle nous le fera soutenir et achever. De nous encourager comme l'apôtre, et de nous affermir contre les répugnances et les révoltes de la nature, par ce généreux sentiment : *Je puis toutes choses en celui qui me fortifie.* Oui, je puis tout; mais en qui et par qui? non point en moi-même, ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien, je ne puis rien : mais je puis tout dans le Tout-Puissant et par le Tout-Puissant. Plus même je reconnoîtrai devant lui mon insuffisance, et je me confierai en lui dans la vue de ma foiblesse, plus je l'engagerai à verser sur moi les richesses de sa grâce, et à déployer en ma faveur toute sa vertu. Aura-t-elle pour moi moins de pouvoir que pour tant d'autres? Le bras du Seigneur n'est point raccourci, et sa miséricorde qui remplit toute la terre, est inépuisable.

Philipp. 4. 13.

MARDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme instituteur des sacremens, et en particulier du baptême.

SERMON

SUR LE BAPTÊME.

Ipse vos baptisabit in Spiritu Sancto et igni.

C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu. *Matth. c.* 3. 11.

CE feu de la charité, ces dons du Saint-Esprit, répandus dans les cœurs, ces opérations divines et secrètes, voilà l'essentielle différence qui se rencontre entre les sacremens, soit de la loi de nature, soit de la loi de Moïse, et les sacremens de la loi de Jésus-Christ. Il n'appartenoit qu'à ce Dieu-homme de nous conférer, sous des signes extérieurs et visibles, une sainteté intérieure et invisible, et c'est surtout ce qu'il fait dans le sacrement du baptême. Sacrement que nous marque spécialement Jean-Baptiste, et auquel j'ai cru devoir m'attacher dans ce discours. Sacrement dont peut-être nous n'avons jamais bien connu, ni les avantages, ni les obligations. Or, il nous est important de les connoître. Avantages du baptême,

obligations du baptême. Avantages que j'appellerai la grâce du baptême : obligations que j'appellerai les engagemens du baptême. Cette grâce du baptême, c'est ce que nous avons reçu de Dieu, et ce qui demande toute notre reconnoissance: premier point. Ces engagemens du baptême, c'est ce que nous avons promis à Dieu, et ce qui demande toute notre fidélité : second point. L'un et l'autre méritent une attention particulière et les plus sérieuses réflexions.

Premier point. Grâce du baptême, grâce infiniment précieuse en deux manières: parce que c'est une grâce de salut et de sanctification, et parce que c'est une grâce de choix et de prédilection. Grâce de salut et de sanctification : comment cela ? parce que c'est en vertu de cette grâce, que l'homme, conçu dans le péché, et né dans le péché, est tout à coup régénéré en Jésus-Christ et revêtu de Jésus-Christ ; que d'enfant de colère il devient enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ. Car voilà, par le changement le plus merveilleux, ce qu'opèrent dans nous ces eaux saintes dont nous sommes lavés sur les sacrés fonts. *Autrefois*, écrivoit l'apôtre aux

Éphésiens, *nous n'étions devant Dieu, selon notre naissance, que des objets de haine et de colère; mais ce même Dieu qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts, nous a vivifiés en Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ, par l'excès de sa charité.* C'est donc là que tout péché est effacé; que toute peine due au péché est remise : là que l'âme est enrichie des trésors célestes; que la foi, l'espérance, la charité, que les habitudes des plus excellentes vertus lui sont infuses: là, pour ainsi dire, que le sceau de Dieu lui est imprimé, et qu'au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, elle reçoit un caractère ineffaçable, qui est le caractère de chrétien. Caractère plus glorieux mille fois, que tous ces titres de noblesse dont le monde repaît son orgueil, et dont il tire tant de vanité. Caractère dont la dignité, si j'ose user du même langage que saint Léon, va jusqu'à nous rendre, en quelque sorte, participant de la nature divine. Caractère que nous porterons avec nous au tribunal de Dieu, pour y être reconnus comme les disciples de son Fils bien-aimé, comme son peuple, comme son troupeau. *Ephes.* 2. 3.

Telle est, dis-je, la grâce du baptême; tels sont pour nous les avantages inestimables qu'elle renferme. Mais y pensons-

nous? Est-ce par là que nous mesurons notre bonheur, et que nous nous croyons favorisés du ciel? Si Dieu, par proportion, nous avoit autant élevés selon le monde; s'il nous avoit délivrés des misères du monde, et comblés de ses prospérités et de ses honneurs, peut-être alors serions-nous touchés de quelque reconnoissance: du moins serions-nous sensibles et très-sensibles à l'éclat de cette fortune temporelle. Mais qu'il nous ait purifiés, mais qu'il nous ait réconciliés, mais qu'il nous ait sanctifiés, et que par cette sanctification du baptême, nous soyons entrés dans nos droits à l'héritage éternel, ce sont des faveurs trop spirituelles, et trop au-dessus des vues humaines, pour intéresser des mondains accoutumés à n'estimer les choses et à n'en juger que par les sens. O homme aveugle et tout terrestre! ne prendrez-vous jamais des sentimens conformes à votre véritable grandeur? ne la reconnoîtrez-vous jamais? Rendez grâces à la divine providence, des autres qualités dont il lui a plu vous honorer à l'égard de cette vie mortelle et présente: j'y consens, et vous le devez. Quoique ce ne soient que des qualités passagères, et que toutes les grandeurs qui y sont attachées, doivent périr, ce sont toujours des dons du Seigneur. Mais de quel prix ces dons peu-

vent-ils être à vos yeux, dès que vous les mettez en parallèle avec ce don parfait, comme parle l'apôtre, avec ce grand don, qui descend spécialement du père des lumières, et qui vous approche de votre Dieu par de si étroits et de si saints rapports. Avançons.

Non-seulement grâce de salut et de sanctification, mais grâce de choix et de prédilection. Ce choix, cette préférence, nous plaît en tout, et nous flatte. Or, elle est entière ici, et c'est une circonstance bien remarquable. On a formé jusqu'à présent, et l'on forme tous les jours, tant de raisonnemens et de questions sur cette multitude d'enfans morts avant que de naître, et hors d'état, par cette mort prématurée, de parvenir à la grâce du baptême. On demande par quel malheur imprévu, ou quelle conduite de la Providence, d'autres, heureusement nés, et sur le point de recevoir la sainte absolution, ont été enlevés dans le moment qu'on s'y attendoit le moins, et sans qu'on ait pu les pourvoir d'un sacrement si nécessaire. On demande pourquoi, dans les terres infidèles et dans les plus vastes empires, Dieu permet que des peuples entiers manquent de ce secours, et soient privés de ces sources de vie qui nous sont ouvertes. On fait là-dessus bien des recherches, on

propose bien des difficultés, on imagine bien des convenances : et moi, sans prétendre m'ingérer dans les conseils de la sagesse éternelle, je me contente d'adorer la profondeur de ses jugemens. Car, à qui appartient-il de connoître les voies du Seigneur, et qui peut pénétrer dans ses pensées? Mais du reste le point capital à quoi je m'attache, c'est de faire un retour salutaire sur moi-même; c'est d'apprendre de l'infortune des autres, et du triste abandonnement où ils semblent être, quel est donc le bien que je possède. Hé, mon Dieu, où en serois-je, si vous m'aviez traité comme eux? et pourquoi, Seigneur, avez-vous jeté sur moi un regard plus favorable? Qu'avoient-ils fait contre vous? Qu'avois-je fait pour vous? Mystère de grâce dont je suis redevable à votre miséricorde, et sur quoi je n'ai autre chose à dire, que de m'écrier avec le prophète royal, dans les mêmes sentimens d'admiration, d'amour, de gratitude : Le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers, *n'en a pas usé de même envers toutes les nations;* il ne les a pas distinguées comme moi, *et ne leur a pas révélé ses commandemens.* Heureux si je sais lui rendre ce qu'il attend de ma fidélité.

Ps. 147. 20.

SECOND POINT. Engagemens du bap

tême. Le baptême est une grâce, nous n'en pouvons douter; mais c'est en même temps une dette. Nous y avons contracté des engagemens inviolables; et pour concevoir une juste idée de ces engagemens du baptême, considérons-en, dans une courte exposition, et l'étendue, et la solennité. Engagemens les plus étendus, puisqu'ils embrassent toute la loi. Engagemens les plus solennels, puisque nous en avons pris Dieu même à témoin, et toute son église.

Je dis d'abord engagemens les plus étendus : car comme l'apôtre, instruisant les Galates, leur déclaroit, et, afin de donner plus de force à ses paroles, leur protestoit que quiconque, selon la pratique et l'esprit de l'ancienne loi, se faisoit circoncire, étoit dès-lors, et en conséquence de cette circoncision légale, étroitement obligé de garder tous les préceptes de la loi judaïque; ainsi dois-je, avec la même assurance, non-seulement annoncer et déclarer, mais protester à tout homme honoré dans la loi nouvelle du caractère de chrétien, que du moment qu'il commença de *renaître par l'eau et par le Saint-Esprit*, il commença d'être soumis à la loi et à toute la loi du divin Législateur dont la grâce lui fut communiquée; c'est-à-dire, que dès ce jour et dès cet

instant, il s'assujétit à l'indispensable obligation où nous sommes, de professer cette loi, et de ne rougir jamais de cette loi, de vivre selon cette loi, de persévérer jusqu'à la mort dans l'observation de cette loi, d'éviter tout ce que cette loi défend, et de ne rien omettre de tout ce qu'elle ordonne. Et parce que l'ennemi commun de notre salut, parce que le monde, la chair, s'opposent continuellement dans nous à la pratique de cette loi, et qu'ils emploient tous leurs efforts à nous en détourner, c'est pour cela qu'en entrant dans la milice de Jésus-Christ, nous avons renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités. D'où vient que selon l'excellente morale des apôtres, et les enseignemens qu'ils nous ont laissés, avoir été baptisé en Jésus-Christ, c'est être mort au péché, mort à soi-même, à ses passions, à ses sens, à tous les désirs du siècle, pour ne mener sur la terre qu'une vie céleste.

Saints engagemens, aussi solennels qu'ils sont étendus. Je dis engagemens solennels, et c'est l'autre article que j'ajoute. En effet, ces engagemens du baptême, ce sont des promesses, mais des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la

face de l'autel, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garans des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes, dans le cours des temps, nous avons confirmées. Quand donc, par le dérèglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les pères ont traité de parjure, de désertion, d'apostasie. Or, n'est-ce pas le désordre presque général du christianisme? Où en sommes-nous? et que sommes-nous? sommes-nous chrétiens? sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre; ni païens, puisque nous croyons en chrétiens; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse, c'est un abus sacrilége et une profanation.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux, pour sa confusion et pour son désespoir; et Dieu en aura toujours le souvenir présent, pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là, en

effet, que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier, et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la grièveté des péchés selon la sainteté des états; et, suivant cette règle très-juste et très-bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui pèche, est plus coupable qu'un simple laïque, parce qu'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action, qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux, que dans un homme du monde, parce que le religieux est appelé à une plus haute perfection que le séculier. Or, nous devons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peuples nés dans les ténèbres de l'infidélité, et privés de la grâce du baptême. Malheur à vous, disoit le Sauveur des hommes parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avoit fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous! car, au jugement de Dieu, vous serez traités avec plus de sévérité, que ceux de Tyr et de Sidon : pourquoi ? parce que ces idolâtres se seroient convertis, et qu'ils auroient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avoient été éclairés comme vous, et

prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas de n'être point né, que d'avoir trahi et vendu son Maître, il vaudroit mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au christianisme, que de n'en avoir pas rempli les devoirs, et d'avoir violé des engagemens aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

MERCREDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme juge de l'univers.

SERMON

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Cujus ventilabrum in manu suâ, et permundabit aream suam.

Il a le van en main, et il nettoiera son aire. *Matthieu*, c. 3. 12.

Dans cette figure, qui ne reconnoît Jésus-Christ envoyé du ciel, non plus pour sauver le monde, mais pour le juger?

Comme, au temps de la moisson, le laboureur prend le van dans les mains, et nettoie son aire, il viendra, ce juge des vivans et des morts, armé du glaive de sa justice, pour faire le discernement des justes et des pécheurs, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Jugement universel, où cet homme-Dieu présidera lui-même, et en personne : pourquoi ? par trois raisons : afin que ce jugement soit plus sensible, c'est la première ; afin que ce jugement soit plus irréprochable, c'est la seconde ; afin que ce jugement soit plus rigoureux, c'est la troisième : et voilà le sujet des trois points.

PREMIER POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus sensible. Développons cette première pensée. C'est un mystère de notre religion, que ce qui nous est déclaré en termes exprès dans l'évangile, au sujet du jugement général, savoir, que *le Père céleste*, tout père et tout Dieu qu'il est, *ne juge personne, mais qu'il a donné à son Fils toute la puissance de juger*. Et ce qui paroit encore plus surprenant, c'est ce que l'évangile ajoute, que le Père a donné cette puissance à son Fils, *non pas absolument et préciséément parce qu'il est son fils, mais parce qu'il est fils de l'homme*. Mystère

Joan. 5. 22.

Ib. 27.

qui ne nous est pas tellement révélé par la foi, qu'il ne se trouve en même temps fondé sur une très-importante raison. Car il est vrai, c'est à Dieu qu'il appartient de juger souverainement : mais, comme a fort bien remarqué saint Augustin, Dieu demeurant dans la forme et dans la nature de Dieu, étoit trop élevé au-dessus de nous, trop éloigné de notre vue et de nos sens, pour entreprendre d'exercer lui-même, à notre égard, un jugement public et réglé. Il a fallu qu'il s'humanisât, et, si je l'ose dire, qu'il se proportionnât à nous ; c'est-à-dire, il a fallu qu'il se fît homme, afin qu'ayant à juger des hommes, il pût se montrer sensiblement à eux, et se faire entendre. Voilà ce qu'exprimoit admirablement le saint patriarche Job, lorsque parlant à Dieu dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de son âme, il lui disoit : *Seigneur, ne m'abandonnez pas ;* quelque coupable que je sois, ne me poursuivez pas dans la rigueur de votre justice ; mais suspendez-en les arrêts ; et s'il est nécessaire, pour m'en défendre, que je me prévale de ma foiblesse, en vous opposant votre propre grandeur et l'excellence de votre être, permettez-moi de vous demander s'il vous convient d'entrer en jugement avec moi. *Avez-vous comme moi des yeux de chair ? Voyez-*

Job. 10. 3.

vous les choses comme je les vois? Vos jours sont-ils semblables aux miens? et êtes-vous homme mortel comme je le suis? Sentimens, au rapport même de l'écriture, dont Job étoit prévenu, dans la connoissance anticipée qu'il avoit, qu'en effet notre Dieu se feroit chair, et que, dans cette chair empruntée de nous, il seroit plus en état de faire comparoître devant lui toutes les nations, et d'appeler tout l'univers à son tribunal.

Nous le verrons donc, et nos yeux seront frappés de l'éclat de sa gloire. Nous
Luc. 21. 27. le verrons, dis-je, *ce Fils de l'homme, venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.* Quel spectacle! quel objet de terreur! quand, après les guerres, les famines, les pestes; après les tremblemens de terre, les frémissemens et les débordemens de la mer; après la chute des étoiles, les éclipses de la lune, du soleil; après le bouleversement du monde et la résurrection générale des morts; il paroîtra accompagné de toute la milice du ciel, et qu'il s'asseoira
Ibid. 26. sur son trône! *Les hommes en sécheront de peur.* Et qui ne tremblera pas à la présence de ce Juge redoutable, devant qui toute distinction humaine disparoîtra, toute dignité sera abaissée, toute autorité détruite, toute grandeur anéantie? Car il

n'y

n'y aura plus là, à proprement parler, ni grands ni petits, ni rois ni sujets, ni riches ni pauvres : tout sera confondu ; et d'homme à homme il ne restera plus d'autre différence que le mérite des œuvres. Craignons dès maintenant celui qu'il ne sera plus temps de commencer à craindre, lorsqu'il se fera voir sensiblement à nous, le bras levé, et prêt à lancer la foudre sur nos têtes. Honorons-le et imitons-le dans les travaux et les humiliations de son premier avénement, si nous voulons nous le rendre favorable dans son avénement glorieux, et au grand jour de ses vengeances éternelles.

Second point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus irréprochable. Comme Dieu est la vérité même et la sainteté, c'est le caractère de tous ses jugemens, d'être saints et sans reproche. Dès que ce sont les jugemens du Seigneur, dit le prophète, ils n'ont point besoin de justification, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes. Cependant, afin que ce dernier jugement où tous les hommes seront cités, et qui fera la consommation des siècles, fût encore, autant qu'il est possible, et dans le sens que nous devons l'entendre, un jugement plus irréprochable, il falloit que Jésus-

Christ même, rédempteur du monde, y tînt la place de juge, et qu'il y prononçât la sentence. La preuve en est évidente, et la voici. Car s'il y a un jugement qui soit à couvert de tout soupçon ; c'est-à-dire, s'il y a un jugement qui ne puisse être suspect ni de prévention, ni d'inimitié, ni d'antipathie, ni d'envie, ni d'intérêt propre, ni de tout autre disposition mauvaise et de tout autre passion, c'est sans doute celui d'un ami, celui d'un bienfaiteur, d'un patron, celui d'un frère, uni à nous par les nœuds les plus étroits de la nature et du sang. Or, Jésus-Christ, en qualité de Sauveur, est à notre égard plus que tout cela; et quel droit par conséquent le pécheur auroit-il de le récuser? Qu'aura-t-il à lui opposer? Quelle plainte aura-t-il lieu de former? ou de quelle excuse pourra-t-il s'autoriser.

Dira-t-il que c'est un juge préoccupé contre lui? Mais de quel front oseroit-il le dire, lorsqu'il verra ce Dieu fait homme pour lui; lorsqu'il verra la croix où ce Dieu fait homme fut attaché pour lui; lorsqu'il verra, sur le sacré corps de ce Dieu fait homme, les cicatrices des plaies qu'il reçut pour lui? Dira-t-il qu'il n'étoit pas instruit des voies du salut, et qu'il ne les connoissoit pas? Mais comment pourroit-il le dire, lorsque ce Dieu fait homme

lui présentera la loi qu'il est venu, comme nouveau législateur, nous enseigner autant par ses exemples que par ses paroles, et qui tant de fois, au milieu du christianisme, (car c'est à des chrétiens que je parle ici), lui a été annoncée, notifiée, expliquée? Dira-t-il que les grâces, que les moyens lui ont manqué? Mais auroit-il l'assurance de le dire à ce Dieu fait homme, qui lui produira son sang comme une source inépuisable de secours spirituels dont il fut si abondamment pourvu; qui lui demandera compte de tant de lumières et de vues, de tant d'inspirations et de mouvemens intérieurs, de tant de retours secrets et de remords de la conscience, de tant d'avertissemens, de conseils, d'exhortations, de leçons; qui lui fera le même reproche que Dieu faisoit à Jérusalem, et dans les mêmes termes : *Réponds, âme ingrate, réponds; qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait?* Et de tout ce que t'a suggéré la malice de ton cœur, que n'as-tu pas fait contre moi? De là cette conviction qui accablera le pécheur, forcé de reconnoître la multitude et l'énormité de ses iniquités. De là cette confusion qui le troublera, qui l'interdira, qui lui fermera la bouche. Hé! quelle pourroit être sa défense? Quoi qu'il voulût alléguer en sa faveur, l'univers assemblé le démentiroit. Isaïe. 5. 4.

Car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous le fait entendre au livre de la Sagesse, et dans
Sap. 5. 18. les termes les plus formels : *Il armera toutes les créatures, pour tirer vengeance de ses ennemis ; et le monde entier combattra avec lui contre les insensés.* Humilions-nous dès maintenant en sa présence. Ne cherchons point, par de vaines excuses, à nous justifier ; mais confessons-nous coupables, et dignes de ses châtimens, afin que l'humilité de notre confession, et la sincérité de notre repentir, attirent sur nous ses miséricordes.

Troisième point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus rigoureux. Il paroît étrange, et il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que nous devons être jugés avec moins d'indulgence, parce que c'est un Dieu sauveur qui nous jugera. Nous comprenons sans
Heb. 10. 31. peine la parole de saint Paul : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant.* Mais, qu'il soit, en quelque sorte, plus terrible de tomber dans les mains d'un Dieu médiateur, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut ; voilà ce qui nous étonne, et ce qui renverse toutes nos idées. Cette vérité, néanmoins, est une des plus constantes et des plus solidement établies : comment ?

c'est qu'après avoir abusé des mérites d'un Dieu sauveur, et profané son sang précieux, le pécheur en sera plus criminel; et qu'une bonté negligée, offensée, outragée, devient le sujet de l'indignation la plus vive, et de la plus ardente colère. Job disoit à Dieu : *Ah! Seigneur, vous êtes changé pour moi dans un Dieu cruel.* Job. 30. 21. Funeste changement, qu'éprouveront tant de libertins et de pécheurs, de la part de ce Dieu-homme, qu'ils auront, les uns méconnu en renonçant à la foi, les autres méprisé et déshonoré par la transgression de sa loi. Ce qui devoit leur donner un accès plus facile auprès de lui, et leur faire trouver grâce, je veux dire les abaissemens et les travaux de son humanité, sa passion, sa mort, c'est, par un effet tout contraire, ce qui l'aigrira, ce qui l'irritera, ce qui lui fera lancer sur eux les plus sévères arrêts, et les anathèmes les plus foudroyans.

Juge d'autant plus inexorable, qu'il aura été Sauveur plus miséricordieux. Aussi est-il remarquable dans l'écriture, qu'à ce dernier jour, qui sera son jour, il nous est représenté comme un agneau, mais *un agneau en fureur*, qui répand de tous côtés la désolation et l'effroi. Apoc. 6. 6. Telle est l'affreuse peinture que nous en fait le disciple bien-aimé, saint Jean, au chapitre sixième de son apocalypse, lors-

qu'annonçant par avance le dernier jugement de Dieu, dont il avoit eu une vue anticipée, et le décrivant, il dit que les rois, les princes, les potentats de la terre, les conquérans, les riches, que tous les hommes, soit libres, soit esclaves, saisis d'épouvante et consternés, allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et qu'ils s'écrièrent : Montagnes et rochers, tombez sur nous et dérobez-nous à la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est arrivé, et qui peut soutenir ses regards ?

Il n'y aura donc point à lui remontrer, dans l'espérance de le fléchir, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous : il s'en souviendra, mais pour régler, par ce souvenir même, la mesure de ses vengeances. Je le sais ; j'ai tout fait pour vous, tout souffert pour vous ; mais vous en avez perdu tout le fruit. Or, il faut que j'en sois dédommagé, que j'en sois vengé, et pour cela *retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel.* Ils y descendront, et c'est là qu'ils seront tourmentés, selon qu'ils auront été, dans la distribution de ses grâces, plus ou moins libéralement partagés. Car la rigueur de ce jugement, quoiqu'extrême du reste, aura ses degrés. Jugement ri-

Matth. 25. 41.

goureux pour tous, mais plus encore pour les uns que pour les autres. Il ne dient qu'à nous de le prévenir; de nous rendre Jésus-Christ propice, en nous revêtant de son esprit, et nous conformant à lui; d'employer utilement ses dons, et de marcher dans les voies du salut qu'il nous a tracées; de pratiquer fidèlement son évangile, de prendre tous les sentimens, d'imiter toutes ses vertus. C'est ainsi que nous mériterons qu'il nous mette au nombre de ses élus, quand il fera cette fatale séparation des bons et des méchans, et qu'il nous dise : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.* Ibid. 34.

JEUDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés.

SERMON

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Congregabit triticum suum in horreum.

amassera son blé dans le grenier. *Matth.* c. 3. 12.

CE n'est pas seulement pour la condamnation des pécheurs, que Jésus-Christ

a reçu de son Père le pouvoir de juger l
monde, mais pour la gloire et la récom
pense des justes. Comme le bon grai
que le père de famille, selon l'expres
sion figurée de Jean-Baptiste, fait re
cueillir et garder avec soin dans ses gre
niers, le Sauveur des hommes doit con
duire avec lui ses élus dans son royaume
et leur faire goûter, dans cette saint
patrie, toutes les douceurs du bonheu
céleste. Suprême bonheur, capable d
nous rendre vraiment heureux, et dan
la vie future, et dans la vie même pre
sente : dans la vie future, où nous l
posséderons; dans la vie même présente
où nous l'attendons. Nous allons don
voir, en premier lieu, comment la pos
session de ce bonheur est dans le ciel
pour les élus de Dieu, une félicité con
sommée; et nous verrons, en second lieu
comment, même dès ce monde, la seu
attente de ce bonheur est déjà pour le
élus de Dieu une félicité anticipée. Deu
vérités qui, par la haute estime qu'elle
nous donneront de cette souveraine bé
titude, nous engageront à y penser un
quement, et à redoubler sans cesse no
soins pour la mériter.

Premier point. Bonheur du ciel, bon
heur dont la possession est, pour les élu

de Dieu, une félicité consommée. Car un état où l'homme n'a plus rien à désirer de tout ce qui peut contribuer à sa béatitude, et un état où l'homme n'a plus rien à craindre de tout ce qui pourroit troubler sa béatitude et la terminer, voilà ce que nous pouvons appeler une félicité complète. Or, tel est l'état des élus de Dieu dans le ciel. Ils possèdent Dieu, et dans Dieu ils trouvent le repos le plus parfait, et l'assemblage de tous les biens : le repos le plus parfait, puisque Dieu est leur fin dernière, et que chaque être, parvenu à sa fin, s'y repose comme dans son centre : l'assemblage de tous les biens, puisque Dieu est seul tout bien, et que lui seul, par une conséquence naturelle, il leur tient lieu de toutes choses. C'est pourquoi le Sauveur des hommes disoit à ses disciples : *Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez plus rien à mon Père ;* leur faisant entendre que rien alors ne leur manqueroit. Mais qu'est-ce que cette possession de Dieu ? Qu'opère-t-elle dans l'âme bienheureuse ? Comment la remplit-elle, la rassasie-t-elle, l'enivre-t-elle de ces torrens de joie dont a parlé le prophète ? Mystères, nous répond le grand apôtre, qu'il n'est permis à nul homme sur la terre de pénétrer. Mystères au-

Joan. 16.

dessus de tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu, de tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu, de tout ce que l'esprit de l'homme a jamais compris, et de ce que ni l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, ni l'oreille de l'homme n'a jamais rien entendu, ni l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de pareil: n'est-ce pas cela même qui nous fait mieux connoître l'excellence de ce bonheur incompréhensible et ineffable?

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir, et la foi nous l'enseigne, que dans cette béatitude tous les désirs de notre cœur seront tellement accomplis, qu'il ne nous restera plus rien à souhaiter; de même aussi que dans tout l'avenir, et dans tout le cours de cette éternelle béatitude, nous n'aurons plus rien à craindre, parce que c'est une béatitude sans terme, et qu'elle nous mettra à couvert de toutes les révolutions et de tous les changemens. Ainsi nous a-t-elle été annoncée dans l'évangile, et promise par Jésus-Christ, comme *une joie* durable et permanente *que personne ne peut ravir;* comme un bonheur indépendant de tout accident humain, de toute puissance ennemie; comme *une rédemption*, un affranchissement, une délivrance de tous les maux, soit de l'âme, soit des sens; de toutes les

Luc. 21.

entreprises et de toutes les persécutions où peuvent exposer l'animosité, l'envie, la violence, l'intrigue, la cabale. Eternellement les élus du Seigneur, rassemblés dans son sein, aimeront Dieu, et seront aimés de Dieu; et dans cet amour mutuel et invariable, éternellement ils jouiront de l'abondance de la paix et des plus pures délices.

Que prétendons-nous, et à quoi aspirons-nous, si ce n'est pas là que nous portons tous nos vœux? Qui nous arrête? et quel autre bonheur nous enchante? Où le faisons-nous consister, ce faux bonheur, dont nous sommes si jaloux? Est-ce dans ces biens bornés, qui jamais n'éteignent notre soif, et nous laissent toujours un vide infini dans le cœur? Quel opulent du siècle a dit quelquefois: C'est assez? Quel ambitieux, comblé d'honneurs, a dit: Il ne m'en faut pas davantage, et je ne vise pas plus haut? Quel voluptueux, nourri dans le plaisir, a dit: Je suis content, et je ne veux rien de plus? Est-ce dans ces biens passagers, que nous ne possédons jamais sans inquiétude, parce que nous savons à combien de revers et à quelles décadences ils sont sujets? Hommes aveugles et insensés! jusques à quand le charme de la bagatelle nous fascinera-t-il les yeux, et nous ca-

chera-t-il le seul bien solide et véritable que nous devons rechercher? Quelle comparaison de ce souverain bien, et de ces ombres sans fond et sans consistance, de ces vaines figures qui nous éblouissent et qui nous jouent? Cependant, par le renversement le plus déplorable, et par une espèce d'ensorcellement, c'est à ces figures que nous nous attachons, et c'est après ces ombres que nous courons. Car voilà à quoi se passe la vie de tout ce que nous voyons de mondains: les uns tout occupés de leur agrandissement selon le monde; les autres dominés par un vil intérêt, et dévorés d'une insatiable avidité, qui ne demande qu'à se remplir; d'autres plongés dans une oisive mollesse, et uniquement attentifs à contenter leurs sensuelles cupidités; tous aussi peu touchés de l'avenir que s'ils n'avoient rien à y prétendre, et qu'ils n'eussent aucune part aux promesses du Seigneur. Dis-je rien dont nous ne soyons témoins? et, pour peu qu'on ait de zèle, peut-on voir un égarement si prodigieux, sans en ressentir la douleur la plus amère?

Second point. Bonheur du ciel, bonheur dont la seule attente est, dès ce monde même, pour les élus de Dieu une félicité anticipée. Deux effets qu'elle

produit dans une âme chrétienne : l'un est d'y retrancher les principes ordinaires des peines qui nous troublent en ce monde ; et l'autre est d'y répandre une onction toute divine, et d'y faire couler les plus douces consolations par un avant-goût des biens de l'éternité. Donnons à l'un et à l'autre l'éclaircissement nécessaire.

Quels sont communément les principes de tant de peines dont nous sommes sans cesse agités et troublés ? C'est notre extrême attachement aux biens de la vie, et c'est la vivacité de notre sentiment dans les maux de la vie. Nous estimons les biens de la vie, nous les aimons ; et de là, pour les acquérir ou pour les conserver, mille désirs qui nous brûlent, mille passions qui nous déchirent, mille jalousies qui nous rongent, mille soins, mille embarras qui nous tourmentent. Nous redoutons les maux de la vie, nous y sommes sensibles à l'excès ; et de là, soit que nous en soyons attaqués, ou seulement que nous en soyons menacés, ces frayeurs mortelles qui nous dessèchent, ces impatiences qui nous aigrissent, ces dépits qui nous désespèrent, ces chagrins, ces désolations qui nous accablent. N'est-ce pas là ce qui fait, dès maintenant, le supplice de tant de gens ? n'est-ce pas ce qui les rend malheureux ?

Mais quel seroit le remède ? c'est une sainte indifférence qui corrigeât cet amour désordonné des biens de la vie ; et c'est une généreuse patience qui modérât cette sensibilité excessive dans les maux de la vie. Or, telles sont les heureuses dispositions où s'établit une âme fidèle, qui tourne toutes ses pensées vers le ciel, et ne s'occupe que du royaume de Dieu où elle est appelée. Voit-elle les grandeurs du monde, les fortunes du monde ? tout cela ne la touche point, parce qu'elle sait qu'elle n'est point faite pour cela, mais qu'elle est destinée à quelque chose de plus grand. *J'ai prié le Seigneur*, dit-elle avec le prophète roi, et je lui ai demandé *qu'il me fît connoître ma fin.* J'ai considéré que *mes jours sont mesurés, et que toute la vie de l'homme ici-bas, n'est que vanité ; qu'il thésaurise sans savoir pour qui ; et qu'après s'être fatigué inutilement, il disparoît comme un songe. Hé ! quelle est donc mon attente ?* ai-je conclu ; *n'est-ce pas le Seigneur*, et ce qu'il me réserve dans sa gloire ? Que m'importe tout le reste ? Est-elle assaillie de disgrâces temporelles, de souffrances, d'adversités, de misères ? tout cela ne l'ébranle point, parce qu'elle sait que tout cela ne sert, en l'éprouvant, qu'à lui assurer la couronne qui est le terme de son espérance.

Ps. 38. 5.

Je souffre, s'écrie-t-elle avec l'apôtre des nations, *mais je n'en ai point de confusion ;* et, au milieu de toutes les calamités humaines, je ne me laisse point déconcerter ni abattre ; *car je n'ignore pas quel est celui en qui je me confie, et je puis compter qu'il me garde mon dépôt*, et que mon trésor ne périra point entre ses mains. Quel soutien ! et dans ce lieu d'exil où nous vivons, s'il peut y avoir quelque bonheur pour nous, en concevons-nous un autre que ce dégagement du cœur, que cette paix inaltérable, que cette indépendance de toutes les vicissitudes et de tous les événemens ; que cette force, cette fermeté supérieure à tout ce qu'il peut arriver d'infortune, de pertes, de traverses, d'humiliations, d'infirmités ? 2. ad Thim. 1.

Que sera-ce si nous ajoutons l'onction sainte, et les consolations intérieures que l'on goûte à contempler la maison de Dieu et toutes ses richesses ? Car, dès cette vallée de larmes où nous n'en avons encore qu'une image imparfaite, et ne la voyons que de loin, la méditation, aidée de la grâce, nous la rend en quelque sorte présente, et nous en fait déjà sentir par avance les beautés inestimables. Mais n'entreprenons point ici d'expliquer ce que c'est que ce sentiment, que ce goût. Il en faut faire épreuve pour le connoître. David

l'éprouvoit et le connoissoit ; et c'est au
Ps. 83. souvenir de la céleste Jérusalem, que son
âme s'enflammoit, qu'elle s'abîmoit, pour ainsi dire, et se perdoit heureusement en Dieu : *Seigneur, Dieu des vertus, que j'aime à me retracer la magnificence, l'éclat, la splendeur de vos tabernacles !* Plus j'y pense, plus la vue que j'en ai, me touche ; et le trait qui me pénètre est si vif, *que j'en tombe même en défaillance.* Tant de saints l'ont éprouvé et l'ont connu. Bien d'autres l'éprouvent chaque jour et le connoissent : car dans tous les états, malgré la corruption du siècle, il y a toujours, par la providence divine, un petit nombre d'âmes ainsi dégagées de la terre, et dont *tout le commerce est au ciel.* Envions leur sort, et déplorons le nôtre. Reconnoissons notre aveuglement, et travaillons à le guérir. Nous voulons, dès ce monde, une vie tranquille, et nous négligeons d'apprendre où se trouvent cette tranquillité et ce calme. Ouvrons les yeux de la foi. Élevons-nous par l'espérance chrétienne au-dessus de tous les objets mortels et périssables ; et pour notre bonheur, même présent, ne nous occupons que du bonheur à venir.

VENDREDI.

Jean-Baptiste faisant connoître J. C. comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.

SERMON

SUR LA DAMNATION ÉTERNELLE.

Paleas autem comburet igni inextinguibili.

Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point. *Matth. c.* 3. 12.

JE vous l'ai annoncé, pécheurs, et je viens encore ici vous le faire entendre: autant que notre Dieu est riche en miséricorde, et libéral dans ses récompenses; autant est-il sévère dans ses arrêts, et redoutable dans ses châtimens. Il ramasse le bon grain pour le conserver; mais il rejette la paille pour la brûler. Il appelle à lui ses élus, et les couronne dans son royaume; mais il sépare de lui ses ennemis, et les précipite, loin de sa présence, dans un lieu de tourmens. Que dis-je! jusque dans ce lieu de torture, et au même temps qu'il les réprouve, il leur est toujours présent: et pourquoi? pour leur faire sentir toute la pesanteur de son bras, et pour déployer sur eux toute la rigueur de sa justice. Car, sans don-

ner dans aucune contradiction, ni que ces deux points se détruisent l'un l'autre, voici, selon l'idée que j'en conçois, en quoi je fais consister le terrible mystère de la damnation éternelle. Je dis que c'est tout ensemble, et dans une éternelle séparation de Dieu, et dans une présence éternelle de Dieu. Prenez garde. Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé : premier point. Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé : second point. Deux articles importans que nous avons à développer ; et deux grands sujets de nos réflexions et de notre crainte.

Premier Point. Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé. Afin de mieux comprendre le malheur de cette fatale séparation, il faut d'abord supposer que Dieu, comme Dieu, étant le souverain être, il est aussi le souverain bien. Non seulement le souverain bien en lui-même et pour lui-même, mais le souverain bien de l'homme et sa fin dernière. Il faut encore poser pour principe incontestable, que de vouloir être heureux, c'est un désir si naturel à l'homme, une inclination si nécessaire, que rien ne peut l'arracher de son cœur. D'où suit enfin une troisième vérité, que dans tous

ses sentimens, dans toutes ses démarches, l'homme, par une pente née avec lui, et dont il n'est pas en pouvoir d'arrêter l'impression, tend sans cesse vers Dieu : comment cela ? parce que sans cesse il tend vers son propre bien et son bonheur, et que Dieu seul est ce bien dont il ne peut se passer, et ce souverain bonheur qu'il cherche. Car, comme disoit à Dieu saint Augustin : *Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits, et ce n'est que pour vous ; et tant que notre cœur ne se reposera pas en vous, il sera dans l'agitation et le trouble.* Aug.

Voilà ce que le réprouvé sur la terre ne connoissoit pas, ou de quoi il n'avoit qu'une vue confuse. Il sentoit assez que tout ce que le monde lui présentoit, ne lui pouvoit suffire. D'un objet il couroit bientôt à un autre, et toujours il lui falloit quelque chose de nouveau : mais ce quelque chose où il aspiroit et qui lui manquoit, qu'étoit-ce ? il ne faisoit pas attention que c'étoit Dieu. Quand l'a-t-il connu ? hélas ! lorsqu'il n'a pu le connoître que pour son supplice et pour son désespoir. La mort, toute ténébreuse qu'elle est, en l'enlevant et l'ensevelissant dans ses ombres, lui a ouvert les yeux et l'a éclairé. Depuis ce terrible moment il porte toujours dans son esprit l'image de Dieu profondément

gravée; mais une image qui le consterne et qui l'accable ; mais une image qui le transporte jusqu'à la fureur; mais une image qui, lui retraçant le prix infini du bien qu'il a perdu, lui retrace tout le malheur de la perte infinie qu'il a faite. En effet, plus de Dieu pour lui. Non pas que ce Dieu, dont il est séparé et entièrement abandonné, ne soit plus le Dieu de l'univers, ni qu'en particulier, et à la lettre, ce ne soit plus son Dieu; mais plus de Dieu en qui il puisse espérer, plus de Dieu qu'il puisse posséder, plus de Dieu qu'il puisse aimer de cet amour qui fait la béatitude des saints, et qui devoit faire dans les siècles des siècles sa suprême félicité.

Ah! plus de Dieu! par conséquent plus rien : ni dons de la nature, ni dons de la grâce, ni dons de la gloire, ni paix, ni repos; car la perte de Dieu enferme la perte de tout cela, ou ce qui peut rester de tout cela, ne doit être qu'un surcroît de peine.

Séparation d'autant plus affreuse, et perte d'autant plus désolante, qu'elle est irréparable. Dieu l'a dit, il a lancé ce foudroyant anathème, il a prononcé cette parole atterrante, *Retirez-vous :* jamais il ne la révoquera. Éternellement le réprouvé ressentira une telle perte, parce qu'éternellement il aura dans son souvenir l'idée du Dieu qui s'est séparé de lui,

et qu'éternellement cette idée lui représentera l'excès de sa misère. Éternellement il souhaitera d'être reçu au festin de l'époux céleste, et Dieu éternellement lui dira : *Retirez-vous.* Éternellement il s'écriera : *Où est mon Dieu?* et Dieu éternellement lui répondra: *Retirez-vous.* De là quel dépit dans le cœur de ce malheureux frappé d'une malédiction qu'il pouvoit prévenir, et dont il ne lui est plus possible de se relever! Dépit contre Dieu, et dépit contre lui-même. Contre Dieu, qui se rend inexorable à tous ses vœux, et inaccessible à toutes ses poursuites. Contre lui-même, parce que lui-même il a commencé ce funeste divorce, et qu'il en est l'auteur; parce que de lui-même, et par une aveugle passion qui l'entraînoit, il s'est détaché de Dieu son créateur, pour s'attacher à de viles créatures. Jugez de ses sentimens, mondains ambitieux, mondains voluptueux, mondains avares et intéressés : jugez-en par ces douleurs mortelles et ces regrets qui vous percent l'âme, par ces cruelles jalousies dont vous vous rongez, par ces tristesses profondes où vous vous abîmez, par ces langueurs et ces défaillances où vous tombez, si quelquefois dans le monde il vous arrive, et surtout par votre faute, ou de vous voir exclus d'une préférence et d'un rang d'honneur à quoi vous pouviez prétendre, ou d'être

Matth. 25.

frustrés d'un gain et d'une opulente fortune, qui n'a dépendu que de vos soins et de votre vigilance ; ou, dans le cours d'un engagement sensuel, de perdre ce que vous aimez, et de ne plus éprouver de sa part que du mépris et de l'indifférence. Conclusion. Point de plus juste ni de plus salutaire, que celle du prophète :

Ps. 72. *Pour moi, c'est au Seigneur que je veux me tenir inviolablement uni* par la grâce, et dès maintenant, afin que le péché ne m'en sépare jamais dans l'éternité.

Second Point. Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé. Ce fut, entre les autres motifs, ce qui détermina le généreux Eléazar à demeurer ferme dans l'observation de la loi, malgré les ordres du tyran et la

2. Mat. 6. sévérité de ses menaces. *Il est vrai*, dit ce sage et zélé vieillard, *en obéissant au prince, ou feignant de lui obéir plutôt qu'à Dieu, je pourrai éviter le supplice qui m'est préparé de la part des hommes, et prolonger encore mes jours ; mais vif ou mort je n'échapperai pas à la main vengeresse du Tout-puissant.* Raisonnement solide et digne de l'esprit de religion, dont ce saint et glorieux martyr étoit animé. Car comme Dieu est présent dans le ciel pour y glorifier sa miséricorde,

il est présent dans l'enfer pour y glorifier sa justice. Sa présence dans le ciel fait le bonheur des élus, et c'est ainsi que sa miséricorde y est glorifiée; et sa présence dans l'enfer fait le tourment des réprouvés, et c'est par là qu'il y glorifie sa justice et qu'il venge ses intérêts. C'est donc lui qui, de son souffle, allume ce feu et ces tourbillons de flammes, où les pécheurs, selon le terme de l'évangile, sont ensevelis. C'est lui qui, par une vertu toute divine, sans nourriture nourrit ce feu, et sans matière qui serve à son entretien, l'entretient. C'est lui qui, par un miracle supérieur à toute la nature, fait passer jusqu'à l'âme toute l'ardeur de ce feu, et lui en fait sentir toute la violence : comme si c'étoit un feu spirituel, ou que l'âme, toute spirituelle qu'elle est, devînt, ainsi que le corps, un sujet sensible et combustible. C'est lui qui, depuis la création du monde, par une action que toutes les révolutions des temps n'ont jamais ni interrompue ni altérée, renouvelle à chaque moment l'activité de ce feu, et qui sans terme, sans fin, le fera subsister au delà des siècles, et lui conservera toujours la même force : car, suivant la parole expresse de Jean-Baptiste, *ce feu ne s'éteint point*. Que dirons-nous encore? c'est lui qui, pour seconder sa colère, déchaîne toutes les puissances in-

fernales, et les emploie comme les ministres de ses vengeances, contre ces troupes de malheureux qu'il a précipités dans ce feu, et qu'il y tient liés et entassés. C'est lui qui, pour redoubler l'horreur de l'affreuse prison où il les a rassemblés, y répand ces épaisses ténèbres, que ce feu, privé lui-même de toute lumière, ne peut percer ni éclairer. C'est lui qui, non content de cette peine du feu, quelque extrême qu'elle puisse être, y joint de plus ce ver intérieur, ce ver de la conscience, qui de sa pointe pique sans relâche le cœur du réprouvé, et le ronge impitoyablement sans le consumer; ce ver qui *ne meurt point*, parce que le péché d'où il naît, ne s'efface point, et que la mémoire ne s'en perd point.

Marc. 9. 43.

Demeurons-en là, et ne nous engageons pas plus avant dans un détail que nous ne pourrions épuiser. Ne descendons point à des particularités qui ne nous sont pas assez connues pour les bien exprimer; mais arrêtons-nous à ces idées générales : que c'est Dieu alors qui punit en Dieu; que c'est Dieu qui se satisfait par un châtiment digne de sa majesté lésée et offensée; que c'est Dieu qui, sans compassion, sans nul sentiment d'amour, décharge toute sa haine sur une âme criminelle. Elle est dans ses mains; et qui pourra la dérober

rober à ses coups? Où ira-t-elle pour le fuir? Et, puisqu'il la suit jusque dans le fond de l'abîme, où il la tient captive et asservie, quand, malgré lui, sera-t-elle en état d'en sortir? Je dis malgré lui : car jamais il ne le voudra; jamais, dis-je, il ne voudra qu'elle sorte de cet abîme de misère; jamais il ne le permettra, et c'est un point capital de notre foi. Il veut maintenant que par nos soins, aidés de sa grâce, nous nous préservions de cette éternelle réprobation. Il nous fournit pour cela tous les moyens; il nous fait donner sur cela tous les avis nécessaires. Heureux si nous y pensons; si nous marchons au milieu des dangers qui nous environnent, avec toute la vigilance et toute la précaution convenable; si nous ne perdons jamais de vue le précipice où tant d'autres, avant nous, se sont laissés entraîner, et où chaque pas peut nous entraîner nous-mêmes! Gardons-nous de la présence redoutable de Dieu dans l'enfer, par une présence utile et profitable dès ce monde : c'est-à-dire, ayons Dieu, dès ce monde, toujours présent à l'esprit, comme ennemi du péché. Imaginons-nous partout le voir armé de son tonnerre, et sur le point d'éclater et de nous frapper. La frayeur dont cette pensée nous doit saisir, ne sera point une frayeur chimérique. C'est la crainte la plus

juste, puisqu'elle est fondée sur les principes les plus solides. C'est une crainte toute chrétienne, puisque Jésus-Christ lui-même a voulu nous l'inspirer dans cette grande maxime qu'il a prononcée, et qu'il a cru même, à raison de son importance, devoir confirmer par un serment. Méditons-la, repassons-la mille fois, afin que ce soit pour nous un appui inébranlable dans la voie du salut, et un préservatif assuré contre toutes les occasions et toutes les tentations. La voici : *Ne craignez point*

Luc. 12. 22.

ces maîtres qui donnent seulement la mort au corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie au corps, peut encore perdre l'âme et la damner. Oui, je vous le dis, voilà le maître qu'il faut craindre, et craindre souverainement.

SECONDE SEMAINE.

Jean-Baptiste prêchant la pénitence, pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ.

APRÈS avoir annoncé Jésus-Christ aux peuples, et le leur avoir fait connoître,

il falloit les disposer à le recevoir ; et c'est pour cela que Jean-Baptiste leur prêche la pénitence. Il leur prêche, 1. une pénitence prompte et sans retardement : *La coignée est déjà à la racine de l'arbre.* Matth. 3. 10. 2. Une pénitence sincère et sans déguisement : *Rendez droites les voies du Seigneur.* Ibid. 3. 3. Une pénitence humble et sans présomption : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés ? Et ne dites point, Abraham est notre père.* Luc. 3. 7. 4. Une pénitence fructueuse et sans relâchement : *Faites de dignes fruits de pénitence.* Matth. 3. 8. 5. Une pénitence austère et sans ménagement : *Or, son vêtement étoit de poil de chameau ; il avoit autour des reins une ceinture de cuir ; et sa nourriture, c'étoit des sauterelles et du miel sauvage.* 6. Une pénitence efficace et salutaire : *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu.* Luc. 3.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement.

SERMON

SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Jam securis ad radicem arborum posita est.

La coignée est déjà à la racine des arbres. *Luc. c.* 3. 9.

IL n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui doit l'abattre, va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste vouloit donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très-dangereux. Je dis d'un retardement très-dangereux; et sans insister sur ces accidens imprévus, où la mort, par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère: mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux

effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et renfermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet et la première proposition. Et, par un retour presque immanquable, l'habitude du péché entretient jusqu'à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous mieux, et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence ; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché ; de l'un et de l'autre, impénitence finale : voilà ce que nous allons développer ; et si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

Premier Point. Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquens et réitérés : et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or, tel est l'état d'un pécheur qui diffère sa pénitence ; voilà l'effet de ses remises continuelles, et de ses retardemens.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité. Il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans des dérèglemens, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grâce, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite. Ils conviennent qu'il y a du libertinage, et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu. Ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu: il seroit trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah! il faut attendre! c'est-à-dire, qu'il faut laisser le vice jeter de profondes racines, et se bien établir; c'est-à-dire, qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier; c'est-à-dire, qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier, qu'on ne le craigne plus, et qu'on

n'en ait plus de scrupule. Car qu'est-ce que tous ces retardemens dont on use, et à quoi se réduisent-ils ? si ce n'est à multiplier les péchés, en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagemens, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès ; en ne corrigeant rien, mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches. Or, pour reprendre le principe que nous avons déjà proposé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur, et qu'elle se l'assujétit ? Un premier péché ne la forme pas ; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second ; celui-ci donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède : de degré en degré la contagion se répand ; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache, et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément : pourquoi ? parce que notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au-dedans de nous-mêmes

de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendroit, et leur couperoit cours. Elle ne nous mettroit pas à couvert de toute rechute, et, quoique pénitens, nous ne serions pas impeccables; mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède, aussitôt que le mal viendroit à paroître, on l'empêcheroit de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entreroit, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantiroit du naufrage. Et c'est à quoi l'apôtre exhortoit si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandoit par ces paroles : *Mes frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel; en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises.* Prenez garde : ce saint apôtre ne leur disoit pas précisément : Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché : heureuse disposition, qui seroit bien à désirer, et qui n'est guère à espérer. Mais du moins, leur faisoit-il entendre, si, par le poids de la foiblesse humaine, vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une

Rom. 6. 16.

conséquence

conséquence infinie. Leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal, et le souverain mal; mais au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre: et quoi? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les pères de l'église, et les maîtres de la vie chrétienne. Il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes ils s'en expliquent. Mais allons plus loin: car peut-être dira-t-on, que si, par le délai de la pénitence, l'habitude s'est formée, on n'est pas après tout sans ressource, et que désormais, n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardemens, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé, et sanctifier le reste de ses années. Espérance dont on se flatte; mais espérance que doit pleinement détruire une seconde proposition, qui va faire le sujet du second point.

Second point. L'habitude du péché entretient jusqu'à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et, pour nous renfermer dans les bornes de la vé-

rité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition, et mettons-y tous les tempéramens et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue. Ce n'est point à dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu, et qu'on ne voie encore, un petit nombre de pécheurs, que la grâce enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances et des retardemens les plus opiniâtres. Voilà, pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnoître. Mais du reste il n'en est pas moins vrai, que si le retour d'un pécheur d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême; et en voici la preuve convaincante. Car si le pécheur, n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obtacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? Que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le

vice s'enraciner dans son âme ; quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché ; qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché ; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur sa conscience, ni un sujet d'inquiétude ?

De là remises sur remises, et retardemens sur retardemens. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà observé, qu'on rejette tout à fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parce qu'on en voit l'indispensable nécessité, dans la pratique et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et, selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours, *Demain, demain ; tantôt, tantôt ; encore un peu, encore un peu.* Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres ; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux ? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours *Aug.*

pouvoir remettre. Si, dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il? *Attendons.* Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse: *Attendons encore.* Enfin, à force d'attendre, ou tout à coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève; ou, dans une extrémité qui lui ôte presque toute connoissance, tout sentiment, il ne fait qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Rom. 13. 11. Concluons avec l'apôtre: *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours de salut*: ne les perdons pas, et hâtons-nous. Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je! et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affoiblit avec l'âge: le tempérament s'altère, les forces du corps di-

minuent, les lumières même de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissemens. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et, dans un âge avancé, non-seulement on se trouve tel que l'on étoit dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands, où l'on se laisseroit entraîner. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture, et sur quelque sujet que ce soit. Mais à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut, et dans la pénitence chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument, et pour toujours, y renoncer. Or, y renoncez-vous en effet? y renoncez-vous pour jamais? Quelle est dans cette assemblée l'âme si

endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur ? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre, ni prévenir avec trop de soin.

LUNDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement.

SERMON

SUR LA PÉNITENCE DU CŒUR.

Rectas facite semitas ejus.

Rendez droites les voies du Seigneur. *Luc. c.* 3. 4.

Ces voies du Seigneur, ce sont, pour les pécheurs, les voies de la pénitence, puisque c'est par la pénitence que nous nous rapprochons de Dieu, et que Dieu se rapproche de nous. Il faut que ces voies soient droites, il faut que notre pénitence soit sincère : car Dieu aime la vérité, et rien ne peut lui plaire de tout ce qui n'est qu'extérieur et apparent. C'est donc dans les sentimens du cœur que consiste la vraie pénitence : c'est dans le cœur qu'elle doit naître, et du cœur qu'elle doit partir. Car, pour prendre la chose dans son fond, quelle est la nature de la pénitence, ou quelle en est la fonction

la plus essentielle ? c'est de détruire le péché, et de rétablir l'homme, à l'égard de Dieu, dans l'état d'où le péché l'a fait déchoir. Voici ma pensée. Le péché, disent les théologiens, consiste dans un mouvement de l'âme, qui se détache de Dieu, et s'attache aux objets créés; et, par une règle toute contraire, la pénitence doit donc consister dans un retour de l'âme, qui se détache des objets créés, et s'attache à Dieu. Or, l'un et l'autre ne se peuvent faire véritablement et sincèrement que par la pénitence du cœur. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché : premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu : second point. Voilà, dans un partage également simple et solide, une des instructions les plus importantes.

Premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché. Ce n'est point par les larmes ni par les gémissemens; ce n'est point par les vœux, les longues prières, les promesses, les protestations; ce n'est même précisément, ni par la confession de ses

offenses, ni par la réparation qu'on en fait au jugement des hommes; ce n'est point, dis-je, par tout cela qu'on se détache du péché : pourquoi? parce qu'avec tout cela on peut encore avoir au péché une attache secrète et criminelle. En effet, tout cela peut subsister et se trouver dans un pécheur, sans que le cœur y ait aucune part, ou sans qu'il y ait la part qu'il y doit avoir. Les Juifs s'humilioient, se prosternoient contre terre, se couvroient la tête de cendres, déchiroient leurs habits en signe de pénitence; mais le prophète leur reprochoit, qu'en déchirant leurs habits, ils ne déchiroient ni ne brisoient pas leurs cœurs. Or, dès que le cœur n'entre point dans ces démonstrations extérieures, elles ne peuvent opérer un vrai détachement du péché : la raison en est aisée à comprendre. Car qu'est-ce que se détacher du péché? c'est renoncer au péché, c'est détester le péché, c'est prendre une sainte résolution de quitter le péché et de ne le plus commettre. Or, renoncer de la sorte, détester, résoudre, ce sont des opérations du cœur. Par conséquent, si le cœur n'agit, il n'y a ni vrai renoncement, ni vraie détestation, ni vraie résolution, et, par une même conséquence, point de vrai détachement du péché.

Mais, dira-t-on, le prêtre néanmoins, comme ministre de la pénitence, sans autres preuves que la parole du pécheur, que son accusation, sa confession, les larmes et les témoignages ordinaires de repentir, lui confère le bienfait de l'absolution. J'en conviens; et en cela il s'acquitte de son devoir, bien loin d'être répréhensible. Car, ne pouvant lire immédiatement dans le cœur, pour en connoître la véritable disposition, il est obligé de s'en tenir à certains dehors, et de former là-dessus son jugement. Ces dehors, naturellement et par eux-mêmes, sont les signes visibles du détachement intérieur. Ce ne sont que des apparences, je le sais : mais, dès que le ministre a pris toutes les mesures convenables pour en bien juger; dès qu'il a fait tout l'examen nécessaire, et qu'il a employé toutes les lumières de la prudence évangélique; alors, s'il se trompe, il n'est point responsable de son erreur. Elle ne lui peut être imputée, et le seul pénitent en doit rendre compte à Dieu. Car, sous l'extérieur le plus apparent, Dieu sonde le cœur; et parce que souvent il arrive que, sous le voile le plus spécieux, le détachement du cœur n'est pas tel qu'il doit être, que sert au pécheur l'absolution qu'il a reçue, ou qu'il a cru recevoir? à

le charger devant Dieu d'un nouveau crime, et à lui attirer de la part de Dieu un nouvel anathème. Terrible vérité pour tant de mondains et de mondaines qui, par je ne sais quelle bienséance, viennent à certains jours de l'année se présenter au saint tribunal! Sont-ils vraiment touchés? Sont-ils dans le cœur vraiment détachés de leurs péchés? Prennent-ils les moyens de l'être? et y font-ils toute l'attention qu'il faut? Se détache-t-on sans violence, sans réflexion, sans une ferme détermination? et cette violence, cette réflexion, cette détermination ferme et inébranlable, est-ce le fruit d'une revue courte et superficielle; d'une confession faite légèrement et à la hâte; de quelques prières récitées par mémoire, et prononcées avec indifférence; de quelques propositions ou de quelques velléités qui n'engagent à rien de particulier, ni ne décident rien? Sous cet appareil trompeur, la plaie reste toujours dans l'âme; et, si l'on a jeté sur le feu quelques cendres pour le couvrir, il est toujours dans le cœur aussi ardent que jamais. La suite le montre bien; et, dès la première occasion, on n'éprouve que trop combien l'on tenoit encore au péché, et combien peu il avoit perdu de son empire.

Mais vérité surtout terrible pour tant de mourans. Ils font assez entendre de soupirs et de regrets. On voit la tristesse répandue sur leur visage; on lit dans leurs yeux le trouble qui les agite, et la frayeur dont ils sont saisis. Ils réclament la miséricorde du Seigneur. Ils déplorent amèrement la perte et le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs années. Mais de savoir s'ils sont pour cela pleinement dégagés des liens du péché, il n'y a que vous, mon Dieu, qui le puissiez connoître, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez démêler les replis du cœur, et en découvrir les sentimens. Ce que nous savons, c'est que, malgré toutes ces marques de repentir, la pénitence de la plupart des pécheurs à la mort a toujours paru suspecte aux pères de l'église, et aux maîtres de la morale chrétienne : pourquoi ? parce qu'ils ont toujours craint que ce ne fût pas une pénitence du cœur, c'est-à-dire, une pénitence où le cœur se fût détaché réellement et sincèrement du péché.

Second point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu. Je l'ai dit, et c'est un principe universellement reconnu, que la pénitence, en nous détachant du péché, doit en

même temps nous rapprocher de Dieu. Telle est la doctrine expresse de saint Augustin, lorsqu'il nous enseigne que la pénitence est renfermée en deux mouvemens tout contraires, l'un de haine, l'autre d'amour; de haine par rapport au péché, et d'amour à l'égard de Dieu : de haine, voilà le détachement du péché;; et d'amour, voilà l'attachement à Dieu.. Je n'examine point quel doit être le degré de cet amour : il me suffit que sans quelque amour, ou parfait ou commencé, il n'y a point de pénitence recevable au tribunal de Dieu. Or, qui ne sait pas que c'est le cœur qui aime, le cœur qui s'affectionne, le cœur qui s'attache; et de là qui ne conclut pas que, de la part du pécheur pénitent, il ne peut donc y avoir de véritable attachement à Dieu que par la pénitence du cœur? Faisons du reste tout ce qui nous peut venir à l'esprit de plus généreux, de plus héroïque et de plus grand : sacrifions nos biens, mortifions notre chair, versons notre sang, donnons notre vie; tout cela, sans l'action du cœur, n'est point s'attacher à Dieu ni aimer Dieu, et, par suite évidente, tout cela n'est point conversion à Dieu ni pénitence. Qu'est-ce donc? c'est, pour user des expressions figurées de l'apôtre, courir en vain, et battre l'air inutilement. C'est

pour cela même aussi que Dieu, par la bouche des prophètes, rappelant les pécheurs et les invitant à la pénitence, ne leur recommandoit, à ce qu'il paroît, rien autre chose, que de revenir à lui de cœur, de rentrer dans le cœur, de se faire un cœur nouveau; parce que, n'étant point à lui de cœur, c'étoit n'y point être du tout.

Vérité que le roi prophète avoit bien comprise, lorsque reconnoissant les désordres où la passion l'avoit conduit, et voulant en obtenir de Dieu le pardon, il lui disoit : Si, pour vous appaiser et pour me réunir à vous, vous demandiez, Seigneur, des victimes, j'en aurois assez à vous offrir : mais que seroit-ce pour un Dieu que le sang des animaux? et quelle estime feriez-vous de tous les holocaustes? Le grand sacrifice qui doit vous plaire, ô mon Dieu! poursuivoit ce roi pénitent, c'est celui de mon cœur. Sans cette offrande toutes les autres ne vous peuvent être agréables : mais un cœur contrit et humilié devant vous, mais un cœur qui se tourne vers vous, qui se donne à vous; voilà ce que vous n'avez jamais méprisé, et ce que jamais vous ne mépriserez. *Ps. 50. 19.*

Non, il ne le méprise point; et, que dis-je! il en est même jaloux, et tellement

jaloux, qu'il daigne bien, selon le témoi
gnage de l'écriture, se tenir lui-même à
la porte de notre cœur, pour nous en de-
mander l'entrée et la possession. Il ne l'
méprisa point, ce cœur contrit, quand
touché de la pénitence de Manassez, i
lui pardonna toutes ses impiétés, et l'
rétablit dans tous ses droits. Il ne le mé
prisa point, quand il remit à Magdelein
tous ses péchés, parce qu'elle avoit beau
coup aimé; c'est-à-dire, parce qu'ayan
détaché son cœur de tous les engagemen
du monde, elle le lui avoit dévoué désor-
mais, et sans réserve. Il ne l'a point mé
prisé en tant d'autres, et il ne le mépri
sera point dans nous.

Que de raisons nous engagent à lu
faire ce sacrifice! et que de puissans mo
tifs doivent nous exciter à cette pénitence
du cœur! Après nous être séparés d'un
Maître si bon et si digne d'un attache-
ment éternel, retournons à lui, non point
dans un esprit de servitude, ni par une
crainte basse et toute naturelle; mais dans
un esprit de confiance, d'espérance
d'amour. Si donc, en ce saint temps, il
nous fait entendre sa voix, n'endurcissons
point nos cœurs; mais ouvrons-les à sa
grâce, qui nous est communiquée pour les
amollir et pour les rendre sensibles. A

uoi le feront-ils, s'ils ne le font pas à offense du souverain Auteur qui les a ormés, et qui ne les a formés que pour ui?

MARDI.

ean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption.

SERMON

UR LA FAUSSE CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE DIEU.

enimina viperarum, quis ostendit vobis fugere à venturâ irâ?.. Et ne cœperitis dicere: Patrem habemus Abraham.

ace de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point: Abraham est notre père. *Luc. c.* 3. 7.

Les Juifs à qui parle Jean-Baptiste, escendoient d'Abraham, et s'en glorioient; mais pour confondre leur orgueil, e zélé prédicateur leur reproche la corruption de leurs mœurs, jusqu'à les appeler ace de vipères. En cette qualité d'enfans 'Abraham, ils pensoient être à couvert e la colère du ciel; mais le divin précureur leur annonce qu'elle éclatera sur ux, et qu'ils n'ont qu'une confiance préomptueuse qui les séduit. Telle est encore, ar une juste comparaison, la fausse con-

fiance de tant de pécheurs, qui se font
la miséricorde du Seigneur, un prétex
pour s'autoriser dans leurs désordres,
pour se flatter d'une impunité prétendu
Confiance que j'attaque aujourd'hui,
que nous allons considérer sous deux ra
ports; par rapport à Dieu, et par rappo
au pécheur. Par rapport à Dieu, confian
la plus injurieuse; premier point. Par ra
port à un pécheur, confiance la plus tro
peuse; second point. Heureux l'homm
qui craint le Dieu tout-puissant; et qu
touché de cette crainte, prend soin de
fléchir par l'humilité de la pénitence,
prévient ainsi ses jugemens éternels!

Premier point. Confiance, par rappo
à Dieu, la plus injurieuse. Dire, Dieu n
veut pas me perdre, il est bon, il est m
séricordieux; et, en conséquence de
principe, se confirmer dans son péch
et devenir plus libre à le commettre; c'e
se rendre tout à la fois coupable envei
Dieu, et de l'abus le plus énorme, et
la plus sacrilége profanation.

1. Abus le plus énorme: de quoi? d
la bonté de Dieu. Car, de cette bonté mêm
de Dieu, qui est un des motifs les pl
puissans pour nous attacher à lui, c'e
prendre sujet et se faire une raison de s
tourner contre lui. *Hé quoi,* disoit l'apôtr
parlan

parlant aux Romains, *ignorez-vous que la miséricorde du Seigneur vous invite à la pénitence?* N'est-ce pas par sa miséricorde qu'il est plus digne de notre amour? Et est-il donc enfin une dureté de cœur pareille à celle d'un homme, qui veut vivre ennemi de Dieu, et dans un état de guerre avec Dieu, parce qu'il sait que Dieu l'aime assez pour être toujours disposé à le recevoir et à lui pardonner? Rom. 2. 4.

2. Profanation la plus sacrilége : car c'est profaner la miséricorde divine. Sa fonction la plus essentielle est d'abolir le péché en faisant grâce au pécheur; mais, par l'usage le plus monstrueux, et par le plus abominable renversement, ce péché qu'elle doit effacer, un pécheur la fait servir à l'entretenir, à le fomenter et à le perpétuer. Voilà de quoi le Dieu d'Israël se plaignoit si amèrement à son peuple, et de quoi il peut se plaindre à nous-mêmes : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités,* comme si j'en étois le fauteur; comme si ma miséricorde, cet excellent attribut de ma divinité, n'étoit qu'une indulgence aveugle et molle; comme si, par une patience contraire à ma sainteté, et aux intérêts de ma justice, elle devoit excuser tout, tolérer tout, me rendre insensible à tout. Isaïe. 43. 24.

Telle est en effet l'idée que le pécheur présomptueux conçoit de Dieu, et qu'il en

veut concevoir : pourquoi ? parce que cette idée est favorable à sa passion, et voici le mystère. Quelque libertin et quelque abandonné qu'il puisse être, il y a toujours de secrets reproches de la conscience qui le troublent ; et à moins qu'il n'ait éteint dans son cœur toutes les lumières de la foi, les menaces du ciel et ses vengeances l'effraient malgré lui à certains momens. Mais que fait-il pour se délivrer de ces remords et de ces frayeurs ? Il se figure dans Dieu une miséricorde selon son gré, une miséricorde qui ne lui manquera jamais, une miséricorde où il trouvera dans tous les temps une ressource prompte et présente. De cette sorte il vient à bout de deux choses qui l'accommodent. L'une de demeurer dans son péché ; l'autre d'y être tranquille et sans alarmes. De demeurer, dis-je, dans son péché ; et voilà ce qui lui plaît, voilà ce qui fait toute la douceur de sa vie : mais, afin de mieux goûter cette douceur, il faut qu'il y soit exempt de toutes inquiétudes ; et voilà ce qu'il obtient, ou ce qu'il tâche d'obtenir, en éloignant de son esprit, autant qu'il peut, les formidables jugemens du Seigneur, et ne conservant que le souvenir de ses bontés infinies.

Or, à l'égard de Dieu, est-il un outrage plus signalé ? Malheur à moi, mon

Dieu, si la passion m'aveugloit jusqu'à ce point! Je me souviendrai de votre miséricorde; et comment pourrois-je l'oublier, Seigneur, lorsqu'elle m'environne de toutes parts, et que dans mes égaremens elle ne cesse point de me suivre, et de m'appeler? Mais je m'en souviendrai, et je m'y confierai pour me laisser vaincre enfin à ses aimables et favorables poursuites; pour m'encourager moi-même, et m'exciter à rompre, par un généreux effort, les habitudes criminelles qui me retiennent; pour me répondre du secours tout-puissant de votre bras qui m'aidera et me soutiendra; pour me reprocher l'obstination de mon cœur, et pour la fléchir par la considération de tant d'avances que vous avez déjà faites en ma faveur, et de tant de sollicitations auxquelles j'ai toujours résisté; pour comprendre combien mon âme jusqu'à présent vous a été chère, combien elle l'est encore; et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu, qui, tout pécheur que je suis, veut me sauver. Car voilà, Seigneur, à quoi doit me servir la vue de cette miséricorde dont j'ai trop long-temps abusé: voilà désormais l'usage que j'en dois faire.

Second Point. Confiance, par rapport au pécheur, la plus trompeuse. Il compte

sur une miséricorde dont il se rend spécialement indigne ; et il s'expose, par sa confiance même, aux châtimens de Dieu les plus rigoureux. C'est donc une grossière illusion que cette confiance sur laquelle il s'appuie ; et c'est pour établir l'espérance de son salut, un fondement bien peu solide et bien ruineux.

1. Miséricorde dont il se rend spécialement indigne. Tout pécheur, dès-là qu'il est pécheur, est indigne de la miséricorde de Dieu : mais, outre cette indignité commune et générale, il y en a une spéciale et particulière ; c'est celle du pécheur présomptueux. Car est-il rien par où l'on se rende plus indigne d'une grâce que d'en abuser, que de s'en jouer, pour parler ainsi, et de la mépriser, que de l'employer contre celui même de qui on l'a reçue, ou de qui on l'attend ? Or, se rendre, non-seulement indigne, mais spécialement indigne de la miséricorde du Seigneur, et cependant faire fonds sur elle et s'en tenir assuré, tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on s'oppose à ses desseins, et qu'on renverse toutes ses vues, tandis qu'on en tarit toutes les sources, n'est-ce pas une témérité insoutenable ? et y a-t-il confiance plus vaine et plus chimérique ? Hé quoi ! les pénitens même, je dis les vrais pénitens, touchés du repentir le plus

vif et le plus sincère, n'osent encore se tenir assurés d'avoir obtenu grâce. A en juger selon les règles de la prudence chrétienne, ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour fléchir la divine miséricorde et pour se la rendre propice. Ils se sont humiliés devant Dieu; ils ont eu recours à ses ministres; ils ont pleuré, gémi, renoncé à leurs engagemens; ils se sont accusés, condamnés, assujétis à des exercices pénibles et contraires à toutes leurs inclinations. Que de sujets de confiance! et que de raisons pour bannir de leur esprit toute inquiétude! Cependant ils tremblent toujours; la vue de leur indignité les trouble, et les jette quelquefois dans des alarmes dont ils ont peine à revenir, tant ils sont frappés de cette parole de l'ecclésiastique, que *nous ne devons point être sans crainte pour les offenses même qui ont été remises.* Comment donc le pécheur présomptueux peut-il demeurer tranquille sur celles qui sont à remettre, et dont tous les jours il augmente le nombre? *Eccli.* 5. 5.

2. Confiance aussi qui expose le pécheur aux châtimens de Dieu les plus rigoureux. Mille exemples l'ont fait voir; et combien de fois Dieu, également jaloux de toutes ses perfections et de ses divins attributs, a-t-il montré aux hommes, par des coups

éclatans, que s'il est miséricordieux, il n'est pas moins juste; et qu'autant qu'il est libéral et bienfaisant dans ses dons, autant il est sévère et terrible dans ses vengeances?

Et sur qui les exercera-t-il avec plus de sujet, ces vengeances redoutables, si ce n'est sur des pécheurs, qui se retirent de lui, qui s'obstinent contre lui, qui foulent aux pieds toutes ses lois, qui le trahissent et le déshonorent, en présumant de sa grâce? Le jour viendra, dit-il, et vous apprendrez alors, mais à vos propres dépens et à votre propre ruine: *Vous le verrez, vous le saurez, quel mal c'étoit pour vous d'abandonner le Seigneur votre Dieu*, et de l'abandonner parce que vous vous répondiez à vous-même de son amour. Ce n'étoit pas seulement l'offenser, mais l'insulter; or, il aura son temps, où lui-même il insultera à votre malheur, quand la mort viendra fondre sur vous comme un orage, et que, dans une prompte et fatale révolution, vous vous trouverez tout à coup au fond de l'abîme. Car c'est ainsi que l'Esprit du Seigneur s'en est expliqué, et telle est la menace qu'il vous fait encore aujourd'hui, mais peut-être pour la dernière fois. C'est à vous d'y prendre garde. De là en effet ces accidens imprévus, que le ciel permet. De là ces morts

Joan. 2. 9.

subites, qui surprennent un pécheur. De là cet aveuglement de l'esprit, dont Dieu le frappe. De là cet endurcissement du cœur, où il le laisse tomber. De là ce foudroyant arrêt qu'il lui prépare dans l'éternité. Espérons et tremblons. Espérons en la miséricorde de Dieu ; mais tremblons sous le glaive de la justice de Dieu. Deux sentimens si ordinaires au prophète royal. Que notre confiance soutienne notre crainte, qui pourroit trop nous abattre ; et que notre crainte retienne notre confiance, qui pourroit trop nous élever. Que l'une et l'autre, dans un parfait accord, nous conduisent au terme du salut.

MERCREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement.

SERMON

SUR LES FRUITS DE LA PÉNITENCE.

Facite fructus dignos pœnitentiæ.

Faites de dignes fruits de pénitence. *Luc. c.* 3. 8.

CE ne sont point seulement des fruits de pénitence que demande Jean-Baptiste, mais de dignes fruits ; et ces fruits consistent à rétablir l'homme pénitent dans

l'ordre, d'où le désordre du péché l'a fai sortir. Il s'est déréglé par la transgression de ses devoirs, et voilà les fruits de son iniquité ; mais c'est par la pratique de ces mêmes devoirs qu'il se remet dans la règle, et voilà les fruits de sa pénitence. Dignes fruits, si cette pratique est telle que Dieu la veut et qu'elle doit être ; si dis-je, c'est une pratique fidèle, et si c'est une pratique fervente. Comme donc on connoît l'arbre par ses fruits, on connoît notre pénitence par ses œuvres ; je veux dire, qu'on la connoît par l'accomplissement de nos devoirs. Pratique fidèle qui ne laisse rien échapper ; premier point. Pratique fervente qu'une sainte ardeur anime, et que rien ne peut arrêter ; second point. Daigne le Ciel nous renouveler ainsi par la grâce de la pénitence ! et puissions-nous travailler nous-mêmes à ce changement, par une conduite plus régulière et plus exemplaire !

PREMIER POINT. Pratique de nos devoirs, pratique fidèle qui ne laisse rien échapper. Quand Dieu parle dans l'apocalypse à cet évêque d'Ephèse dont la charité s'étoit refroidie, et qu'il l'avertit de faire péni-
Apoc. 2. tence : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *d'où vous êtes déchu, et reprenez vos premières œuvres*. Ces premières œuvres c'étoient

toient ses fonctions, c'étoient ses devoirs qu'il avoit négligés, et à quoi Dieu lui ordonnoit de s'appliquer avec une fidélité toute nouvelle. Sans cela qu'est-ce que la pénitence? Car une solide pénitence n'est pas seulement de s'abstenir du mal qu'on a commis, mais de pratiquer le bien qu'on n'a pas fait. Voilà pourquoi Dieu, rappelant les pécheurs par la bouche de ses prophètes, et les exhortant à la pénitence, ne se contentoit pas de leur dire: *Quittez vos voies corrompues;* mais ajoutoit: *Marchez dans mes voies, marchez dans les voies de la justice.* Or, nos devoirs, ce sont, pour chacun de nous, les voies de la justice, ce sont les voies de Dieu. Devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs à l'égard de nous-mêmes. Devoirs envers Dieu, qui sont tous les devoirs de religion et de piété. Devoirs envers le prochain, qui sont tous les devoirs de charité, de miséricorde, de société, de droiture et d'équité, de vigilance sur autrui et par rapport à autrui, selon la différence des états et les divers degrés de subordination. Devoirs à l'égard de nous-mêmes, qui regardent la réformation de nos mœurs et la sanctification de notre vie, le retranchement de nos vices et notre avancement dans les vertus. Devoirs généraux, et devoirs particuliers: les uns qui nous regar-

dont en général comme hommes, comme chrétiens, comme enfans de l'église : les autres qui nous concernent spécialement, et en particulier, selon les divers engagemens et les obligations propres que nous imposent notre vocation, notre profession, notre condition, la place que nous occupons, le rang que nous tenons, le caractère dont nous sommes revêtus. Quel champ pour la pénitence ! et, dans ce vaste champ, que de fruits elle peut produire !

Fruits abondans : car, dans une exacte observation de ces devoirs, surtout après un libertinage de plusieurs années, il n'y a pas peu de violence à se faire, ni peu de victoires à remporter. A combien d'exercices faut-il s'assujétir, dont on n'a presque jamais eu l'usage ? A combien de soins faut-il descendre, qu'on avoit jusque-là négligés, et même tout à fait abandonnés ? Combien de dégoûts et d'ennuis y a-t-il à soutenir ? et en combien de rencontres faut-il rompre sa volonté, et agir contre son inclination ? Fruits solides : puisque dans la pratique de ces devoirs, tout communs qu'ils sont, il n'y a pas une perfection commune, et que rien au contraire n'est plus selon l'esprit et le gré de Dieu. Tout le reste est bon, et l'on n'en doit rien omettre, autant qu'il est possi-

ble; mais les devoirs sont préférables à tout autre chose, et Dieu ne demande rien de nous plus particulièrement, ni plus expressément. Fruits durables et permanens : d'autres pénitences qu'on peut s'imposer, et que suggère un saint désir de satisfaire à Dieu, sont passagères ; elles ont leurs jours ; elles ont leurs temps : mais l'accomplissement de nos devoirs est une pénitence de toute la vie ; elle ne souffre point d'interruption, et c'est un joug que nous portons jusqu'au tombeau. Suivant ce plan, formons-nous l'idée d'une âme vraiment pénitente ; car en voilà la plus juste image. Mais où la trouve-t-on, cette âme ? et où voyons-nous de tels fruits ? Ne pourrois-je pas dire d'un pénitent de ce caractère, ce qui est dit de la femme forte, qu'il est *aussi rare que ce qu'on apporte de plus précieux des extrémités du monde?* Prov. 31. 10. Malgré la corruption du siècle, nous entendons encore parler de quelques conversions ; mais à quoi se terminent-elles ? à corriger certains excès, à se défaire de certains vices, de certains attachemens honteux et scandaleux. Mais du reste en devient-on plus fidèle au devoir du christianisme, aux devoirs de son état, à tout ce qui est du bon ordre, et d'une vie réglée ? Là-dessus nulle exactitude, nulle attention.

SECOND POINT. Pratique de nos devoirs, pratique fervente qu'une sainte ardeur anime, et que rien ne ralentit. C'étoit une excellente règle que donnoit l'apôtre saint Paul aux Romains, quand, pour leur apprendre de quelle manière ils devoient se comporter dans la loi nouvelle qu'ils avoient embrassée, il leur disoit: *Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et au crime, pour tomber dans le péché, faites-les servir maintenant à la vertu et au devoir, pour vous rendre saints.* Règle que tout pénitent doit s'appliquer à lui-même, et qui lui fournit un des plus puissans motifs pour exciter son zèle dans la nouvelle route où il est entré, et dans tous les exercices d'une vie chrétienne. Ce n'est point assez pour lui de se remettre à la pratique de ses devoirs: il faut, de plus, que la ferveur dont cette pratique est accompagnée, la relève et la sanctifie. Car, doit-il dire, la même ardeur que j'ai eue dans mes égaremens, et avec laquelle je me suis porté à tout ce qui pouvoit contenter mes passions, au préjudice de mon devoir, ne seroit-il pas bien indigne qu'elle vînt à se refroidir dans mon retour, et à m'abandonner, lorsqu'il s'agit de satisfaire à mes obligations les plus essentielles?

Rom. 6. 19.

Ferveur tellement nécessaire, que sans

cela notre pénitence ni ses fruits ne peuvent long-temps se maintenir. Et en effet, sans ce feu, sans cette ferveur et la force qu'elle inspire, le moyen qu'un pénitent surmonte toutes les difficultés qu'il doit immanquablement rencontrer dans un genre de vie auquel il n'est point fait, et qui le gêne, qui le rebute, qui le tient toujours dans un état pénible et violent ? De là donc tant de pénitens, semblables à ces lâches combattans d'Ephrem, qui prirent la fuite au jour du combat, et cédèrent dès le premier choc, se sont rendus aux moindres assauts, et ont démenti toutes leurs résolutions : pourquoi ? parce qu'un fonds de tiédeur où ils sont demeurés, quoique pénitens, leur a affoibli le courage, et qu'ils ont manqué de fermeté pour résister. Et voilà aussi la dernière et la plus commune ressource, qui reste à l'ennemi de notre salut, ou plutôt à la nature corrompue, pour reprendre l'empire sur nous, et pour nous enlever tous les fruits de notre pénitence. A ces heureux momens où la grâce nous touche, nous pénètre, nous possède, l'enfer, le monde, la nature, la passion, sont en quelque sorte réduits à se taire. On ferme l'oreille à toutes leurs suggestions, on repousse tous leurs efforts, on franchit toutes les barrières qu'ils nous

opposent. Il faut qu'ils cèdent, et qu'ils nous laissent agir selon les saints mouvemens qui nous transportent. Mais ce feu n'est pas toujours également vif. On pourroit l'entretenir : mais on n'y emploie pas les moyens convenables. Il diminue, il passe, il s'éteint ; et si peut-être on n'en vient pas d'abord jusqu'à retomber dans les mêmes dérèglemens, du moins, au bout de quelques jours, on se relâche ; on devient lent, froid, tout languissant. Or, c'est alors que ces mortels ennemis, sur qui l'on avoit eu l'avantage, et qui sembloient abattus et vaincus, commencent à se relever. C'est là l'heure justement, c'est la dangereuse conjoncture qu'ils attendoient pour renouveler leurs attaques. L'esprit tentateur sollicite plus fortement que jamais ; le monde se présente avec ses charmes les plus engageans ; la nature, la passion se réveillent ; et, dans la disposition où l'on est, dans cette langueur et cet attiédissement, il n'est que trop ordinaire de rendre bientôt les armes, et de reprendre ses premières voies.

Si nous voulons être à Dieu, soyons-y comme nous y devons être, et d'une manière digne de Dieu. Honorons-le d'autant plus, que nous l'avons plus déshonoré. Edifions d'autant plus le prochain, que nous l'avons plus scandalisé. Tâchons

de regagner tout ce que nous avons dissipé de temps, de grâces, de mérites, et enrichissons-nous d'autant plus, que nous nous sommes plus appauvris. Or, tout cela ne se peut sans une ferveur toujours vive, toujours agissante. Telle a été la ferveur de Magdeleine, et d'une multitude innombrable de pénitens dans tous les siècles : telle soit la nôtre.

JEUDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.

SERMON

SUR LES ŒUVRES SATISFACTOIRES.

Ipse autem habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circà lumbos suos. Esca autem ejus erat locustæ et mel silvestre.

Or, son vêtement étoit de poil de chameau. Il avoit autour des reins une ceinture de cuir; et sa nourriture, c'étoit des sauterelles et du miel sauvage. *Matth. c.* 3.4.

CE n'est point seulement de bouche, ni par ses paroles, que Jean-Baptiste prêche la pénitence; mais par ses œuvres et par ses exemples. Ce vêtement grossier dont il est couvert, cette abstinence, ce jeûne perpétuel qu'il pratique, ce renoncement à toutes ses aises et à toutes les douceurs

de la vie; voilà ce qui dût être mille fois plus efficace sur les esprits de ses auditeurs, pour les porter à une pénitence austère, que tous les raisonnemens et tous les discours. Quoi qu'il en soit, c'est à cette pénitence, c'est à cette sainte rigueur, à cette mortification des sens, à tout ce que nous appelons œuvres pénibles et satisfactoires, que nous engagent nous-mêmes deux grands intérêts : l'intérêt de Dieu, et notre intérêt propre. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger; premier point. Notre intérêt propre que nous avons à procurer; second point. Voici une matière dont la délicatesse du monde sera offensée; mais il faut que le péché soit puni, et l'on n'est pas pénitent pour mener une vie commode et molle.

PREMIER POINT. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger, soit par un esprit de justice, soit par un esprit de reconnoissance et d'amour : double raison qui regarde Dieu directement, et qui, en vue de ses droits que nous avons violés, doit nous animer d'un saint zèle contre nous-mêmes.

1. Esprit de justice : car il est bien juste que Dieu, après l'offense qu'il a reçue de l'homme par le péché, reçoive aussi de l'homme, par une peine proportionnée,

a satisfaction qui lui est due. Ainsi, nous levons là-dessus nous regarder comme uges établis par la justice divine, entre Dieu même et nous. Dieu nous dit à chacun ce qu'il disoit par son prophète aux infidèles habitans de Jérusalem: *Soyez juges entre moi et ma vigne;* c'est-à-dire, entre moi et vous, pécheur, que j'ai formé, que j'ai cultivé avec le même soin que le vigneron cultive une vigne dont il veut recueillir de bons fruits. Où sont-ils, ces fruits que j'attendois? Sont-ce tant d'iniquités où la passion vous a porté? Sont-ce tant d'outrages que vous m'avez faits, et à ma grâce? Voilà donc sur quoi nous devons prendre en main la cause de Dieu, et nous juger nous-mêmes, sans égard ni aux prétextes de l'amour-propre, ni aux répugnances de la nature, ni aux révoltes des passions. Car il n'y a que l'équité qui doit ici nous animer et nous conduire. Selon cette droite équité, nous mesurerons la vengeance par la grièveté de l'offense; et plus nous nous reconnoîtrons criminels, plus nous redoublerons le châtiment et la peine. Or, pour comprendre combien nous sommes coupables, commençons, autant qu'il est possible à la foiblesse de nos connoissances, ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que l'homme rebelle à Dieu: ce que c'est, dis-je, que

Isaïe. 5. 3.

Dieu, et combien les droits de ce souve-
rain Maître sont inviolables et sacrés; ce
que c'est que l'homme devant Dieu, e
quelle est sa dépendance, quels sont se
devoirs. De là nous conclurons de quo
nous sommes redevables à Dieu en qualit
de pécheurs; et que faudra-t-il davantag
pour nous déterminer à tout ce qu'il y a
dans une vie pénitente, de plus rude e
de plus sévère?

2. Esprit de reconnoissance et d'amour
Plus un pénitent pense à la grâce que Dieu
lui a faite en le rappelant, en se récon-
ciliant avec lui, en lui remettant son
péché et la peine éternelle où l'exposoi
son péché, plus il sent croître son amou
pour un maître dont il ne peut assez ad-
mirer l'infinie miséricorde. Et plus il es
touché d'amour pour Dieu, plus il se con-
damne lui-même, plus il se hait lui-même
de cette haine évangélique qui nous sauve
en nous perdant. Dans cette disposition
on ne cherche guère à s'épargner. Vous
m'avez pardonné, mon Dieu, et c'est pour
cela que je ne me pardonnerai pas moi-
même. Vous pouviez exercer sur moi vos
vengeances pendant toute l'éternité: je le
méritois; mais vous ne l'avez pas voulu; et
c'est pour cela que je veux au moins dans
le temps vous venger de moi-même, selon
qu'il vous plaira de me l'inspirer, et que

otre gloire le demandera. Ah! Seigneur,
étois un ingrat lorsque je me suis tourné
ontre vous, et que j'ai transgressé vos
ivins commandemens. Tant de bienfaits
ue j'avois déjà reçus, c'étoient des rai-
ons bien fortes pour vous être fidèle
usqu'à la mort, et pour ne me détacher
mais de vous. Je vous ai toutefois oublié,
t j'ai suivi la passion qui m'entraînoit.
Iais, dans mon égarement même, vous
vez pris soin de moi: vous m'avez re-
herché, et vous daignez me recevoir. Or,
près cette nouvelle grâce, ne seroit-ce
as dans moi une ingratitude toute nou-
elle, et même le comble de l'ingratitude,
je refusois de vous satisfaire; si je ne
oulois me faire pour cela nulle violence;
je ne voulois rien supporter pour cela,
t si de moi-même je ne me condamnois
rien? Ainsi parle une âme contrite, et de
à quoi n'est-elle pas préparée? Quelles
éparations ne voudroit-elle pas faire à
Dieu? Il n'y a point d'état si mortifiant
ont elle ne se juge digne; et souvent on est
lutôt obligé de la retenir que de l'exciter.
Iais nous, par des principes bien oppo-
és, de quels ménagemens n'usons-nous
as, lors même que nous sommes péni-
ens, ou que nous croyons l'être? La pé-
itence consiste dans le repentir du cœur,
est vrai: mais dès que ce repentir est

dans le cœur, il se produit au-dehors, et
passe bientôt aux œuvres. Autrement, il
est bien à craindre que ce ne soit un faux
repentir qui nous trompe, et une illusion
que nous n'apercevons pas, ou que nous
nous cachons à nous-mêmes; mais que
Dieu connoît.

Second point. Notre propre intérêt
que nous avons à procurer, soit pour la
vie présente, soit pour l'autre vie : deux
motifs qui nous regardent spécialement,
et qui, en vue des avantages attachés aux
œuvres d'une pénitence satisfactoire, sont
encore pour nous de nouveaux engage-
mens à les pratiquer, autant que notre
condition le comporte, et selon qu'elle le
peut permettre.

1. Par rapport à la vie présente. Le plus
grand intérêt que nous ayons sur la terre,
c'est de vivre dans la grâce de Dieu, et de
mettre par là à couvert notre salut; de
tenir en bride nos passions, et de réprimer
leurs appétits déréglés; de nous prémunir
contre les tentations du démon, contre les
dangers du monde, contre les illusions de
la cupidité, contre les convoitises de la
nature corrompue; de marcher ainsi dans
les voies du ciel, et d'y persévérer jusqu'à
la mort. Or, qui ne sait pas que le moyen
le plus assuré pour tout cela, ce sont les

xercices de la mortification chrétienne ? Mener une vie aisée, passer ses jours dans repos et dans le plaisir, ne rien refuser sa sensualité et à ses désirs, de tout ce n'on croit pouvoir leur accorder sans rime, et en même temps vouloir garder on cœur, et le préserver de toute cor-ption, c'est vouloir être au milieu du u, et ne pas brûler. *Ils se sont réjouis,* soit le prophète, *ils se sont traités et ourris délicatement, ils se sont engrais-'s* ; et qu'est-il arrivé de là ? *C'est u'ils ont abandonné le Seigneur, leur Dieu et leur Créateur.* Source ordinaire tant de vices qui règnent parmi les ommes, et dont les saints ne se sont ga-ntis qu'en se renonçant eux-mêmes, en se déclarant les plus implacables en-mis de leurs corps. Que dis-je ! tout ints qu'ils étoient, et avec toutes les pé-tences qu'ils pratiquoient, ils n'ont pu ême éteindre absolument dans eux le u de cette concupiscence qu'ils avoient portée en naissant. Quoique morts en pparence, ou réduits, par la continuité leurs abstinences et de leurs jeûnes, ur l'excès de leurs austérités, à n'être us, pour ainsi dire, que des cadavres vans, ils ressentoient néanmoins en-re l'aiguillon de la chair. Le grand apôtre i-même n'en étoit pas exempt : il s'en

Deut. 32. 15.

plaignoit humblement à Dieu, et il de-
mandoit avec instance d'en être délivré
Saint Jérôme, jusque dans le fond de so
désert, en éprouvoit les importunes att
teintes, et en gémissoit. Que seroit-ce
s'ils eussent flatté leurs sens, et qu'ils eu
sent vécu dans les délices?

2. Par rapport à l'autre vie. Car c'es
une loi indispensable, que le péché so
expié, et que la justice de Dieu soit sa
tisfaite, ou maintenant, ou après la mor
Maintenant nous sommes, pour parle
de la sorte, dans nos mains; mais après
la mort nous serons dans les mains d
Hébr. Dieu. Or, l'apôtre nous avertit que *c'e*
10. 31. *une chose terrible de tomber dans le*
mains du Dieu vivant: pourquoi? parc
que ce n'est plus proprement alors sa mi
séricorde qui agit, mais sa plus pure et plu
étroite justice. Car c'est là, selon le langag
de l'évangile, que Dieu redemande tout,
qu'il fait tout payer jusqu'à un denier.
vaut donc bien mieux nous acquitter d
ce monde à peu de frais. Je dis à peu d
frais; et qu'est-ce en effet que toute
pénitence de cette vie, en comparaison d
ce feu où les âmes sont purifiées des tach
qu'elles emportent avec elles, et qu'elle
n'ont pas pris soin d'effacer? Que ne po
vons-nous là-dessus les interroger? Q
ne pouvons-nous être témoins de leu

egrets, lorsqu'elles pensent à la perte
u'elles ont faite, en ne ménageant pas
es temps de grâce qui leur devoient être
récieux, et où il ne tenoit qu'à elles de
révenir toutes les peines qu'elles endu-
ent! Oh! si elles étoient en état de les
appeler, ces heureux momens! s'il leur
toit permis de revenir sur la terre, et de
éparer l'extrême dommage que leur a
ausé une trop grande indulgence pour
lles-mêmes et pour leurs sens! que leur
roposeroit-on de si austère qui les étonnât,
t quel prétexte la délicatesse de la chair
ourroit-elle leur opposer qui les arrêtât?
Déplorable aveuglement des mondains!
eur sensibilité est infinie, le moindre
ffort les incommode, la moindre dou-
ur leur paroît insoutenable; et ils ne
raignent point de s'exposer à des flammes,
ont l'atteinte la plus légère est au-dessus
e tout ce que nous pouvons imaginer de
lus douloureux. Apprenons à mieux con-
oître nos véritables intérêts. Moins nous
ous épargnerons, et plus nous gagnerons.

VENDREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.

SERMON

SUR L'EFFICACE ET LA VERTU DE LA PÉNITENCE.

Et videbit omnis caro salutare Dei.

Tout homme verra le salut qui vient de Dieu. *Luc.* 3. 6.

Effet merveilleux de la pénitence! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grâce avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme*, disoit Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra, ce salut*: c'est-à-dire, que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentimens, et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante, et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égaremens que nous ayons été sujets? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où son

on désespoir peut le précipiter. Il nous st donc bien important de savoir quelle st l'efficace et la vertu de la pénitence, fin que nous ayons recours à cette pis- ine salutaire, et que nous y cherchions a guérison des blessures de notre âme.)r, tout se réduit à deux articles, savoir, u'il n'y a point de pécheur que la péni- ence ne puisse justifier, et qu'elle ne uisse sanctifier. Deux avantages tout dif- érens : justifier le pécheur, et sanctifier pécheur. Justifier le pécheur, c'est pré- isément le rétablir dans la grâce de Dieu u'il avoit perdue : mais, parce que, dans et état de grâce, il y a divers degrés, anctifier le pécheur, c'est de plus le faire nonter à cette perfection qui distingue s élus de Dieu, et qui en rehausse le nerite. Ainsi le pécheur justifié par la énitence, sanctifié par la pénitence ; oilà le double miracle qu'elle opère ans nous. Parlons encore autrement, et isons : Nul péché, si grief et si énorme, ue la pénitence ne puisse effacer ; et ulle sainteté, si haute et si parfaite, où pénitence ne puisse nous élever.

Premier point. Nul péché, si grief et si norme, que la pénitence ne puisse effa- er ; et, par là même, point de pécheur u'elle ne puisse justifier. Cette proposi-

tion suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or, tel est alors son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière ; et c'est ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée : non pas que Dieu selon les droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grâce pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse ; et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparoit de Dieu, pour engager Dieu, comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'évangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre, en faveur de cet enfant prodigue, les premiers sentimens de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même, et que sa parole ? Toutes ses écritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abon-

nable que nous le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisoit à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disoit le Seigneur; c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue; ce sont des enfans ingrats et scélérats : malheur à eux! Quelle image! et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avoit plus de ressource pour ce peuple, et qu'ils étoient perdus? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces, *Revenez*, conclut le même Seigneur, parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le mal, et ne craignez point. Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendroient comme la neige; et quand vous auriez été tout noircis de crimes, vous seriez blancs à mes yeux, comme la laine la plus blanche.* Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée? *Isaï.* 1. 18.

Rémission prompte; un moment suffit : comment cela? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or, cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avoit péché; le prophète,

de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais, à la voix du prophète ce roi pécheur ouvre tout à coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnoît coupable, se tourne vers Dieu, et, dans un senti-
2. *Reg.* 12. 13. ment de repentir, s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur.* Que lui répond Nathan? Il ne lui dit pas, Le Seigneur vous pardonnera; il ne lui dit pas, Allez vous humilier, prier devant l'arche et demander miséricorde, le Seigneur vous l'accordera : mais il lui dit, Dès l'heure même et sans retardement, *le Seigneur a éloigné de vous votre péché;* vous ne mourrez point. C'est-à-dire, le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis; vous voilà réconcilié et en état de grâce. Du moment qu'un criminel, crucifié à côté de Jésus-Christ, lui eut témoigné son regret, et que se reconnoissant digne du supplice qu'il enduroit, il lui eut fait avec un cœur contrit et pénitent, cette
Luc. 23. humble prière : *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume :* que lui promit ce divin Maître? *Je vous le dis en vérité,* lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction : celle-ci demande de

œuvres et du temps; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grâce n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché, l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète, que, selon le langage de l'écriture, Dieu perd en quelque manière le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui; mais s'il se remet dans le devoir, et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices, et il vivra.* Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé, comme l'avenir, lui est toujours présent. Mais le pécheur alors n'est plus, aux yeux du Seigneur, un objet de colère; et, comme si tous ses péchés avoient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer et le condamner à une peine éternelle. *Ezech.* 18. 20.

Ne disons donc point comme Caïn :

Gen. 4. 13. *Mon iniquité est trop grande; je n'en aurai jamais le pardon.* Ce seroit faire Ezech. 21. 31. injure au Père des miséricordes. *Hé! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël?* Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert, et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez : venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grâce. Votre innocence avoit malheureusement échoué et fait un triste naufrage; mais je vous présentois une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme, mais je vous tendois les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troubloit; mais je ne cessois point de vous faire entendre, et par moi-même, et par mes ministres, que rien ne pouvoit épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étois encore plus miséricordieux, que vous n'étiez pécheur. Il falloit profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu. Il le vouloit : que ne le vouliez-vous comme lui?

SECOND POINT. Nulle sainteté si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et, par conséquent, point de pécheur qu'elle ne puisse sanctifier. Pourquoi cela ? par deux raisons, l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car, à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu, de tout temps, mais surtout depuis la loi de grâce, a toujours pris plaisir à faire éclater ses richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avoit renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des apôtres. Saul étoit un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avoit été également corrompu, et dans sa foi, et dans ses mœurs ; mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'église. Qu'étoit-ce, avant leur conversion, que tant de pénitens de l'un et de l'autre sexe ? A quels vices n'étoient-ils pas sujets ? A quels désordres ne s'étoient-ils pas abandonnés ? Quels scandales n'avoient-ils pas donnés au monde ? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortifications, d'abnégation de soi-même,

d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-Haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer, par la voie de la pénitence, à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'évangile. Car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant pour nous, qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses, qui sont tombés avant nous dans les plus grands égaremens, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus. Il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire, qu'il l'étoit dans les siècles passés ; et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet, après avoir été, par nos dérèglemens et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant. Car elle fait trois choses : elle attire sur le pénitent des grâces de sainteté, elle inspire au pénitent le goût de

de la sainteté, et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Grâces de sainteté : la pénitence les attire sur le pénitent ; en sorte que, selon la parole de saint Paul, *Où le péché abondoit, la grâce devient surabondante :* pourquoi ? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières grâces qui l'ont touché, et qui l'ont excité à rechercher Dieu. Et, en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux grâces de Dieu ; et sa main libérale ne cesse point de les répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parce que vous avez été fidèle dans l'administration des cinq talens que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute.* Rom. 5. Matth. 25.

Goût de la sainteté : la pénitence l'inspire au pénitent ; et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur, dégagé de la servitude du péché, trouve dans les pieux exercices qui l'occupent, une onction dont il est lui-même surpris : si bien qu'il peut dire comme Job : *Ce qui m'était auparavant le plus insipide, est maintenant ma plus douce nourriture.* En quel repos se trouva tout à coup saint Job. 6.

Augustin, dès le moment de sa conversion? en quel dégagement et quelle liberté d'esprit? Il l'admiroit, et ne le comprenoit pas; il en étoit comme hors de lui-même. Quel changement! s'écrioit-il; et où en suis-je depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyois pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantoient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté : c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car, dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? Combien de fois faut-il se captiver, se gêner, se roidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer. Or, est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas? quels progrès ne fait-on pas? Ainsi ces ouvriers de l'évangile, qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de

famille, furent égalés aux premiers, et reçurent le même salaire : pourquoi ? parce qu'en peu d'heures ils avoient réparé le temps perdu, et autant avancé, par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étoient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez ; et combien y a-t-il eu de pénitens élevés à des degrés de sainteté, où ne sont jamais parvenus le commun des fidèles ? De quels dons ont-ils été favorisés ; et, en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux ?

De là, si nous sommes justes ; c'est-à-dire, si, par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusqu'à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier en nous-mêmes, et d'entrer dans les sentimens de ce pharisien qui se préféroit, avec tant d'orgueil, au publicain, et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paroisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un saint, et peut-être, dans sa personne, la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu.* De là encore, si nous *Matth.* 21. 31.

nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et, pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir. Car est-il rien de plus touchant et de plus consolant pour l'âme la plus criminelle, que cette pensée : Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux, je puis être un saint ? Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance ?

TROISIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste traçant aux peuples de règles de morale, et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.

CE n'étoit point assez pour le saint précurseur, de prêcher en général la pénitence ; mais, afin de mieux instruire les peuples, et de leur donner une connoissance plus distincte de ce qu'il y avoit à réformer dans leurs mœurs, il descend au détail des vices les plus opposés à l'e

prit de Jésus-Christ, et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres. Il condamne donc, 1. L'impureté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* 2. L'ambition : *Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées.* 3. L'attachement aux richesses : *Ne demandez rien au delà de ce qui vous est marqué. Contentez-vous de votre solde.* 4. Les emportemens et les violences : *Ne faites point de violence.* 5. La médisance : *Ne parlez mal de personne.* 6. La dureté envers les pauvres : *Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger, en use de même.*

Marc. 6. 18.
Luc. 3. 5.
Luc. 3. 14.
Ibid.
Ibid.
Luc. 3. 4.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste condamnant l'impureté.

SERMON

SUR L'IMPURETÉ.

Non licet tibi habere uxorem fratris tui.

Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. *Marc. c.* 6. 18.

IL falloit tout le zèle et toute la sainteté de Jean-Baptiste, pour parler avec tant d'assurance à un roi possédé de sa pas-

sion, et pour s'exposer de la sorte à sa disgrace. Mais, sans être ni aussi zelé ni aussi saint que ce divin précurseur, il ne falloit qu'une étincelle de raison pour voir toute l'indignité du commerce où Hérodes étoit plongé, et pour en connoître tout le désordre. C'est néanmoins ce que ce prince voluptueux ne voyoit pas lui-même, ou ne vouloit pas apercevoir ; et tel est le caractère et le dérèglement affreux de l'impureté. Il semble, dès qu'on se laisse dominer par ce vice infâme, qu'il nous fasse perdre toute raison, et avec la raison toute religion. De sorte que l'impudique n'a plus de règle droite et sûre qui le guide ; ni raison qui le conduise en qualité d'homme, ni religion qui le conduise en qualité de chrétien. Arrêtons-nous à ces deux pensées. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté ; premier point. Toute la religion du chrétien profanée par l'impureté ; second point. Effets pernicieux d'une passion dont nous ne pouvons trop concevoir d'horreur, et contre laquelle nous ne pouvons nous précautionner avec trop de soin.

PREMIER POINT. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté. On n'en doit point être surpris : car il n'est rien de plus opposé à la raison que les sens ;

or, l'impureté est un péché des sens, et c'est même de toutes les convoitises des sens la plus animale et la plus grossière. De là donc, ou bien elle éteint en nous toutes les lumières de la raison ; ou, sans les éteindre, elle nous fait agir contre toutes les vues de notre raison.

1. Elle éteint en nous toutes les lumières de la raison. En effet, à consulter la seule raison, combien y a-t-il de motifs les plus forts et les plus puissans, pour nous détourner d'un vice aussi honteux et aussi dangereux que l'est l'impureté ? La pudeur naturelle ; les bienséances de l'état, du rang, de l'emploi, de la profession ; les suites malheureuses où s'expose surtout une personne du sexe, aux dépens de sa réputation et de tout le bonheur de sa vie ; les périls où elle s'engage là-dessus, et les risques qu'elle a à courir : le dérangement où vit un homme, par rapport à ses devoirs, par rapport à son avancement dans le monde, par rapport à la conduite de ses affaires, et souvent par rapport à sa santé qu'il ruine ; l'esclavage et la dépendance où il passe ses jours auprès d'une idole dont il est adorateur ; les infidélités qu'il éprouve, les désagrémens qu'il essuie, les inquiétudes qui l'agitent, les dépenses qu'il fait et qui l'incommodent, les exemples d'une infinité de gens qui

par là se sont perdus, les discours du public, les remontrances et les reproches de ses amis, mille autres considérations plus particulières encore et plus secrètes ; tout cela, bien examiné et bien pesé, si l'on étoit raisonnable, devroit servir de préservatif contre les amorces de la plus flatteuse passion. Mais, dès qu'elle s'est emparée du cœur, plus d'attention à tout cela : on dépose toute pudeur, on ferme les yeux à toute bienséance, on méprise tout danger, on oublie tout intérêt ; on supporte toute contrainte, toute gêne ; on dévore tout chagrin, on ne plaint nulle dépense, on ne profite de nul exemple ; on n'écoute nul avis, nul conseil. L'esprit et le cœur ne sont occupés que d'un objet : tout le reste disparoît ; et où est alors la raison ?

2. Si l'impureté n'éteint pas dans nous les lumières de la raison, du moins nous fait-elle agir contre toutes les vues de notre raison. Point de preuve plus sensible que le témoignage de saint Augustin, qui le connoissoit par son expérience propre, et qui s'en est si bien expliqué. *Je soupirois*, dit-il, *je voyois ma foiblesse, j'en rougissois ; et cependant j'étois toujours attaché, non point par une chaîne de fer, mais par ma volonté dépravée, plus dure que le fer.* Voilà comment la passion

Aug.

yrannise un homme qui s'y est une fois ivré. Il gémit de sa servitude, et il en sent out le poids. Il voit tout ce qu'une saine raison demanderoit, et il est le premier reconnoître ses égaremens ; mais de bri- er ses liens et de se dégager, c'est à quoi l ne peut se résoudre. Il suit le charme ui l'enchante, et, quoiqu'il condamne ans lui le vice, il n'en est pas moins vi- ieux. Samson n'ignoroit pas que Dalila e trahissoit. Que lui disoit sur cela sa aison? Mais sa raison avoit beau parler, l ne laissoit pas de rechercher avec la même assiduité cette perfide, et de se enir auprès d'elle. Peut-être, à la fin de os jours, vient-il un temps où la raison rend le dessus: mais peut-elle désormais éparer les dommages infinis qu'on s'est ausés à soi-même? Plus sage mille fois elui qui les prévient de bonne heure, et ui n'attend pas si tard à y apporter le emède.

Second point. Toute la religion du hrétien profanée par l'impureté. Deux ortes de profanations : l'une générale, ar rapport à tous les états du christia- isme ; l'autre particulière et plus crimi- elle encore, par rapport à certains en- agemens et à certains caractères.

1. On peut dire, en général, que toute

impureté dans un chrétien est une profanation : pourquoi ? parce qu'il souille une chair sanctifiée par le baptême de Jésus-Christ, honorée d'une alliance toute pure avec Jésus-Christ, devenue le temple du Saint-Esprit, que l'apôtre appelle l'Esprit de Jésus-Christ. Morale que nous ne devons point traiter d'idée subtile et superficielle ; mais dont nous comprendrions toute la solidité et toute la force, si nous étions plus remplis des principes de la religion, et plus touchés de ses sentimens. Morale dont les pères ont fait plus d'une fois le sujet de leurs instructions, et sur laquelle Tertullien insistoit si vivement. Car, disoit-il, avant que le Fils de Dieu se fût revêtu d'un corps semblable au nôtre, c'étoit toujours un crime de s'abandonner aux désirs de la chair ; mais, depuis le mystère de l'Homme-Dieu, maintenant et plus que jamais ce n'est plus seulement un crime, c'est un sacrilège. Morale qu'ils avoient puisée dans l'excellente et sublime théologie du saint Paul, et dans ces fréquentes exhortations qu'il faisoit aux fidèles, en leur représentant qu'ils étoient les frères de Jésus-Christ, qu'ils étoient ses membres, qu'ils étoient son corps, et par conséquent qu'ils avoient une obligation plus étroite
1 *Cor.* 6. 15. de se conserver purs et sans tache. *Quo*

donc ! s'écrioit, dans l'ardeur de son zèle, ce maître des gentils, *quoi ! les membres de Jésus-Christ, je les abandonnerai à une prostituée ?* Quel scandale dans la foi que nous professons ! Quel abus énorme !

2. Profanation particulière, et plus criminelle encore par rapport à certains engagemens, à certaines vocations, à certains caractères. N'entrons point là-dessus trop avant dans un détail qui pourroit blesser les âmes innocentes et chastes. Il seroit à souhaiter que ces abominations fussent ensevelies dans un éternel oubli: mais le moyen de dérober à la connoissance du public des désordres si publics ? Que veux-je donc dire ? Vous le savez, vous qui, liés par le sacré nœud du mariage, après vous être juré au pied de l'autel une fidélité mutuelle et inviolable, démentez toutes vos promesses, et profanez un sacrement si saint par des attachemens si illégitimes. Vous le savez, vous qui, sans respect pour le Dieu vivant et pour la présence de son Fils adorable, osez profaner le temple même, le sanctuaire, la table de Jésus-Christ, et y apporter toute la corruption d'un cœur sensuel et dissolu. Vous le savez, vous qui, voués spécialement au Seigneur, élevés aux plus hauts ministères, employés à la célébration des mystères les plus redoutables,

consacrés pour cela, et comme marqués du sceau de Dieu, vous dégradez vous-mêmes, et n'avez point horreur de profaner, dans votre caractère, ce que la religion a de plus auguste et de plus divin. Après cela, nous étonnerons-nous de tant de calamités qui se répandent sur la terre, et n'est-ce pas le juste châtiment de la licence effrénée de notre siècle, et du débordement de nos mœurs ? Rappelons toute notre raison, ranimons toute notre religion : l'une et l'autre, avec la grâce du ciel, purifieront nos voies, et rétabliront le peuple de Dieu dans sa première sainteté.

LUNDI.

Jean-Baptiste condamnant l'ambition

SERMON

SUR L'AMBITION.

Omnis mons et collis humiliabitur.

Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées. *Luc. c.* 3. 5.

PUISQUE le Fils unique de Dieu descend du sein de son Père, et qu'il vient sur terre s'abaisser lui-même et s'anéantir, il est bien juste que les montagnes du siècle, c'est-à-dire, que les grandeurs humaines

s'humilient, et qu'elles déposent aux pieds de cet Homme-Dieu tout leur orgueil. Mais, par le plus déplorable renversement, tandis que la Majesté divine quitte le trône de sa gloire, et s'abîme en de profondes ténèbres, l'homme veut s'élever, se distinguer, et ne pense qu'à satisfaire son ambition. Esprit répandu dans tous les états de la vie, et même jusque dans les plus viles conditions, où chacun, selon qu'il lui peut convenir, est jaloux d'une certaine supériorité qui le place au-dessus de ses égaux, et qui lui donne sur eux l'ascendant. C'est ce désir de l'honneur, cet esprit d'ambition, que nous devons aujourd'hui combattre, comme opposé directement à l'esprit de Dieu : car c'est par là, et non par des raisons d'une sagesse mondaine, que nous allons l'attaquer. Ambition dont nous verrons tout ensemble, et le désordre, et le malheur. Ambition criminelle, et ambition malheureuse : criminelle devant Dieu, malheureuse de la part de Dieu. Ambition criminelle devant Dieu : en quoi ? dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux : premier point. Ambition malheureuse de la part de Dieu : comment ? par les jugemens et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux : second point. La suite développera mieux encore ces deux vérités.

Premier point. Ambition criminelle devant Dieu, dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux. On veut s'agrandir, précisément pour s'agrandir. On le veut, pour jouir des avantages temporels de la grandeur. On le veut à l'infini, sans se prescrire aucun terme où l'ambition s'arrête. On le veut indépendamment de Dieu, et sans faire nul fonds sur Dieu. On le veut sans égard au mérite, et sans être en peine si l'on a les dispositions requises. Enfin, on le veut par les voies les plus illicites, et aux dépens de la conscience. Tout cela, autant de désordres par où l'ambition devient criminelle devant Dieu. Reprenons toutes ces propositions.

1. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir. On ne cherche dans la grandeur que la grandeur même. Or, la grandeur, comme grandeur, ne convient qu'à Dieu qui est seul grand, et qui le doit seul être. Vouloir donc s'élever et se faire grand, c'est une espèce d'attentat sur les droits du Seigneur et de cet Être suprême devant qui tout être créé n'est que néant. 2. On veut s'agrandir pour jouir des avantages temporels de la grandeur; c'est-à-dire, pour se glorifier, pour recevoir des hommages et des respects, pour tenir partout le premier rang, pour vivre dans la pompe et dans l'éclat. Or, ce n'est point à cela que

es grandeurs du siècle sont destinées ; et
'y envisager que cela, c'est un abus hau-
ement condamné dans la loi de Jésus-
Christ. Elles sont établies pour la gloire
le Dieu, et non point pour la nôtre. 3. On
eut s'agrandir à l'infini, et sans se pres-
rire jamais un terme où l'ambition s'ar-
ête. Plus on monte, plus on veut monter ;
t à peine a-t-on fait un pas, que la pensée
ait d'en faire un autre. Désir insatiable,
ésir déréglé, contraire à la modestie et à
n modération chrétienne. Mais désir sur-
out condamnable dans les gens de rien,
uand, à force de se pousser, devenus
lus audacieux, ils ne rougissent point
'aspirer enfin aux degrés les plus émi-
ens, et prétendent, comme l'ange su-
erbe, se placer au-dessus des nues et des
stres de la première grandeur. 4. On veut
'agrandir indépendamment de Dieu, et
ans faire nul fonds sur Dieu. L'ambi-
ieux compte sur lui-même, compte sur
on industrie, compte sur des amis, sur
e puissans protecteurs : mais pense-t-il à
ettre Dieu dans ses intérêts ? Contre
'oracle et l'expresse défense du Saint-
Esprit, il s'appuie sur un bras de chair.
Voilà toute sa ressource. 5. On veut s'a-
randir sans égard au mérite, et sans exa-
miner si l'on a les dispositions requises.
'témérité insoutenable. On s'ingère dans

des postes, dans des ministères, dans des prélatures qu'on n'est pas en état de remplir, et où l'on ne doit néanmoins entrer que pour en accomplir tous les devoirs. 6. On veut s'agrandir par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Y a-t-il iniquité que l'ambition n'emploie pour venir à bout de ses desseins ? Mais la conscience y répugne : hé ! qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux? ou a-t-il une autre conscience que son ambition ? Concluons par les paroles de Jésus-Christ, et disons que de la manière dont on se comporte dans la poursuite des honneurs du monde, *ce qui est grand aux yeux des hommes, n'est qu'abomination aux yeux de Dieu.* *Luc.* 16. 15.

Second point. L'ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugemens et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux. Nous ne lisons point dans l'écriture de menaces plus ordinaires que celles-ci ; savoir : Que Dieu confondra les orgueilleux de la terre. Que tandis qu'ils s'épuiseront de travaux et de soins pour l'établissement de leur fortune et pour leur agrandissement, il déconcertera leurs mesures, il dissipera leurs desseins, il fera échouer leurs entreprises. Que s'il les laisse parvenir au point de prospérité

périté où ils visoient, ce sera pour tourner contre eux leur prospérité même, et qu'ils y trouveront une source de chagrins et de déplaisirs les plus mortels. Que s'il les laisse atteindre jusqu'au faîte de la grandeur, ce sera pour rendre leur chute d'autant plus désastreuse et plus éclatante, qu'ils tomberont de plus haut, et que dans leur ruine il les abandonnera à eux-mêmes et à leur désespoir. Menaces qui ne regardent que la vie présente : car ne parlons point de ce que Dieu prépare à l'ambitieux dans l'éternité. Menaces confirmées par tant d'exemples dont les saints livres nous font le récit. Menaces qui se vérifient encore de siècle en siècle par mille événemens que nous devons attribuer à la justice de Dieu, et qui sont de visibles, mais terribles châtimens de l'ambition.

1. Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course? Ils s'agitoient, ils se tourmentoient, ils disposoient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginable; une espérance presque certaine leur répondoit du succès : mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout à coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvemens. Comme cette tour-

de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait; et de cette fortune qu'on vouloit bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines, et vainement consumé ses jours. Ils édifieront, dit le Seigneur, et de mon souffle je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux, et fait de préparatifs. 2. Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitoient; tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus : mais, dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés ? à la censure et au mépris, aux plaintes et aux murmures, aux traverses et aux contradictions, aux alarmes continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablans, aux dégoûts et aux déboires les plus affreux : de sorte qu'ils ont été forcés de reconnoître, que dans la médiocrité de leur premier état, ils étoient mille fois, et plus honorés du public, et plus contens en eux-mêmes. Ils se promettoient de marcher dans des voies tout applanies, mais Dieu les a semées d'épines. 3. Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvoient attendre, ont été renversés par une disgrace? De quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été

témoins? Tout s'est éclipsé : des familles entières sont tombées avec leurs chefs; et l'éclat des pères n'a pu passer jusqu'aux enfans. Car ce sont là les coups du bras tout-puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confioient en leur pouvoir. 4. Encore s'il daignoit les consoler dans leur infortune: mais, parce que jamais ils ne se sont occupés de Dieu, et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mélancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir, sans verser sur eux une goutte de son onction divine, pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles : c'est ce qu'il vient nous enseigner; et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois, et l'innocence, et le repos de nos âmes.

MARDI.

Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.

SERMON

SUR L'ATTACHEMENT AUX RICHESSES.

Nihil amplius quàm quod constitutum est vobis, faciatis.... contenti estote stipendiis vestris.

Ne demandez point au delà de ce qui vous est marqué.... contentez-vous de votre solde. *Luc. c.* 3. 13.

RIEN de plus juste que cette règle de conduite, rien de plus conforme à la droite raison. Les publicains, à qui parloit Jean-Baptiste, établis pour recevoir les deniers publics, ne devoient point grossir leur recette, en exigeant au delà du prix ordinaire; et les soldats, contens de leur solde, ne devoient rien prétendre au-dessus de ce qui leur étoit assigné par l'ordre du prince. Que de désordres cesseroient, si l'on se conduisoit dans tous les états selon cet esprit d'équité! mais une insatiable avarice semble l'avoir banni du monde; et si l'iniquité règne dans toutes les conditions, on peut dire que c'est surtout par l'attachement aux richesses. Passion qu'il nous importe infiniment de déraciner de nos cœurs : et rien ne doit plus fortement

ous y exciter, que d'en considérer les di-
ers caractères. Car c'est une passion
aine, inquiète, dangereuse : vaine dans
on objet, inquiète dans ses mouvemens,
angereuse dans ses effets. Passion la plus
aine dans son objet; ce sont les biens
emporels qu'elle se propose : premier
oint. Passion la plus inquiète dans ses
ouvemens; ce sont les soins fatigans et
s embarras où elle jette : second point.
'assion la plus dangereuse dans ses effets;
e sont les injustices qu'elle fait commet-
re aux dépens de la conscience et du salut:
roisième point. Bienheureux les pauvres
e cœur, qu'un saint détachement dé-
age d'une passion si frivole, si importune,
pernicieuse !

PREMIER POINT. Passion la plus vaine
ans son objet. Il ne s'agit point ici de la
ue sage et modérée qu'on peut avoir de
e pas manquer dans son état, et de s'y
outenir honnêtement. C'est une pru-
ence, et Salomon lui-même demandoit
Dieu de ne pas tomber dans l'extrême
auvreté. Mais il ne souhaitoit pas avec
oins d'ardeur que Dieu le préservât de
passion des richesses, la regardant
omme une des passions les plus frivoles
les plus vaines.

En effet, à quoi aspire-t-elle, et pour-

quoi y aspire-t-elle? 1. A quoi aspire-t-elle aux biens de la vie; à les amasser, à les multiplier, à les accumuler. Car c'est une de ces deux sangsues qui nous sont représentées au livre des proverbes, et qui, ne se trouvant jamais remplies, ne cessent point de crier: *Apporte, apporte.* Or, qu'est ce que ces biens qui allument une soif si ardente? des biens temporels, passagers, périssables; des biens qu'on acquiert aujourd'hui et qu'on perd demain; des biens qui du moins un jour nous seront certainement enlevés, et dont on n'emportera rien avec soi; des biens qui nous causeront d'autant plus de douleur, quand malgré nous il les faudra quitter, que nous y aurons été plus attachés. En vérité, pour peu qu'on raisonne, peut-on ne pas voir que des biens de cette nature ne doivent point faire naître des désirs si vifs; et que de s'en infatuer, c'est une vanité et une foiblesse pitoyable?

Prov. 30. 15.

2. De plus, cette passion si aveugle pourquoi aspire-t-elle à ces biens visibles et terrestres? Est-ce pour en jouir? Est-ce pour en goûter les douceurs? C'est seulement et précisément pour les posséder. Car pour en jouir, il faudroit en user; et l'usage les diminueroit. Or, c'est ce qu'une âme intéressée ne veut point. On veut toujours mettre en réserve, et jamais

e rien ôter. De là, jusqu'au milieu de abondance, les plus sordides épargnes. u lieu que l'apôtre, plein de l'esprit de évangile, disoit : *Nous n'avons rien, et ous possédons tout ;* l'avare, idolâtre de on trésor, doit dire : J'ai tout, et je vis omme ne possédant rien. Qui donc jouira e tant de biens ? des héritiers, et non oint le maître qui les a actuellement dans s mains. Voilà ce que le Saint-Esprit ns la sagesse appelle une grande misère, ce que nous pouvons appeler une in- gne folie. 2. Cor. 6. 10.

SECOND POINT. Passion la plus inquiète ns ses mouvemens. C'est pour cela que vangile compare les richesses à des ines, qui de leurs pointes piquent le ur et déchirent l'âme. Inquiétude dans cquisition des biens après lesquels on upire, et inquiétude dans leur posses- on.

1. Inquiétude dans l'acquisition : car s biens ne viennent pas se présenter eux-mêmes ; il faut les rechercher, et n'est pas sans peine qu'on les trouve. ille obstacles s'opposent aux desseins 'on forme, mille accidens les dérangent les arrêtent. Cependant la passion voir, sollicite, presse, ne peut souffrir retardement, tant elle est précipitée ;

ne peut se contenter de rien, tant elle e
avide. De là donc les troubles et les ag
tations. On se surcharge de travail, d'a
faires, d'entreprises. L'une terminée, o
s'engage dans une autre, et souvent mêm
on les embrasse toutes à la fois. On
pense la nuit ; on s'en occupe le jour. O
y sacrifie son repos, on y altère sa sant
on y expose sa vie. A force de vouloir
procurer un prétendu bonheur, que l'im
gination fait consister dans l'opulenc
on se rend malheureux, et l'on consur
ses années dans un tourment que la mo
seule finit.

2. Inquiétude dans la possession. Il n'
coûte pas moins pour conserver, que po
acquérir. Ce qu'on aime, on craint de
perdre ; et plus on l'aime, plus les alarm
sont fréquentes : car on les prend ais
ment. Une perte qui arrive chagrine,
est capable de désoler un homme, à c
néanmoins il reste d'ailleurs beaucoup p
qu'il ne lui faut pour être en état de p
ter le dommage qu'il a souffert. Pa
qu'on est âpre sur l'intérêt, on ne ve
rien laisser inutile ; mais on prétend q
tout ce qu'on a, profite ; et ce sont to
jours pratiques nouvelles, toujours nc
velles fatigues. On ne veut rien céde
rien relâcher de ses droits ; on les exig
la rigueur, et de là les contestations,
démêl

démêlés, les procès. Il n'y a là-dessus qu'à interroger tant de riches du siècle, et qu'à les faire parler. Leur convoitise les dévore; mais s'ils savoient la contenir et la régler, avec une fortune un peu moins ample, ils vivroient beaucoup plus tranquilles, et cette paix vaudroit mieux que toutes leurs richesses.

TROISIÈME POINT. Passion la plus dangereuse dans ses effets, à l'égard de la conscience et du salut. Outre que l'attachement aux biens de la vie est en soi un péché, et qu'il a sa malice propre, c'est encore la source de mille péchés. Vérité d'autant plus triste et plus déplorable, qu'elle a moins besoin de preuves, et que les exemples en sont plus communs. Y a-t-il injustice que cette passion ne fasse commettre? et y a-t-il injustice qu'elle n'empêche de réparer?

I. Quelles sortes d'injustices cette criminelle passion ne fait-elle pas commettre? Qu'a-t on vu dans tous les siècles, et ne voyons-nous autre chose tous les jours, que des usures, que des fraudes, que des violences, que des concussions? Quelles voies n'a-t-on pas imaginées pour gagner et pour s'enrichir aux dépens des particuliers, aux dépens du juste, aux dépens du pauvre, aux dépens de la veuve,

de l'orphelin : et cela, non point seulement dans le monde libertin et corrompu, mais dans le monde même chrétien ; parmi un certain monde assez réglé d'ailleurs, et réputé vertueux et dévot ? Iniquités plus grossières dans les uns, iniquités plus subtiles et plus couvertes dans les autres ; mais toujours iniquités qu'on ne justifiera jamais au tribunal d'une conscience droite et saine, quoiqu'on ne manque pas d'artifices et de détours pour les accorder avec une conscience fausse et erronée.

2. Le comble de l'iniquité, c'est que la même passion qui fait commettre tant d'injustices, empêche de les réparer. La nécessité de la restitution est un principe universellement reçu ; nul ne l'ignore ; mais la pratique de la restitution est une chose presqu'absolument inconnue. Chacun sait s'en dispenser : pourquoi ? parce que chacun ne consulte que son attache au bien, et qu'il n'est rien de plus ingénieux que cette damnable avarice, à inventer des prétextes et à éluder les plus étroites obligations. Mais si elle se déguise à nos yeux, elle ne peut se déguiser aux yeux de Dieu, qui la dévoilera dans son jugement et qui la réprouvera. Gardons-nous d'une si terrible condamnation, et suivons l'avis que nous donne le Seigneur dans

Matth. 6. 19.

hommes : *Ne cherchez point à amasser des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout ; mais travaillez à amasser des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument. Car où est votre trésor, là est votre cœur.*

MERCREDI.

Jean-Baptiste condamnant les emportemens et les violences.

SERMON

SUR LA DOUCEUR CHRÉTIENNE.

Neminem concutiatis.

Ne faites point de violences. *Luc. c.* 3. 14.

RIEN de plus pernicieux dans la société humaine et dans le commerce de la vie, que la colère. Elle cause des violences qui troublent tout ; et mille épreuves ont fait connoître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur, et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parce qu'elle arrête tous ces excès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne, dont peu de personnes comprennent bien tous

les avantages, et à laquelle on ne donne pas communément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or, nous en allons considérer tout ensemble, et le mérite, et le fruit. Le mérite, qui en fait l'excellence : premier point. Le fruit, qui, dès cette vie même, en est la récompense : second point. De l'un et de l'autre nous apprendrons à nous conduire, en toutes choses, selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la terre, et qui est un des plus beaux caractères de son évangile.

Premier point. Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

1. Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel, qui ne s'émeut de rien, et qui, sans effort, s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne, dont les devoirs sont de réprimer, dans le fond de l'âme, toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter; de ne donner au-dehors nuls signes ni d'impa-

tience ni d'aigreur, en des rencontres néanmoins où le cœur souffre intérieurement et se sent piqué ; de mesurer toutes ses paroles, et de n'en laisser pas échapper une ou de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a plus lieu d'être mal content; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable ; d'user de condescendance dans les occasions, contre son inclination propre ; et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes, plus capables que les autres, par leurs imperfections et leurs foiblesses, d'inspirer de l'éloignement et du dégoût. Or, pour cela quelles violences n'est-on pas obligé de se faire ? et que ne doit-on pas prendre sur soi ? Car la douceur ne rend ni aveugle ni insensible : on s'aperçoit des choses ; on en est touché ; et si on suivoit les impressions de la nature, on éclateroit : mais en vue de Dieu, et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice ? Est-il une abnégation de soi-même, et une mortification plus parfaite ?

2. Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce que les sujets en sont

moins ordinaires et moins fréquens. Mais la douceur dont nous parlons, est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps, une vertu de toute la vie et de tous les momens de la vie. Car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir; et par conséquent les sujets sont continuels de se vaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentimens, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus, et qui en est comme le couronnement et la perfection. Hélas! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point, mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique? et où la trouve-t-on? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempérament et d'indifférence. Car voilà quelle est la douceur que font paroître, en certaines rencontres, un nombre infini de mondains; l'intérêt les retient, et ils craignent de se faire tort en éclatant, et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiroient se déshonorer, s'ils venoient à perdre la gravité et la modération qui convient à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une

lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses, qui, selon les vues ordinaires et humaines, devroient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nulle valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée, et dont il a été le modèle; cette douceur, qui, par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend aux fidèles à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeans, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle? l'usage du monde et de toutes les conditions du monde, ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

Second point. Le fruit de la douceur chrétienne. C'est la paix au-dedans de soi-même, et la paix au-dehors.

1. La paix au-dedans de soi-même. Un des plus grands biens que nous avons à désirer pour le bonheur de notre vie, et en même temps pour la sanctification de notre âme, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions; surtout maîtres de certaines passions plus

vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix intérieure. Et de quelle paix en effet peut être assuré, et peut jouir dans son cœur, un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, aux vengeances? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même? et n'est-il pas comme une mer orageuse, où les flots s'élèvent au premier vent, et forment de rudes tempêtes? Or, que fait la douceur chrétienne? Elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat; et à force de les combattre, elle les soumet et les calme. On prend tout en bonne part. Ce qu'on ne peut justifier, on le tolère. On ne s'offense point, on ne s'aigrit point; et par là, que de mouvemens du cœur et de pénibles sentimens on s'épargne! que de réflexions chagrinantes! que d'agitations de l'esprit, et de dissipations! Mais, ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on! Quelles grâces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir! Car comme Dieu ne se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix; et une âme pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

2. La paix au-dehors. On l'entretient par la douceur ; c'est-à-dire, qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire, qui puisse blesser personne ; puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder ; puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourroit naître entre eux et nous ; puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère et d'une pleine déférence à leurs volontés ? C'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit ; savoir, que *les débonnaires gagneront toute la terre.* Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs ! Mais, par une règle toute contraire, on ne sauroit assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardens, des esprits impatiens et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défians et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux réformateurs, allument le feu de la discorde, *Matth.* 4.

et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là ! On n'en est que trop instruit ; mais, pour couper cours à de tels désordres, et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même ni trop prendre de précautions.

JEUDI.

Jean-Baptiste condamnant la médisance.

SERMON

SUR LA MÉDISANCE.

Neque calumniam faciatis.

Ne parlez mal de personne. *Luc. c.* 3. 14.

CE que condamne le saint précurseur, ce ne sont point seulement ces fausses suppositions que le mensonge imagine, et ces lâches calomnies dont il noircit le prochain ; mais ce sont ces médisances, en cela même plus mortelles ou du moins plus irréparables, que la vérité les accompagne, et qu'elles sont fondées sur des faits plus réels et plus certains. Est-il un péché plus à craindre ? en est-il un contre lequel il nous importe plus de nous prémunir par toute la vigilance et toute l'attention nécessaire ? Il y a des péchés où l'on se porte plus difficilement ; et cette

ifficulté sert, en quelque sorte, de préser-
atif pour s'en défendre. Il y a des péchés
ù nous nous laissons entraîner plus ai-
ément, mais où nous péchons aussi plus
égèrement ; et cette légèreté de l'offense
n diminue le péril. Mais un péché où se
encontrent tout à la fois, et une extrême
acilité à le commettre, et une offense
rièvе en le commettant, voilà ce que
ous devons regarder comme un des pé-
hés les plus dangereux ; et n'est-ce pas
à le double caractère de la médisance?
acilité de la médisance : premier point.
rièveté de la médisance : second point.
es deux points unis ensemble et rapportés
'un à l'autre, nous feront comprendre
'oracle du S. Esprit : que c'est un bonheur
nestimable, de savoir bien gouverner sa
angue, et de ne pécher point en paroles.

Premier point. Facilité de la médi-
ance. Un péché où nous porte le pen-
hant de la nature ; un péché dont l'occa-
ion nous est fréquente et presque conti-
uelle ; un péché que nous nous justifions
à nous-mêmes, par de spécieux prétextes
et des sujets apparens ; un péché qui ne
oûte que quelques paroles, et dont les
moyens sont toujours les plus présens et
es plus prompts ; enfin un péché qui fait
'agrément des conversations, et qui se

trouve applaudi et bien reçu de tout
monde, c'est sans doute un péché aisé
commettre. Or, telle est la médisanc

1. Péché où nous porte le penchant
la nature, je dis de la nature corrompu
Car voici quelle est la perversité de not
esprit : nous nous rendons mille fois pl
attentifs à découvrir dans le prochain
mal que le bien, et nous sommes incon
parablement plus enclins à nous entret
nir de ses mauvaises que de ses bonn
qualités. C'est ce que nous éprouvon
tous : mais, outre cette inclination com
mune, il y en a encore de plus particu
lières dans une multitude infinie de gens
les uns légers à parler, et ne pouvant rie
retenir de tout ce qu'ils savent, ou qu'il
croient savoir ; les autres critiques et cen
seurs, trouvant partout à reprendre,
s'épanchant volontiers sur tout ce qu'il
remarquent dans autrui, ou qu'ils pen
sent y remarquer d'imperfection et d
défauts. Or, dès que c'est la pente natu
relle qui nous conduit, a-t-on de la pein
à suivre le mouvement dont on se sen
emporté ?

2. Péché dont l'occasion nous est fré
quente, et presque continuelle. Hé ! qu
fait-on autre chose dans la société hu
maine, que de se voir, que d'avoir en
semble d'oisifs et de longs entretiens ; et,

arce qu'il ne semble pas qu'on puisse les
outenir, sans le secours de la médisance,
e quelle autre chose s'occupe-t-on ? On
donne l'exemple les uns aux autres, on
excite les uns les autres ; les plus sages
e peuvent résister au torrent, et sont
n quelque manière forcés d'entrer dans
discours, et de se joindre à ceux qui
ont entamé. Bien loin qu'il leur fût dif-
cile de médire, il ne leur seroit presque
as possible de s'en abstenir et de se taire.
3. Péché que nous nous justifions à
ous-mêmes, par de spécieux prétextes
des sujets apparens. On dit : Que faire ?
faut bien que quelqu'un soit mis en
u ; autrement on tariroit bientôt, et
n demeureroit dans le silence. On dit :
faut bien être instruit de ce qui se passe ;
faut bien connoître le monde, afin de
e s'y pas tromper. On dit : Je n'ai rien
ontre ces personnes, et je ne prétends pas
ur nuire ; si j'en parle, c'est fort indif-
remment. On dit : La chose n'est pas
crète, ou dans peu elle cessera de l'être.
n dit : C'est un homme dont je n'ai pas
eu d'être content. Il en use mal ; pour-
oi l'épargnerois-je ? il se fait trop valoir ;
est bon de l'humilier. On dit : Je n'im-
ose point, je n'avance rien de faux,
out est comme je le rapporte. Enfin que
e dit-on pas ? et, rassuré de la sorte,

avec quelle liberté ne s'explique-t-on pas et ne lance-t-on pas les traits les plu piquans ?

4. Péché qui ne coûte que quelqu paroles, et dont les moyens sont toujou les plus présens et les plus prompts. Il n s'agit que de s'énoncer ; ou même, au d faut de la voix, un geste, un signe, u coup d'œil suffit, et dans un momen fait concevoir tout ce que la bouche pou roit exprimer. Car on médit en plus d'un façon, et il y a pour cela plus d'un langag

5. Péché qui fait l'agrément des co versations, et qui se trouve applaudi et bie reçu de tout le monde. Ce n'est pas qu dans le fond de l'âme, on n'ait souve en horreur le médisant ; mais la méd sance plaît, surtout quand elle est assa sonnée de bons mots, c'est-à-dire, de mo qui percent, qui déchirent, qui expose le prochain à la risée, et qui insultent d quelque sorte à sa honte et à son malheu Tous les esprits alors se réveillent po écouter, et on redouble l'attention. Il n'e donc point surprenant, après cela, qu'a vec un accès si facile, la médisance fas de si grands progrès, et que sans obstac elle répande de tous côtés son venin Aussi est-ce le péché le plus commun et de là les parfaits chrétiens tirent de conséquences : la première, d'éviter, a

tant qu'il leur est possible, le commerce du monde ; et la seconde, d'y être toujours en garde, toutes les fois qu'ils y sont appelés. Car ils n'ignorent pas combien la médisance est un mal contagieux, et avec quelle subtilité et quelle vitesse il se communique.

Second point. Grièveté de la médisance. C'est un principe général, et que nous devons reconnoître avant toutes choses, savoir, que la médisance est de sa nature un péché grief : pourquoi ? par le tort qu'elle fait au prochain, à qui elle ravit le plus cher de tous les biens de la vie humaine et civile, qui est la réputation. Car la réputation, disent les théologiens, est un bien propre où chacun a droit, et un bien d'une valeur inestimable dans l'opinion des hommes : par conséquent, si je l'enlève à mon frère, sans un titre légitime et sans une solide raison, c'est une injustice dont je me rends coupable envers lui, et dont je lui dois une réparation aussi entière qu'elle le peut être. Mais, pour ne pas insister davantage sur un point si universellement établi et tant de fois traité dans la chaire, attachons-nous à quelques circonstances particulières, sur quoi il est moins ordinaire de s'expliquer ; et mesurons ici la grièe-

veté de la médisance, par le caractère des personnes qu'elle attaque, par les tours malins qu'on lui donne, par le dessein prémédité qu'on s'y propose, par l'éclat avec lequel on la répand, par les scandales qui en naissent. Cinq degrés d'injustices, et cinq articles qui contiennent tout le fonds de cette seconde partie.

1. Grièveté de la médisance, par le caractère des personnes qu'elle attaque. A qui fait-elle grâce? et où ne porte-t-elle pas ses coups? Y a-t-il une dignité si auguste, qu'elle respecte? Y a-t-il une profession si sainte, qu'elle épargne? Or, il est vrai néanmoins, qu'il y a des places, des rangs, des professions, où la réputation est beaucoup plus précieuse, plus délicate, plus aisée à blesser que dans les autres, et où les brèches qu'on y fait, ont des conséquences beaucoup plus funestes. Ce qui n'est qu'une atteinte légère pour un homme du monde, est une profonde blessure pour un homme d'église, pour un pasteur des âmes, pour un ministre des autels. Mais la médisance ne connoît point cette distinction, et ne la veut point connoître. On confond le séculier et le régulier. Que dis-je! c'est souvent contre le régulier qu'on se déchaîne avec plus d'aigreur; et l'on ne prend pas garde qu'en le décréditant, on arrête tout le fruit de son ministère,

et

et qu'on le met peut-être hors d'état d'exercer jamais utilement ses fonctions.

2. Grièveté de la médisance, par les tours malins qu'on lui donne. Un fait, rapporté simplement et mis dans son jour naturel, peut faire moins d'impression. Mais ce n'est point assez pour la médisance. Il faut qu'elle en raisonne ; il faut qu'elle l'enfle, qu'elle l'exagère, qu'elle l'interprète à son gré, qu'elle en pénètre les plus secrètes intentions, qu'elle en développe tous les plis et tous les replis : comme si elle n'étoit pas contente du récit injurieux qui la rend déjà criminelle, et qu'elle voulût encore y ajouter le jugement téméraire et la calomnie.

3. Grièveté de la médisance, par le dessein prémédité qu'on s'y propose. Médire par entretien et par une espèce d'amusement, médire par inconsidération et par envie de parler, c'est toujours être condamnable : mais qu'est-ce donc de médire pour médire ? Expliquons-nous. Qu'est-ce de médire pour déshonorer, de médire pour diffamer, de médire pour couvrir des gens d'opprobre, sans autre vue que l'opprobre même qui doit rejaillir sur eux ? Car voilà jusqu'où va la médisance. Est-ce méchanceté pure ? Est-ce quelque intérêt, quelque passion qui anime ? Quoi que ce soit, on ne s'en

tient pas à ce qui semble de soi-même se présenter, ni à ce qu'on sait par les voies communes; mais on s'informe, mais on tâche de s'instruire, mais on recueille de toutes parts des mémoires, et l'on en grossit des volumes. Tout cela, à quelle fin? et quelle en est l'utilité? quel en est le fruit? Point d'autre que de décrier des particuliers, que de flétrir des familles, que d'humilier des maisons, que de scandaliser le public, et de le susciter contre des compagnies entières.

4. Grièveté de la médisance, par l'éclat avec lequel on la répand. Plus le déshonneur est public, plus l'injure est sanglante : et souvent n'est-ce pas là ce qu'on demande, et à quoi l'on vise. On sonne, pour ainsi dire, de la trompette, afin de faire entendre la médisance plus au loin. On veut qu'elle retentisse dans toute une ville, dans toute une province, dans tout un royaume. De là ces bruits qui courent comme des torrens impétueux, et dont toutes les oreilles sont rebattues. De là ces écrits, ces libelles dont toute la terre est inondée.

5. Grièveté de la médisance, par les scandales qui en naissent. Un médisant, dans une assemblée, c'est un homme contagieux, c'est un tentateur, qui expose tous les assistans à deux sortes de

tentations. En effet, un abîme attire un autre abîme, et une médisance une autre médisance. Si vous n'aviez point produit sur la scène celui-ci ou celle-là, il n'en eût point été question : on n'y pensoit pas. Mais vous avez commencé, et on vous a suivi. Ce que vous avez dit, pouvoit être moins essentiel; mais on a bien enchéri sur vous. Vous ne l'avez pas prévu; mais il le falloit prévoir. De plus, si quelques-uns, plus réservés et plus circonspects, se sont abstenus de la médisance, ne l'ont-ils pas écoutée? et, en l'écoutant, ne l'ont-ils pas favorisée? n'y ont-ils pas pris goût? Or, en cela ils sont coupables, et vous êtes l'auteur de leur péché. Scandale sur quoi l'on n'entre point en scrupule, dont on ne se fait point de peine, dont on ne s'accuse point; mais dont on ne sera pas sans reproche au tribunal de Dieu. Arrêtons-nous là : laissons bien d'autres circonstances, que nous pourrions marquer, et que nous sommes obligés d'omettre : c'est une matière inépuisable, que toutes les injustices de la médisance, et tous les désordres qu'elle cause. Prions Dieu qu'il dirige notre langue, et qu'il la conduise : car le sage nous apprend que *c'est au Seigneur de la gouverner.* Apportons-y nous-mêmes toute l'attention et toute la circonspection né-

Prov. 16. 1.

cessaire : et n'oublions j amais cette autre parole du Saint-Esprit, que la langue, selon que nous la réglons ou que nous lui permettons de s'échapper, *porte la mort ou la vie.*

Prov. 18. 21.

VENDREDI.

Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.

SERMON

SUR L'AUMÔNE.

Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat.

Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger, en use de même. *Luc. c.* 3. 11.

EST-IL rien de plus opposé aux sentimens humains que la dureté des riches envers les pauvres? et comment un homme, pour peu qu'il écoute la nature, peut-il voir dans la souffrance et la misere un homme comme lui, sans en être ému de compassion, et sans prendre soin de le soulager? Obligation indispensable dans tous les temps, depuis la naissance du monde; mais obligation plus particulière encore, et plus étroite dans la loi nouvelle, qui est une loi de charité. C'est le sujet im-

portant que nous allons traiter; et, pour réunir dans un même dessein les plus puissans motifs qui nous engagent à la pratique de l'aumône, nous la considérerons tout ensemble, et comme un devoir d'obéissance, et comme un devoir de reconnoissance, et comme un devoir de pénitence. Il faut obéir à Dieu, il faut reconnoître les bienfaits de Dieu, il faut appaiser la colère de Dieu. Or, voilà ce que nous faisons par l'aumône. Devoir d'obéissance, par rapport au commandement de Dieu qui nous l'ordonne : premier point. Devoir de reconnoissance, par rapport à la bonté de Dieu qui nous gratifie de ses dons : second point. Devoir de pénitence, par rapport à la justice de Dieu qui nous menace de ses châtimens : troisième point. Puissions-nous mériter ainsi l'éloge que le prophète donnoit au juste : *Il a répandu ses biens; il en a fait part aux pauvres : ses bonnes œuvres subsisteront toujours, et il en recevra la récompense dans les siècles des siècles.* Ps. 111. 9.

Premier point. Devoir d'obéissance : car l'aumône est un commandement de Dieu. Commandement que Dieu a pu faire; commandement que Dieu a dû faire; commandement que Dieu a fait. Reprenons.

1. Commandement que Dieu a pu faire : il est maître de nos biens ; ou plutôt, ce ne sont pas proprement nos biens, mais les biens de Dieu, qui nous les a donnés, et dont nous sommes seulement, à son égard, comme les dépositaires et les économes. C'est par grâce que nous les avons reçus : or, le maître qui dispense ses grâces à qui il lui plaît, peut y apposer aussi telle condition qu'il lui plaît. D'où il s'ensuit, qu'il étoit libre à Dieu, en confiant au riche ses trésors, de le choisir seulement comme ce sage et fidèle administrateur, dont il est dit dans l'évangile, que le père de famille *l'a établi sur toute sa maison, afin qu'il fournisse à chacun, quand il le faut, de quoi se nourrir.*

Matth. 24. 45.

2. Ce n'est pas assez : commandement que Dieu a dû faire. Où seroit sa providence, cette providence universelle, s'il n'avoit pourvu à la subsistance des pauvres? Or, les deux voies d'y pourvoir, étoient, ou de mettre entre les hommes une égalité parfaite de conditions et de facultés, tellement qu'il n'y eût point de pauvres sur la terre ; ou, supposé cette inégalité que Dieu, dans le conseil de sa sagesse, a jugée plus convenable au gouvernement du monde, de porter une loi qui obligeât les uns d'assister les autres,

et de suppléer à ce qui leur manque. Sans cela que feroient tant de misérables et de nécessiteux ? A quoi auroient-ils recours ? Dieu n'est-il pas leur père ? Ne sont-ils pas ses créatures, son ouvrage ? et leur a-t-il donné l'être et la vie, pour les laisser périr de calamités et de besoins ?

De là donc enfin, commandement que Dieu, non-seulement a pu faire, non-seulement a dû faire, mais qu'il a fait; et en voici la preuve incontestable. C'est que l'écriture, surtout l'évangile, nous apprend que parmi les titres de damnation qui doivent être produits contre les réprouvés, un des plus formels, ce sera l'oubli des pauvres et le défaut de l'aumône. Par conséquent, disent les théologiens, il y a un commandement de l'aumône, puisque Dieu ne nous damnera que pour une offense mortelle, et que, sans l'infraction d'un précepte, il n'y a point d'offense mortelle et digne de la réprobation. De détruire ici toutes les explications qu'on veut faire de ce précepte, tous les prétextes qu'on oppose à ce précepte, tous les détours qu'on prend pour éluder ce précepte, c'est ce que nous n'entreprendrons pas; mais souvenez-vous, riches, que Dieu ne se laisse point tromper, et que, malgré toutes vos explications, malgré tous vos prétextes et tous

vos détours, vous n'en serez pas moins frappés de ses anathèmes, et rejetés éternellement de sa présence.

Second point. Devoir de reconnoissance. Reconnoissance envers Dieu, et reconnoissance envers Jésus-Christ, Sauveur des hommes et Fils de Dieu.

Reconnoissance envers Dieu. Sans parler de toutes les autres grâces dont les riches lui sont redevables, n'est-ce pas de sa libéralité qu'ils tiennent les biens qu'ils possèdent? N'est-ce pas lui qui, dans le partage de ses dons temporels, les a distingués? et s'ils vivent dans l'abondance, tandis qu'une multitude presque innombrable d'indigens ressentent toutes les rigueurs de la pauvreté et de la disette, n'a-ce pas été de sa part une pure faveur? Or, il est juste de lui en témoigner la reconnoissance qui lui est due; et celle qu'il nous demande, c'est que nous fassions retourner vers lui ses bienfaits, et que nous en usions pour l'entretien des pauvres qui sont ses enfans. Tout méprisables qu'ils paroissent selon le monde, il les aime, et il veut que nous l'aimions dans eux: il veut que nous acquittions envers eux sa providence, qui en est chargée. Excellent motif de l'aumône: je rends à Dieu ce qu'il m'a donné! Dans l'ancienne

l'ancienne loi on lui offroit solennellement les prémices des fruits de la terre, et il les recevoit dans son temple et à son autel, par le ministère de ses prêtres : mais sans cet appareil ni cette solennité, je lui offre encore les mêmes prémices et les mêmes fruits. Le temple où je les porte, c'est cet hôpital, c'est cette prison, c'est cette pauvre famille que je visite; et les prêtres qui les reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces malades, ce sont ces captifs, ce sont ces orphelins, c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tous me tiennent la place de Dieu, et dont je deviens la ressource et le soutien. Est-il, pour une âme charitable, une pensée plus touchante et plus consolante?

Reconnoissance envers Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur des hommes. Dans un mot cette qualité de Sauveur nous fait comprendre tout ce que nous lui devons; et, si nous le comprenons, est-il possible que nous ne nous sentions pas brûler d'un désir ardent de lui marquer nous-mêmes notre amour? Or, ce qu'il disoit à saint Pierre, il nous le dit, quoique dans un autre sens : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis.* C'est trop peu : non-seulement les pauvres sont les brebis; mais il les appelle ses frères, mais il ne dédaigne pas de les compter pour *Joan.* 21. 17.

ses membres. De sorte que tout ce qui est fait à un pauvre, et au plus petit des pauvres, il l'accepte comme étant fait à lui-même. Sommes-nous chrétiens, si des rapports aussi étroits que ceux-là, entre Jésus-Christ et les pauvres, n'excitent pas notre charité? Que pouvons-nous refuser à un Dieu Sauveur? Or, tout ce que nous refusons à ses frères et à ses membres, c'est à lui que nous le refusons. Après cela, ne craignons-nous point qu'il ne retire de nous sa main libérale, et qu'il ne nous ferme le sein de sa miséricorde? Rien n'est plus capable de tarir la source des grâces divines que notre ingratitude.

Troisième point. Devoir de pénitence. Ou nous sommes dans l'état actuel du péché, et il en faut sortir par la pénitence; ou nous sommes rentrés dans l'état de la grâce, mais il faut expier nos péchés passés par la pénitence: or, un des moyens les plus efficaces pour l'un et pour l'autre, c'est l'aumône.

Moyen efficace pour sortir de l'état du péché: car il faut pour cela une grâce de pénitence; et cette grâce, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir, que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les pères entendent ce beau témoignage du saint homme

Tobie, en faveur de l'aumône, où il dit, en termes si exprès et si précis, que *l'aumône délivre de la mort de l'âme, qu'elle efface les péchés, qu'elle fait trouver grâce auprès de Dieu, qu'elle conduit à la vie éternelle.* Comment cela? Non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis, du moment qu'il a fait l'aumône; mais parce que ses aumônes lui attirent du ciel de puissans secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion, et pour se remettre dans le chemin du salut. La grâce est le fruit de la prière; et, selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des âmes, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui, dans l'avenir, un retour salutaire, tant qu'au milieu de ses désordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard, Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde. Tob. 12. 9.

Moyen efficace pour expier les péchés passés. Car, après être revenu à Dieu, il faut satisfaire à la justice de Dieu; il faut, dès cette vie, acquitter les dettes

dont nous sommes chargés devant Dieu, et par là prévenir les rigoureux châtimens qui nous sont réservés après la mort, puisqu'en ce monde ou en l'autre le péché doit être puni. Or, entre les œuvres pénales et satisfactoires, il n'en est point de plus agréable à Dieu, ni de plus recevable à son tribunal, que l'aumône, et cela à raison de son utilité. En effet, les autres œuvres de pénitence ne sont profitables et utiles qu'au pénitent même qui les pratique; au lieu que l'aumône profite tout à la fois, et au pénitent qui la fait, et au pauvre qui la reçoit. Sur quoi l'aveuglement des riches est bien déplorable, quand ils négligent un moyen si présent que Dieu leur met dans les mains, et qu'ils perdent le plus grand avantage de leurs richesses. Car voilà à quoi elles sont bonnes; et ce ne sont plus alors des richesses d'iniquité, mais une rançon pour racheter toutes les iniquités de la vie, et pour échapper au souverain Juge, qui n'en remet la peine qu'autant que nous nous l'imposons nous-mêmes. Tout autre usage des biens temporels est, ou criminel, ou vain, ou du moins passager : mais de s'en servir pour rendre à Dieu le devoir d'une humble obéissance, pour marquer à Dieu les sentimens d'une vive reconnoissance, pour se rapprocher de Dieu par la grâce et par

une solide pénitence, c'est là l'usage chrétien qui les sanctifie, et qui, de richesses périssables, en fait les gages d'une bienheureuse immortalité.

QUATRIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples, et les formant aux vertus les plus capables de les uuir à J. C.

IL restoit à Jean-Baptiste de former les peuples à la pratique des vertus, et de les perfectionner, pour les attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Or, il les perfectionne, 1. par la foi en Jésus-Christ : *Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle ; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui.* Joan. 3. 36. 2. Par l'espérance en Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface les péchés du monde.* Joan. 1. 29. 3. Par l'amour de Jésus-Christ : *L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite.* Joan. 3. 29. 4. Par une vertu solide, droite et sans intérêts : *C'est à lui de croître, et à moi de déchoir.* Joan. 3. 30. 5. Par la confession des péchés :

Matth. 3. 6. *Ils recevoient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés.*

Tit. 2. 11. 6. Fête de noël : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance.*

DIMANCHE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA FOI.

Qui credit in Filium, habet vitam æternam : qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle ; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui. *Joan. c.* 3. 36.

MALGRÉ ce magnifique éloge que Jean-Baptiste faisoit de la foi en Jésus-Christ, les Juifs l'ont rejetée, cette foi chrétienne ; et c'est pour cela même aussi, que s'est accomplie dans eux cette terrible menace du divin précurseur : *Celui qui ne veut*

pas croire au Fils, n'aura point la vie ; mais la colère de Dieu tombera sur lui, et y demeurera. Les nations ont profité du malheur de ce peuple incrédule ; et, par un transport qui nous a été favorable, la foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir, a passé aux gentils, et s'est perpétuée jusqu'à nous. Don de la foi, don précieux, où paroît admirablement, outre la miséricorde du Seigneur, sa sagesse et sa providence. Car il nous falloit tout ensemble, et une foi ferme, et une foi méritoire : une foi ferme, et par conséquent assez éclairée pour bannir de nos esprits tout doute raisonnable, et pour les fixer ; une foi méritoire, et par conséquent assez obscure pour faire de notre soumission une vertu, et pour l'exercer. Deux excellentes prérogatives de la foi chrétienne. Nous ne pouvons mieux la comparer qu'à cette colonne qui conduisit les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Foi assez éclairée, dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme : premier point. Foi assez obscure, dans le fond de ses vérités, pour éprouver la soumission la plus humble et la plus aveugle : second point. De ce double avantage nous apprendrons quelle

estime nous devons faire de notre foi, et nous comprendrons le sens de l'apôtre, quand il dit que *la foi est la conviction des choses que nous ne voyons point.*

Hèb. 11. 1.

Premier point. Foi assez éclairée, dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme. Car si nous croyons en Jésus-Christ, et si nous y devons croire, ce n'est point sans preuve. Cet Homme-Dieu s'est montré sur la terre; il s'est dit envoyé de Dieu et Fils de Dieu; il a annoncé aux hommes son évangile; il leur a prêché une loi nouvelle: mais il n'a point exigé qu'on se soumît à sa doctrine, ni qu'on s'attachât à sa personne, sans produire en sa faveur des témoignages irréprochables, et capables de convaincre les esprits. Or, ces témoignages qu'il produisoit aux Juifs, ont toujours la même force pour nous; et, soutenus encore des autres témoignages que la suite des temps, depuis Jésus-Christ, y a joints, permettent-ils à tout homme doué de raison la moindre incertitude? et peut-on, à moins que de s'aveugler soi-même, ne pas apercevoir la lumière qu'ils répandent sur la créance chrétienne?

Témoignages les plus authentiques et les plus sensibles. Ce sont, 1. l'accom-

plissement des plus fameuses prophéties, les unes faites de Jésus-Christ, et vérifiées dans sa personne ; les autres faites par Jésus-Christ même, et confirmées par les événemens les plus incontestables et les plus connus. 2. L'éclat de tant de miracles du premier ordre, opérés par la parole toute-puissante de Jésus-Christ, pour établir l'autorité toute divine de sa mission, et la vérité de sa doctrine. 3. L'excellence de la loi que Jésus-Christ est venu prêcher au monde, la sublimité de ses mystères, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale. 4. Le sang d'une multitude innombrable de martyrs, c'est-à-dire, de témoins, qui, malgré les plus cruels tourmens, ont rendu gloire à la loi de Jésus-Christ, et l'ont défendue aux dépens de leur vie. 5. L'établissement si prompt et si général de la loi de Jésus-Christ, dans toutes les parties de la terre, au milieu des obstacles en apparence les plus insurmontables, et avec les moyens les plus foibles en eux-mêmes, et les plus impuissans. 6. Le consentement universel depuis plus de dix-sept siècles, et le concours unanime des plus saints et des plus savans personnages, des docteurs les plus consommés, des plus grands génies, à recevoir la loi de Jésus-Christ, à la publier, à la combler d'éloges, à en faire le sujet

de leurs méditations ; et la règle de toute leur conduite.

De là il est aisé de voir avec quelle témérité et quelle injustice Julien l'apostat reprochoit aux chrétiens, que leur foi ne consistoit que dans une simple ignorance, et qu'on se contentoit de leur dire, *Croyez.* On nous le dit en effet ; mais en même temps on y ajoute tout ce qui peut déterminer un esprit droit, et l'affermir. Il a été de la providence de Dieu d'en user ainsi à notre égard ; et nous ayant donné une raison pour nous diriger dans toutes les autres choses, et nous servir de guide, il n'a pas voulu, dans les matières même de la religion, l'exclure absolument et la détruire. Il a prétendu la soumettre, la captiver, l'humilier ; mais non pas lui interdire tout exercice, et la rejeter. Autrement nous n'aurions, ou qu'une foi chancelante et sans assurance, ou qu'une foi forcée et sans mérite. On dira peut-être que ces motifs, qui nous semblent si forts et si convaincans, ne font pas la même impression sur les libertins, et qu'ils n'en sont point touchés. Hé ! comment le seroient-ils ? Y pensent-ils assez pour cela ? Se donnent-ils le loisir de les examiner, de les étudier, et s'appliquent-ils à les bien comprendre ? Sont-ils d'assez bonne foi, et ont-ils le cœur assez libre,

pour en juger sans prévention, sans passion ? Et est-ce enfin au milieu de la débauche où ils demeurent plongés ; est-ce parmi une troupe d'impies comme eux, et dans la dissipation du monde, qu'on est en état de s'instruire ? Des yeux couverts d'un voile épais, n'aperçoivent point la lumière du soleil ; mais elle n'en est pas moins vive. Laissons le libertinage raisonner à son gré, et se perdre dans ses raisonnemens ; pour nous, raisonnons en chrétiens. Notre raison appuiera notre foi, et nous aidera à dissiper tous les nuages de l'incrédulité.

Second point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités, pour exercer la soumission la plus humble et la plus aveugle. C'est un autre avantage de la foi chrétienne, et c'est proprement ce qui en fait le mérite. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disoit à saint Thomas : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.* Joan. c. 20. Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyoient, ils ne croiroient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas. Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyoient, il n'auroient plus de foi, puisque leur foi se changeroit en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi. Heureux de

croire et de ne pas voir, parce que s'il voyoient, leur adhésion à ce qu'ils verroient, ne seroit plus pour eux une vertu ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendroit plus de leur volonté et de leur consentement ; car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit? et faut-il le moindre effort, et le moindre acte de la volonté, pour commander à la raison de le reconnoître, ou pour l'y obliger?

C'est donc ici que nous devons admirer l'infinie miséricorde et la suprême sagesse de notre Dieu, lorsqu'il a formé le dessein de nous conduire au salut par la voie de la foi. Il a eu tout à la fois en vue, sa gloire, et notre sanctification. Il a, dis-je, voulu que la soumission de notre foi honorât son adorable et souveraine vérité ; et que, comme nous lui faisons par l'amour le sacrifice de notre cœur, nous lui fissions par la foi le sacrifice de notre esprit. Il ne s'est pas contenté de cela ; mais en cela même il a encore eu égard à notre intérêt. Il a voulu que la soumission de notre foi, par l'effort qu'elle nous coûteroit, et par la victoire qu'elle nous feroit remporter sur nous-mêmes, nous tînt lieu de mérite auprès de lui, et nous devînt profitable pour l'éternité. Or, il est vrai que, dans le fond de ses vérités et

des mystères qu'elle nous révèle, la foi, par son obscurité, est en effet pour nous la plus grande épreuve, et conséquemment la plus méritoire.

Car quelles vérités nous propose-t-elle à croire, et quels mystères? 1. Des mystères au-dessus de tous les sens, et plusieurs même tout opposés à ce que les sens nous représentent. 2. Des mystères au-dessus de l'intelligence humaine, et où la raison, toute pénétrante qu'elle est, ne peut par elle-même se faire jour, ni suppléer au défaut des sens. 3. Des mystères dont la connoissance s'est perdue dans les plus vastes contrées de la terre, et que des nations entières d'infidèles ignorent, et ne sont nullement en peine de savoir. 4. Des mystères exposés, jusque dans le sein du christianisme, aux mépris et aux contradictions; attaqués par l'impiété, combattus par l'hérésie. 5. Et quelle créance néanmoins dois-je donner à ces mystères? Une créance si absolue, que pour cela je dois démentir tous mes sens, imposer silence à ma raison, lui faire violence, et la tenir assujétie sous le joug. Une créance si pure, si simple, que je ne puis écouter la moindre difficulté, ni former le moindre doute. Une créance si pleine et si parfaite, qu'elle doit généralement s'étendre à tous les articles de

la foi que je professe : de sorte qu'il ne m'est pas permis d'en retrancher un seul, puisque de pécher dans un seul point, c'est pécher dans tous les autres. Une créance si résolue et si constante, que rien ne puisse m'en détacher : ni crainte, ni espérance, ni menaces, ni promesses, ni autorité, ni grandeur, ni persécution, ni tourmens, ni la vie, ni la mort. Ah ! Seigneur, un tel hommage vous est bien dû ; mais il n'appartient qu'à vous et à votre divine parole. Ce n'est point là ce que nous révèle la chair et le sang : mais cette docilité, cette soumission sans réserve ne peut venir que de la grâce de votre Père céleste. Tout l'esprit de l'homme y répugne : son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne peuvent s'accommoder de ce saint esclavage où la foi le réduit : mais, malgré toutes les révoltes intérieures et toutes les répugnances, je crois, mon Dieu, parce que je veux croire ; et je veux croire, parce que je sais que je dois croire. Vous cependant, Seigneur, augmentez ma foi, animez-la, vivifiez-la, afin que ce ne soit pas une foi stérile, mais agissante, mais féconde en bonnes œuvres, et salutaire.

LUNDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA RÉDEMPTION DES HOMMES PAR JÉSUS-CHRIST.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde. *Joan. c.* 1. 29.

S'IMMOLER à Dieu comme la victime du monde; en cette qualité de victime, effacer les péchés du monde, et être le rédempteur du monde: tout cela c'est, en différens termes, le même sens. Dès-là donc que Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché, il est venu nous sauver; et pouvons-nous concevoir une rédemption plus parfaite, de quelque manière que nous la regardions, soit dans son principe, soit dans son mérite, soit dans son étendue? Arrêtons-nous à ces trois points. Rédemption dans son principe la plus gratuite: premier point. Rédemption dans son mérite la plus abondante: second point. Rédemption dans son étendue la plus universelle: troisième point. De là nous tirerons autant de motifs pour exciter

notre confiance en ce Dieu-Homme
dont nous nous disposons à célébrer l
glorieuse nativité ; et, sans présumer d
ses miséricordes, nous nous sentiron
portés à le réclamer dans tous nos besoin
et à implorer auprès de son Père sa tout
puissante médiation.

PREMIER POINT. Rédemption dans so
principe la plus gratuite. Quand saint Pa
veut relever, et nous donner à connoitr
l'amour extrême que Dieu nous a témo
gné dans la rédemption du monde, il nou
marque deux circonstances, savoir, qu
nous n'avions mérité cette grâce en au
cune sorte ni par aucune de nos œuvres ; e
de plus, que le péché même nous en ren
doit formellement indignes, puisque nou
étions dans la disgrâce de Dieu, et en
nemis de Dieu. D'où l'apôtre conclut qu
si nous avons été rachetés par un Die
Sauveur, c'a été de sa part une pure mise
ricorde et une pure grâce.

1. Qu'avions-nous fait, et que pouvion
nous faire, qui dût nous attirer du ci
un don aussi excellent et aussi grand
que celui du Fils unique de Dieu, pou
être le médiateur de notre salut et le pri
de notre rançon ? *Voilà*, dit Jésus-Chri
lui-même dans saint Jean, *voilà com
ment Dieu a aimé le monde. Il a don*

Joan. c. 3.

SC

son Fils pour le monde, afin que ceux qui croiront en lui, ne périssent point, mais qu'ils parviennent à la vie éternelle. Paroles remarquables. Ce divin Maître ne dit pas: Voilà comment Dieu a récompensé le monde ; voilà comment il a eu égard aux vœux et aux bonnes œuvres du monde : mais voilà comment il l'a aimé ; c'est-à-dire, qu'il ne s'est intéressé pour nous que par amour, qu'il n'a compati à nos maux que par amour, qu'il ne nous a sauvés que parce qu'il est bon, et que par amour.

2. Ce n'est point encore assez, poursuit le docteur des nations. Car une autre circonstance où notre Dieu a fait éclater, ne disons plus simplement sa charité, mais les richesses infinies, mais l'excessive condescendance, mais le comble de sa charité, c'est de l'avoir exercée envers nous, lors même que nous étions pécheurs, et que, participant à la désobéissance de notre premier père, et à la malédiction tombée sur lui, nous n'étions à ses yeux que des enfans de colère et des sujets de haine. Du moins, si nous n'avions eu que ce péché d'origine : mais combien d'autres péchés prévoyoit-il, dont nous sommes devenus, dans la suite des temps, et dont nous devenons sans cesse coupables? Péchés actuels et per-

sonnels, péchés énormes et de toutes les espèces, péchés sans nombre ; et péchés toutefois qui n'ont pu, ni par leur malice et leur grièveté, ni par leur innombrable
Luc. 1. multitude, rétrécir *ces entrailles de miséricorde avec lesquels il a plu au Seigneur de venir d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuroient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour nous mettre dans le chemin de la paix.* Après cela, que n'avons-nous pas droit d'attendre d'un Dieu qui nous a ainsi prévenus ? Craindrons-nous d'aller à lui ? tout offensé qu'il étoit, et tout égarés que nous étions, il n'a pas dédaigné de nous chercher lui-même, et de faire toutes les avances pour nous ramener et nous retirer de la voie de perdition : nous rejettera-t-il quand nous nous présenterons à son trône, que nous nous jetterons à ses pieds, que nous lui adresserons nos demandes dans un esprit d'humilité, et avec un cœur droit et contrit ? Cessera-t-il de nous aimer dans le temps où, par notre confiance et par les dispositions chrétiennes, nous travaillerons à nous rendre moins indignes de son amour?

Second point. Rédemption dans son mérite la plus abondante. Elle a eu deux effets ; l'un d'effacer pleinement le péché,

et l'autre de nous enrichir d'un trésor de grâces inépuisable.

1. Rédemption abondante, parce qu'elle a effacé pleinement le péché : comment cela ? C'est que la vertu des mérites de Jésus-Christ est au-dessus de toute la malice du péché, et que ces mérites ont été plus que suffisans, pour laver les péchés, non-seulement du monde entier, mais de mille mondes. Car la malice du péché, quelle qu'elle puisse être, et à quelque excès qu'elle soit montée, n'est, après tout, infinie que dans son objet ; c'est-à-dire, qu'elle n'est infinie que parce qu'elle s'attaque à Dieu, qui est le premier être, un être infiniment grand : au lieu que les mérites de Jésus-Christ sont infinis en eux-mêmes, et par eux-mêmes : pourquoi ? parce que ce sont les mérites d'un Homme-Dieu, les mérites du Fils de Dieu, les mérites d'un Dieu.

2. Rédemption abondante par le trésor de grâces dont elle nous a enrichis. Trésor dont l'église est dépositaire, et qui lui est resté des mérites de son Epoux. De là cette belle et consolante parole de l'apôtre, que *là où le péché étoit abondant, la grâce a été surabondante*. De là même ce raisonnement si juste et si solide que faisoit aux Romains le maître des gentils, pour affermir leur espérance : *Dieu* 1. *ad Tim.* 1. 14.

Rom. 8. 32. *n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous. Or, en nous le donnant, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui, et dans lui?* En effet, c'est de ce don essentiel, de ce premier don, comme d'une source intarissable, que sont venus, et que viennent sans interruption, tous les autres dons qui se répandent sur la terre, et qui servent à la sanctification des âmes. C'est de là que partent toutes les grâces renfermées dans les sacremens de l'église, et de là qu'ils tirent toute leur vertu. C'est de là que nous sont communiqués tous les secours intérieurs et spirituels qui nous fortifient, toutes les lumières qui nous éclairent, toutes les vues qui nous conduisent, tous les sentimens qui nous touchent; tout ce qui nous approche de Dieu, qui nous convertit à Dieu, qui nous élève et nous unit à Dieu.

Joan. 4. 42. Ah! Seigneur, *il est bien vrai que vous êtes le Sauveur du monde.* Nul autre que vous ne pouvoit l'être, puisque nul autre ne pouvoit satisfaire pour les péchés du monde, ni ne pouvoit sanctifier le monde. Vous avez fait l'un et l'autre; et comment l'avez-vous fait! avec quelle effusion de vos miséricordes! avec quelle plénitude et quelle perfection! Mais, hélas! il ne manque rien à notre rédemp-

tion de la part de ce Dieu Sauveur ; n'y manque-t-il rien de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin: le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés, et de les expier, autant que nous le pouvons, et que nous le devons. Et, en nous comblant de ses grâces, il nous a ordonné de ne les pas recevoir en vain; mais d'y être fidèles, et de les faire valoir. Selon ces deux devoirs si indispensables, jugeons-nous nous-mêmes, et voyons si notre espérance en Jésus-Christ est bien fondée, et si ce n'est point une espérance présomptueuse.

TROISIÈME POINT. Rédemption la plus universelle dans son étendue. Tous les hommes y sont compris : tous en général, chacun en particulier.

1. Tous en général : ce n'est point seulement pour une nation que Jésus-Christ est venu, et qu'il a été envoyé ; mais pour tous les peuples et toutes les contrées de la terre. Car *auprès du Seigneur*, dit l'apôtre saint Paul, *il n'y a ni Juif, ni gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Scythe, ni Barbare ; mais Jésus-Christ est tout*, et tout est en Jésus-Christ. Ce

Col. 3. 10.

n'est point seulement pour certaines con-
Ephes. 6. 9. ditions. Le Dieu que nous adorons, *n'a*
acception de personne ; ni de celui qui
est dans la grandeur, ni de celui qui est
dans l'abaissement, ni du riche, ni du
pauvre, ni du monarque, ni du sujet,
ni de l'affranchi, ni de l'esclave. Ce n'est
point seulement pour les fidèles, et pour un
petit nombre de prédestinés, mais pour
les infidèles et les idolâtres, mais pour les
pécheurs, mais même pour les réprouvés.
Matth. 5. 45. Le Père des miséricordes a *fait lever son*
soleil sur les bons et sur les méchans ;
et, sans exception, il a fait couler sur
les uns et sur les autres la rosée du ciel,
et les saintes influences de sa grâce.

2. Chacun en particulier. C'est ce que
nous enseigne expressément le prince des
apôtres, dans sa seconde épître, où nous
lisons ces paroles si claires et si décisives :
2. *Pet.* 3. 9. *Le Seigneur use de patience à cause de*
vous, ne voulant point que pas un ne
périsse, mais que tous aient recours à
la pénitence. D'où vient que saint Jé-
rôme n'a point craint d'avancer cette pro-
position : Que Jean-Baptiste, en disant
de Jésus-Christ, *Voilà celui qui efface*
les péchés du monde, eût été dans l'er-
reur, et nous eût trompés avec lui, s'il y
avoit un seul homme dont les péchés
n'eussent pas été effacés par la médiation

de ce divin Sauveur. Sur quoi saint Bernard ajoute, et ceci est bien remarquable, que comme tous les êtres créés peuvent dire chacun à Dieu, Vous êtes mon créateur; ainsi tous les hommes peuvent chacun lui dire, Vous êtes mon rédempteur. Vérités constantes dans l'église chrétienne. Vérités fondées sur les sacrés oracles du Saint-Esprit, sur les écrits des apôtres, sur la tradition des pères, sur la créance commune et orthodoxe, sur la raison même éclairée de la foi et dirigée par la foi. Car, sans cela, quels fonds pourrions-nous faire sur la providence divine? et qui pourroit s'assurer qu'elle ne lui a pas manqué? Non, elle n'a manqué à personne; mais voici le renversement. Dieu a voulu et veut encore sauver tous les hommes: mais de tous les hommes, combien y en a-t-il peu qui veuillent leur propre salut; qui le veuillent, dis-je, sincèrement, efficacement? Tous sont appelés à ce salut éternel; tous pour cela ont eu le même Rédempteur; et néanmoins il n'y a que très-peu d'élus: pourquoi? parce qu'il n'y en a que très-peu qui veuillent l'être, que très-peu qui travaillent à l'être, que très-peu qui prennent les moyens de l'être. Confions-nous en Jésus-Christ et en ses mérites; mais souvenons-nous qu'on n'y participe qu'en participant à ses souf-

frances et à ses travaux, qu'en observant ses préceptes, qu'en se conformant à ses exemples, qu'en imitant ses vertus.

MARDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST.

Amicus sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est.

L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux : voilà ce qui rend ma joie parfaite. *Joan. c.* 3. 29.

Qu'est-ce que cet époux? et qu'étoit-ce que cet ami de l'époux? Dans le sens propre de l'évangile, cet époux, c'est Jésus-Christ; et cet ami de l'époux, c'étoit Jean-Baptiste. En témoignant ses sentimens à l'égard du nouveau Maître qui commençoit à paroître dans le monde et à enseigner, le saint précurseur avoit en vue de les inspirer à ses disciples, et de les répandre par leur ministère dans tous les cœurs. Sentimens dont nous devons être remplis nous-mêmes. Sentimens d'un zèle sincère pour Jésus-Christ, d'un dévouement parfait à Jésus-Christ, d'une fervente dévotion envers

envers Jésus-Christ. Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos âmes, cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien ! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion tout à la fois, et la plus sainte, et la plus sanctifiante. La plus sainte en elle-même : premier point. La plus sanctifiante par rapport à nous : second point. La plus sainte en elle-même, en voilà l'excellence; la plus sanctifiante par rapport à nous, en voilà les avantages. Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, âmes fidèles et pieuses, qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique, et à vous tenir étroitement unies au principe même de toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes.

PREMIER POINT. Dévotion envers J. C. dévotion la plus sainte en elle-même. Doublement sainte, soit par l'objet qu'elle se propose, soit par l'esprit qui l'anime.

1. Dévotion sainte par l'objet qu'elle se propose. C'est le Verbe éternel de Dieu, le Fils unique de Dieu, le Saint des saints. Les autres dévotions sont saintes. C'est une sainte dévotion, que d'honorer les

saints, qui sont les amis de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est une sainte dévotion que d'honorer les anges bienheureux, qui assistent autour du trône de Dieu, et qui sont ses ministres et ses ambassadeurs. C'est une dévotion encore plus sainte, d'honorer la Mère de Dieu, que les mérites de ses vertus et l'éclat de sa dignité ont portée au plus haut point de l'élévation, et qui, dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, tient le premier rang. Tout cela est vrai; mais en tout cela notre culte, après tout, n'a pour objet prochain et immédiat que de pures créatures. Ce sont des élus de Dieu, des favoris de Dieu, ce sont des saints; mais toute leur sainteté ne peut entrer en comparaison avec la sainteté de l'Homme-Dieu. Si donc, à raison de leur sainteté, et à proportion de leur sainteté, le culte qu'on leur rend est saint; combien plus le doit être le culte que nous rendons, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, à la sainteté même incarnée? Culte si agréable à Dieu, qu'il en a fait un commandement exprès, non-seulement aux hommes qui vivent sur la terre, mais aux principautés et aux puissances célestes. Car, selon le témoignage de saint Paul, c'est de ce Dieu-Homme, de ce *Fils premier né, entrant*

Heb. 1.

dans le monde, que le Père tout-puissant a dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent.*

2. Par l'esprit qui l'anime. Esprit de religion, esprit d'amour, esprit de reconnoissance, voilà les grands et puissans motifs de notre dévotion envers Jésus-Christ; et est-il rien de plus saint que ces sentimens ? Esprit de religion, qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ, et de ses grandeurs : qui, par la foi, nous le fait reconnoître et envisager comme la sagesse incréée, la parole de Dieu, la force et la vertu de Dieu; comme la splendeur de la gloire, l'image de la substance du Père en qui il a mis ses complaisances, et en qui réside la plénitude de la divinité ; comme le principe et la fin, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, par qui toutes choses subsistent, et ayant sur toutes choses l'empire et la prééminence. Expressions de l'écriture, et divines qualités, d'où nous concluons, avec l'apôtre, qu'il est digne de tous nos respects, et qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou, et lui rendre hommage.

Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous, et que nous avons

avec lui : qui nous le fait considérer comme l'auteur de notre salut, comme le pacificateur entre Dieu et nous, et le médiateur de notre réconciliation ; comme le pontife de la loi nouvelle, le grand prêtre assis à la droite de Dieu, et toujours vivant pour prendre toujours nos intérêts, et intercéder en notre faveur ; comme le chef du corps de l'église, dont nous sommes les membres ; comme notre frère en qualité d'hommes, semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du maître des gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?* ou cet autre : *Quiconque n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème.*

Rom. 8. 35.

1. *Cor.* 16. 22.

Esprit de reconnoissance, qui nous fait descendre dans le détail de tous les biens qui nous sont venus par ce Rédempteur du monde : qui nous retrace dans le souvenir comment il a quitté le sein de son Père, et il s'est abaissé jusqu'à nous ; comment il s'est revêtu de notre chair, et chargé de toutes nos misères pour demeurer parmi nous ; comment, dans le cours de sa vie mortelle, il a conversé avec nous ; comment il a souffert pour nous, il est mort pour nous ; comment, dans son retour même au ciel, il n'a point voulu nous

priver de sa présence, mais il est toujours resté au milieu de nous. Toutes ces considérations pénètrent une âme, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son Bienfaiteur et à son Sauveur; et, dans l'ardeur de son zèle, lui font dire sans cesse avec le prophète : *Que donnerai-je à celui qui m'a tout donné?* et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi? Ps. 115. 12.

Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondemens, n'est-ce pas de toutes les dévotions la plus sainte? aussi étoit-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses épîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, et il n'y est presque fait mention que de Jésus-Christ; tant il avoit Jésus-Christ vivement imprimé, et dans l'esprit, et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion de l'église. De quoi est-elle plus occupée, que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ? et adresse-t-elle une prière à Dieu, où elle ne fasse entrer Jésus-Christ? Aussi a-ce été la dévotion des saints, surtout de saint Bernard. *Quoi que je lise*, disoit-il, *je ne m'affectionne à rien, si je ne lis le nom de Jésus-Christ; quoique j'entende, je ne goûte rien, si je n'y entends le nom de Jésus-Christ. Toute nourriture est in-* Bern.

sipide à mon âme sans cet assaisonnement et ce sel divin. Quelle est donc l'illusion de notre siècle? Illusion assez commune dans le monde chrétien. Chacun se fait des dévotions à sa mode, des dévotions selon son sens. A Dieu ne plaise que nous les blâmions : mais ce qu'il y a de blâmable, c'est la préférence qu'on donne à ces dévotions nouvelles et arbitraires, au-dessus des dévotions essentielles dans le christianisme, telles que la dévotion envers Jésus-Christ.

Second point. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sanctifiante par rapport à nous. Elle l'est, et dans les pratiques où elle s'exerce, et dans les effets qu'elle produit.

Dévotion sanctifiante dans les pratiques où elle s'exerce. Ces pratiques se réduisent à trois : adoration, invocation, imitation. Adoration : sous ce terme est compris tout ce que suggère à l'âme fidèle un saint désir d'honorer Jésus-Christ. Car, que fait-elle, cette âme zélée pour l'honneur de l'adorable et aimable Epoux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudroit répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui chaque jour est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce

sacrifice non sanglant, et se fait un devoir d'y apporter toute la réflexion, toute la révérence, toute la piété convenable. Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples, et qui réside dans le sanctuaire, elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence, et pour lui offrir son encens. Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte table, elle s'en approche, autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions; elle s'y dispose par de rigoureuses et d'exactes revues; elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son Bien-Aimé, et n'omet rien de toute la préparation que demande le plus auguste sacrement. Or, combien tous ces exercices et les autres doivent-ils contribuer à sa sanctification? et qu'y a-t-il de plus propre à élever une âme, et à la perfectionner? Invocation: en honorant Jésus-Christ, l'âme ne s'oublie pas elle-même ni ses besoins. Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et tous les événemens de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour elle n'a, pour ainsi dire, et dans le cœur, et dans la bouche, que Jésus-Christ, qu'elle réclame sans cesse, et

qu'elle invoque. Et de cette sorte toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parce qu'elle n'entreprend rien ni ne fait rien qu'au nom de Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours. Imitation : voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle. Or, n'est-ce pas à quoi l'âme s'applique, avec d'autant plus de soin, qu'elle s'est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire ; ce n'est point seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ, est pour elle l'état le plus heureux.

2. Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'âme dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'apôtre : Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. De là cette abondance

de grâces dont Jésus-Christ la comble. Il lui ouvre tous ses trésors ; et qu'épargne-t-il à son égard ? De quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas ? Quelles vues, quels sentimens ne lui donne-t-il pas ? De quelle onction ne la remplit-il pas ? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme le juste, de vertus en vertus, et accumulant mérites sur mérites. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens ; et en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers J. C. ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale, sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection. Souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien, par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi ; il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées : soyons par amour à notre Maître, puisque nous lui appartenons déjà par un droit inviolable ; et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

MERCREDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.

SERMON

SUR LA DROITURE ET L'ÉQUITÉ CHRÉTIENNE.

Illum oportet crescere, me autem minui.

C'est à lui de croître, et à moi de déchoir. *Joan.* c. 3. 30.

IL n'y avoit qu'une solide vertu, qui pût inspirer à Jean-Baptiste un sentiment si droit et si équitable. Ses disciples, par un faux zèle pour leur maître, dont ils voyoient l'école s'affoiblir, sembloient vouloir le piquer de quelque jalousie contre Jésus-Christ, dont le crédit au contraire croissoit tous les jours, et le nom se répandoit dans la Judée. Mais, bien loin de se laisser surprendre à une tentation si dangereuse et si délicate, l'humble précurseur est le premier à relever le mérite de ce prétendu Concurrent qui leur donnoit de l'ombrage; et il n'hésite pas à leur répondre : *C'est à lui de croître, et à moi de diminuer.* Esprit de droiture et d'équité; esprit qui discerne les vraies vertus, de celles qui n'en ont que l'ap-

parence et le nom. C'est avec cet esprit, et par cet esprit, que Jean-Baptiste, sans écouter ses disciples, et sans égard à son intérêt propre, se fait justice à lui-même, et fait en même temps justice à Jésus-Christ. *C'est à moi de diminuer :* voilà comment il se fait justice à lui-même. *C'est à lui de croître :* voilà comment il fait justice à Jésus-Christ. Ainsi le double caractère de la sainteté et de l'équité chrétienne, est de savoir, (surtout en matière de dons, de talens, de qualités, de mérites, de rang, de prééminence), de savoir, dis-je, tout ensemble, et se faire justice à soi-même; premier point : et faire justice au prochain ; second point. Adressons-nous à Dieu pour obtenir cet esprit de droiture : il nous l'accordera, puisque, selon la parole de l'évangile, *il ne refuse point le bon esprit à ceux qui le lui demandent.* Luc. 11. 13.

Premier point. Se faire justice à soi-même, c'est s'estimer précisément soi-même, tel qu'on est, et ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est.

1. S'estimer précisément soi-même, tel qu'on est, et rien davantage. C'est la règle la plus raisonnable et la plus juste : mais notre amour-propre ne peut s'en

accommoder, et il lui faut quelque chose de plus. De là vient que nous aimons à nous tromper par de flatteuses images que nous nous faisons de nous-mêmes, et qui nous représentent à notre imagination tout autres que nous ne sommes. Fausses peintures qui nous plaisent, et dont nous nous occupons, dont nous nous infatuons, où nous portons tous nos regards, et où nous les arrêtons. Car de nous considérer nous-mêmes dans la vérité, et pour cela de rentrer en nous-mêmes; de nous examiner à fond; de bien démêler, s'il est permis de parler ainsi, dans le champ de notre âme, le bon et le mauvais grain; c'est ce qui nous humilieroit, parce que c'est ce qui nous mettroit devant les yeux des taches qui nous blesseroient la vue, et ce qui rabattroit les idées favorables que nous avons conçues de nos avantages et de nos perfections. Comme donc nous avons de la peine à nous humilier, nous avons la même peine à nous détromper de l'opinion, quoiqu'erronée, que nous nous sommes formée de nous-mêmes. Or, une vertu solidement et vraiment chrétienne nous guérit de cette illusion : comment? parce que dès que c'est une vertu solidement chrétienne, c'est une vertu humble, et que l'humilité nous empêche de nous

élever au-dessus de nous-mêmes, et nous dégage de toutes ces pensées vaines qui emportent les âmes foibles, et où elles s'évanouissent. D'où il arrive que nous sommes alors plus disposés à juger sainement de notre état; à reconnoître de bonne foi nos imperfections et nos défauts; à voir ce qui nous convient, et ce qui ne nous convient pas; de quoi nous sommes capables, et de quoi nous ne le sommes pas; à dire enfin, avec le prophète royal : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé; je m'en suis tenu à ce que j'étois, et je ne me suis point égaré en de spécieuses chimères, ni dans une présomptueuse estime de moi-même.* Ps. 130. 2. Qu'une telle disposition marque de fermeté et de sagesse! mais qu'elle est rare! et l'expérience ne nous convainc-elle pas tous les jours qu'il n'y a presque personne dans la vie, et dans toutes les conditions de la vie, qui veuille de la sorte, ni qui sache se rendre à soi-même la justice qui lui est due?

2. Ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est. Malgré les déguisemens et les artifices de la nature, qui nous cache nos foiblesses et notre peu de suffisance, nous ne laissons pas souvent de les apercevoir : mais quelle est notre ressource? c'est de les dérober,

autant qu'il nous est possible, à la connoissance du public. Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous traite avec honneur, qu'on nous fasse monter à certains rangs, qu'on nous donne certaines places, comme si rien ne nous manquoit pour cela, et que nous eussions droit d'y prétendre. Si l'on nous témoigne le moindre mépris, nous en sommes outrés de douleur; si quelqu'un obtient la moindre préférence sur nous, nous éclatons en plaintes et en murmures; si l'on entreprend de nous faire, sur quelqu'article, la moindre remontrance, nous la prenons pour une injure, et nous nous en offensons. Quel seroit le remède ? cet esprit droit et chrétien, dont il est ici question. Avec ce fonds d'équité et de droiture, on ne cherche point à paroître ce qu'on n'est pas, ni à se faire valoir plus qu'on ne vaut. Tel qu'on se connoît, tel on consent d'être connu, sans ambitionner des titres, des honneurs, des distinctions qu'on sait être au-dessus de soi.

Des prêtres et des lévites furent envoyés de Jérusalem à Jean-Baptiste, pour lui demander s'il étoit le Messie, ou du moins s'il étoit Elie; mais, en deux mots, il se contenta de leur répondre nettement et simplement : *Je ne suis ni l'un ni l'autre.* Ils insistèrent; et le pressant

Joan. 1. 22.

le s'expliquer : *Qui êtes-vous donc*, lui lirent-ils, et *quel témoignage rendez-vous de vous-même?* Mais lui, comme l étoit le précurseur de Jésus-Christ, il e contenta encore, avec la même sincéité et la même simplicité, de se faire onnoître par l'office dont il étoit chargé, t dont il s'acquittoit : *Je suis la voix de elui qui crie dans le désert, préparez e chemin au Seigneur.* Excellent moèle! mais qui est-ce qui le suit? et où rouve-t-on cette candeur d'âme, cette odestie à l'épreuve des plus fortes tenations? C'est une des plus belles vertus, 'est une vertu héroïque, mais bien peu ommune. Une justice si rigoureuse n'est uère de notre goût, dès que c'est nousêmes qu'elle regarde.

Second point. Faire justice au prohain; c'est faire intérieurement du prohain l'estime qu'il mérite, et du reste voir sans peine dans le degré d'élévaon où, par son mérite, il est monté.

1. Faire intérieurement du prochain estime qu'il mérite. Puisqu'il la mérite, ette estime, pourquoi la lui refusons-ous? c'est que la passion nous domine nous séduit; c'est que l'envie nous het un voile sur les yeux, ou qu'elle réand sur le mérite d'autrui un nuage qui

l'obscurcit, et qui nous empêche de le découvrir; c'est que la malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et qu'elle les diminue ou les grossit, selon qu'ils sont conformes à nos inclinations, ou qu'ils y sont opposés. Or, étant naturellement jaloux de notre propre excellence, il s'ensuit de là que nous sommes beaucoup plus enclins à rabaisser le prochain dans notre estime, qu'à le relever. Car, de nous en faire un portrait aussi avantageux qu'il devroit l'être, de reconnoître toutes ses bonnes qualités et toutes ses vertus, ce seroit, ou l'égaler à nous, ou même lui donner, dans notre esprit, l'ascendant sur nous; et voilà ce que nous n'aimons pas. Que faisons-nous donc? Nous avons, suivant le langage de l'écriture, un poids et un poids, une mesure et une mesure. Selon l'une, nous nous jugeons nous-mêmes avec toute l'indulgence possible; et selon l'autre, nous jugeons le prochain avec une sévérité extrême. Tout ce qu'il y a de bien en lui, nous nous le représentons sous des images qui l'altèrent, qui l'affoiblissent, qui le défigurent; et tout ce qui peut y avoir de mal ou de moins parfait, nous l'augmentons, nous l'exagérons, nous l'outrons.

Injustice

Injustice que Jésus-Christ reprochoit, avec tant de raison, aux pharisiens : *Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre dans votre œil ?* Matth. 8.

Ce n'est point là ce caractère de droiture dont Jean-Baptiste nous a donné, dans sa personne et dans toute sa conduite, un exemple si merveilleux. Dès que le Fils de Dieu paroît dans le monde, de quels sentimens d'admiration, de vénération, de religion, est-il rempli, et témoigne-t-il l'être pour ce Sauveur envoyé du ciel ! Quand nous saurons ainsi nous dégager de toute préoccupation, de tout intérêt propre, ou que nous n'aurons point d'autre intérêt que celui de la vérité et de la charité, c'est alors que nous estimerons le mérite partout où il est, parce que nous n'aurons plus sur les yeux de bandeau qui nous le cache. Nous le verrons dans toute son étendue et dans toute sa perfection, et nous lui rendrons, au-dedans de nous-mêmes, le légitime hommage qui lui appartient. Mais cela suppose une piété bien épurée et bien détachée d'elle-même : et comme il en est très-peu de cette sorte, il n'est que trop ordinaire à un nombre infini de gens, dévots de profession, ou plutôt de nom, d'être les plus rigides censeurs du

prochain, et de se rendre, dans l'usage de la vie, les plus dédaigneux et les plus méprisans.

2. Voir sans peine le prochain dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté. Il y a des mérites si évidens et si connus, qu'on ne peut se les déguiser à soi-même, et qu'on est forcé d'en convenir. Mais voici le comble de l'injustice. Au lieu de dire, comme saint Jean, *C'est à lui de croître*, on voudroit disputer à un homme la place qu'il occupe, et la lui enlever, quoiqu'on ne puisse néanmoins se dissimuler qu'il y est monté par la bonne voie, et qu'il a toutes les dispositions et toutes les conditions requises pour la remplir dignement. On l'avoue, on en est persuadé; mais, malgré cette persuasion et cet aveu, on ne le voit qu'à regret dans un rang, dans une dignité, dans un ministère où l'on aspiroit, et qu'on prétendoit obtenir, sinon par le mérite, du moins par l'intrigue et par la faveur. Car telle est présentement, plus que jamais, l'iniquité du monde. Le plus foible moyen pour s'y avancer, c'est le mérite: ce qui fait que, sans égard au mérite d'un compétiteur, ni à ses talens beaucoup supérieurs aux nôtres, on ne craint point toutefois d'entrer en concurrence avec lui, parce qu'on est appuyé d'ail-

leurs de puissans secours, et de patrons sur qui l'on compte et dont on se prévaut. Si donc il arrive qu'on ne réussisse pas, et que l'autre ait le dessus, quoique ce soit une justice qui lui est faite, on en est vivement touché, et l'on ne peut digérer sur cela son chagrin. Où est la raison? Où est la probité naturelle? Où est le christianisme? *Rendons*, dit le grand apôtre, *rendons à chacun ce que nous lui devons; le tribut à qui est dû le tribut, et l'honneur à qui est dû l'honneur.* Saint Paul faisoit cette leçon aux premiers fidèles, et leur prescrivoit cette règle à l'égard même des païens et des idolâtres: combien plus des chrétiens doivent-ils entr'eux l'observer? S'il a plu à la providence d'exalter celui-ci, et *de le placer sur le chandelier*, quel droit avons-nous de nous opposer à ses desseins? Si celui-là se trouve plus digne que nous du crédit où il est, et des emplois qu'on lui confie, soit dans l'église, soit dans le siècle, que ne lui cédons-nous de bonne grâce un avantage qui lui est si justement acquis? *C'est notre frère, qu'il croisse.* Pour penser de la sorte, il suffit d'être homme: mais, à plus forte raison, c'est ainsi que pense une âme bien fondée dans les principes de l'évan-

Rom. 13.

Gen. 24. 60.

gile, qui est la droiture même, et la souveraine justice.

JEUDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.

SERMON

SUR LA FRÉQUENTE CONFESSION.

Baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

Ils reçoivent de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. *Matth. c.* 3. 6.

Cette confession que faisoient les peuples, en recevant le baptême de Jean-Baptiste, c'étoit une confession publique ; mais la confession que nous faisons au saint tribunal de la pénitence, est une confession particulière et secrète. Le pécheur, touché de Dieu, va se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ, et servir de témoin contre lui-même, en déclarant ses péchés et s'en accusant. Confession dont je ne viens pas seulement vous recommander l'usage, mais le fréquent usage: l'un est de précepte, l'autre de conseil. De confesser aux prêtres nos péchés, du moins une fois dans le cours de chaque année, c'est ce que l'église nous a expres-

sément ordonné ; et voilà le précepte. mais de n'en pas demeurer là, et d'aller souvent se laver à cette sainte piscine, où sont renfermées les eaux de la grâce, et d'où elles nous sont communiquées par de salutaires effusions, c'est à quoi l'église, sans nous en faire une loi, se contente de nous inviter ; et voilà le conseil. Or, j'entreprends ici de vous représenter les avantages infinis de cette importante pratique. Je veux vous montrer de quelle conséquence et de quelle utilité nous doit être à tous l'exercice de la fréquente confession. Ce n'est pas un commandement ; j'en conviens : mais il y a des pratiques qui, sans être spécialement commandées, ont du reste une telle vertu, et peuvent tellement contribuer à l'affaire de notre salut, et à notre avancement dans les voies de la sainteté chrétienne, que nous sommes inexcusables de les négliger. Ainsi, distinguant dans le christianisme deux états qui le partagent, je prétends vous faire voir l'importance de la fréquente confession, et par rapport aux pécheurs, ce sera le premier point ; et par rapport aux justes, ce sera le second. Le Seigneur est proche : apprenons à lui préparer nos âmes et à les sanctifier, pour participer, avec le plus d'abondance que nous pourrons, à la grâce qu'il vient apporter au monde.

PREMIER POINT. Importance de la fre
quente confession, par rapport aux pe
cheurs : pourquoi ? parce que la fréquent
confession est un des plus puissans moyen
pour déraciner dans nous les principes d
péché, et pour prévenir les suites ma
heureuses du péché.

1. Puissant moyen pour déraciner dan
nous les principes du péché. J'appelle prin
cipes du péché, ces convoitises avec les
quelles nous sommes nés, et qui sont
selon saint Jean, la concupiscence de l
chair, la concupiscence des yeux, et l'or
gueil de la vie ; c'est-à-dire, les passion
qui nous dominent, les inclinations qu
nous entraînent, le penchant de la natur
corrompue qui nous emporte vers les bien
sensibles et périssables ; richesses, hon
neurs, plaisirs. J'appelle principes d
péché, ces attachemens criminels qui nou
lient, ces habitudes vicieuses qui nou
captivent, ces objets flatteurs qui nous at
tirent, ces respects humains qui nous tien
nent asservis, ces occasions qui nous ex
posent à des périls si présens et à de s
rudes attaques. Principes d'où procèden
tant d'iniquités dont le monde est rempli
et comme tout infecté. Or, pour coupe
ces racines empoisonnées, et pour en ar
rêter les progrès, rien de plus efficace qu
le fréquent usage de la confession.

A prendre la chose absolument, je sais quelle est la vertu du sacrement de pénitence ; et qu'une seule confession, dès qu'elle est faite avec toutes les dispositions et tous les sentimens convenables, peut suffire pour nous fortifier contre les rechutes, et pour nous affermir dans l'état de grâce où elle nous a rétablis : mais d'ailleurs je ne puis ignorer que cette confession, quelque sainte et quelque fervente qu'elle soit, n'éteint pas tout à coup, dans le cœur, le feu de la passion ; ne redresse pas tout à coup l'habitude ; n'efface pas tout à coup, de l'esprit, des objets dont le souvenir frappe et touche sensiblement ; ne corrige pas tout à coup des idées vivement empreintes dans l'âme ; ne dégage pas tout à coup de certaines occasions et de certaines tentations. Il faut du temps pour tout cela. De sorte qu'après même avoir obtenu, dans le sacrement, le pardon des offenses dont nous nous sommes reconnus coupables, et que le ministre de Jésus-Christ nous a remises, nous avons néanmoins encore ces mêmes ennemis à combattre, et au-dedans de nous-mêmes, et hors de nous-mêmes. Ils sont affoiblis, je le veux ; mais ils ne sont pas abattus. Les plaies que nous en avions reçues, sont fermées ; mais ils sont toujours en disposition de

les rouvrir, et de lancer contre nous c
nouveaux traits. Si nous cessons de l
poursuivre ; si nous mettons, entre u
confession et l'autre, trop de distance
dans ce long intervalle, ils réparero
bientôt leurs pertes passées, et reprendro
sur nous le même ascendant. Hélas ! co
bien de funestes épreuves ont dû no
l'apprendre ! Mais voulons-nous enf
nous affranchir de leur tyrannie, et no
mettre à couvert de leurs coups ? voulo
nous dessécher ce mauvais levain que no
portons dans le cœur, et qui sans cess
grossit et se répand sur toutes les puis
sances de notre âme, pour les corrompre
voulons-nous arracher ces principes c
mort qui nous sont si intimes, et arrêt
les impressions que font sur nous ta
d'objets qui nous environnent ? En voi
le moyen le plus infaillible. C'est d'us
fréquemment des armes de la pénitence
c'est de se présenter régulièrement et fr
quemment à son tribunal. A force de m
dicamens, on guérit les plus profond
blessures, et on en tire tout le venin ; et
force d'employer les remèdes que fourn
un confesseur, à force de s'accuser devan
lui, de se confondre, de se reprocher s
foiblesses, de résoudre, de promettre
de s'assujétir à de justes satisfactions,
n'y a point de passion si violente dont
ave

avec l'assistance divine, on n'amortisse peu à peu l'ardeur, point de nœuds si serrés qu'on ne délie, point d'habitude, point de tentation qu'on ne surmonte. Mettons-nous en état de le connoître par nous-mêmes; l'expérience nous en convaincra.

2. Puissant moyen pour prévenir les suites malheureuses du péché. Trois effets du péché, qui en sont les suites les plus ordinaires : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché. L'aveuglement : un homme adonné à son péché, où il reste et où il vit pendant un long espace de temps, perd de jour en jour les idées de Dieu et de la religion, oublie les vérités du christianisme, et se laisse tellement préoccuper, ou, pour mieux dire, tellement infatuer des erreurs et des fausses maximes du monde, qu'il n'a plus d'autre règle qui le guide, ni dans tous ses jugemens, ni dans toute sa conduite. L'endurcissement : le mal se communique au cœur; toutes les pointes de la conscience s'émoussent; on tombe, à l'égard du salut, dans une espèce de léthargie où l'on n'est ému de rien; et il n'y a ni avertissement ni remontrances à quoi l'on prête l'oreille, et qui fassent quelque sensation. Enfin, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché : car il arrive

assez communément qu'on est surpris de la mort l'orsqu'on s'y attendoit le moins, et qu'en remettant sa confession d'une pâque à l'autre, on ne peut atteindre ce terme, et l'on disparoît sans avoir eu le loisir de penser à soi et de se connoître.

Or, il est évident que le remède à tout cela, le plus certain, c'est la fréquente confession. Et, en effet, dans la fréquente confession, on se rappelle souvent le souvenir de Dieu et de la loi de Dieu, on se retrace ses devoirs, on s'occupe des vérités éternelles : remède contre l'aveuglement de l'esprit. Dans la fréquente confession on s'excite souvent à la haine du péché, au repentir et à la douleur, à l'amour de Dieu, à la crainte de ses jugemens, à de saints désirs et à de saintes résolutions : remède contre l'endurcissement du cœur. Dans la fréquente confession, on se réconcilie promptement avec Dieu, si l'on a eu le malheur de perdre sa grâce; on bannit de son âme le péché presque aussitôt qu'il est entré, on ne lui permet pas de s'y établir; et par là, selon la parole de Jésus-Christ, on se tient toujours prêt et toujours en garde contre les surprises de la mort. Vigilance que le Fils de Dieu nous a tant recommandée dans l'évangile, et qui, par une sage précaution, eût pu sauver des millions de réprouvés, qu'un

mort imprévue et subite a précipités dans l'enfer. Ils comprennent, mais trop tard, ce que c'est que d'avoir trop différé à se relever du péché, et d'avoir long-temps vécu dans un état de damnation. Comprenons-le nous-mêmes, mais de bonne heure; mais dès à présent, mais quand cette connoissance nous peut être salutaire.

Second point. Importance de la fréquente confession, par rapport aux justes. Que celui qui est saint, dit l'écriture, se sanctifie toujours davantage; c'est-à-dire, que l'âme juste se purifie toujours, de plus en plus, devant Dieu, et qu'elle renouvelle toujours, de plus en plus, sa ferveur dans le service de Dieu. Or, il est aisé de voir combien la fréquente confession contribue à l'un et à l'autre.

1. Rien de plus propre à purifier, de plus en plus, l'âme juste, que la fréquente confession. Le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusqu'à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'âme si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier. Car la parole du sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques justes, mais il dit absolument, et sans restriction, le juste quel qu'il soit. La raison est,

que le juste est toujours homme, et que tout homme, sur la terre, est foible, et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt pour une âme qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur, et de s'y maintenir : pourquoi ? parce qu'autrement elle ne peut jouir des faveurs du ciel, ni recevoir certaines grâces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux âmes pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté ; ce qui a fait dire au Sauveur du monde : *Heureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu.* Or, on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'âme chrétienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, et plus elle devient clairvoyante à les apercevoir ; et du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître, elle se préserve des chutes plus grièves où elle pourroit être entraînée par une multitude de fautes, quoique légères, qu'elle laisseroit grossir et s'accumuler. Elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du prophète royal, telle qu'*une reine qui paroît devant le prince, son fidèle époux*

Matth. 5. 8.

Ps. 44. 15.

parée de divers ornemens, et avec un habit enrichi d'or. Dans cet état, elle attire sur elle les yeux de Dieu : elle lui plaît ; et parce qu'il n'y a point d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence, et la comble de ses dons.

2. Rien de plus propre à renouveler sans cesse la ferveur de l'âme juste, que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse, quand on ne prend pas soin de l'entretenir ; et il n'y a point de piété si fervente, qui, pour ne pas déchoir et ne se pas refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et réveillée. Cet évêque de l'apocalypse l'avoit éprouvé, lorsque Dieu lui reprochoit qu'il avoit beaucoup perdu de sa première charité, et qu'il étoit tombé dans le relâchement et la tiédeur. Voilà où en sont réduites tant d'âmes qu'on a vues à certains temps toutes brûlantes de zèle pour l'honneur de Dieu, et pour leur sanctification. Rien n'échappoit à leur fidélité, rien ne les arrêtoit, rien ne leur coûtoit : il ne leur a manqué que la constance. Or, pour se remettre en de si heureuses dispositions, point de meilleure pratique à leur prescrire, que de fréquenter le sacrement de pénitence.

Car plus elles en approcheront, plus

elles participeront aux grâces renfermées dans ce sacrement; et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvemens de la grâce? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections; et ne sont-ce pas là toujours de nouveaux alimens pour nourrir le feu, et pour le perpétuer? Aussi est-il vrai qu'on ne se retire point communément du sacré tribunal, sans en rapporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur, et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'âme. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais, et plus assidu à tous ses exercices. Effets merveilleux, et plus ordinaires à ces fêtes solennelles où l'église célèbre les grands mystères de la religion. En est-il un plus touchant, que celui de la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et de tous les hommes! Justes et pécheurs, je vous l'annonce. Il vient, ce Rédempteur, il est près de nous; ouvrons-lui tous les chemins de notre cœur, afin

qu'il daigne y entrer, et y prendre une naissance toute spirituelle : car c'est ainsi qu'il le prétend. Levons tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son passage, et le séparer de nous. *Comblons toutes les vallées, redressons tous les sentiers tortus, applanissons tout ce qu'il y a de raboteux.* Dégageons-nous de tous les liens et de toute la corruption du péché ; n'en souffrons pas la moindre souillure, et que ce soit là le fruit d'une digne confession. De cette manière, nous pourrons renaître nous-mêmes avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, pour vivre éternellement en lui et avec lui.

Luc. 3. 5.

FÊTE DE NOEL.

SERMON

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Apparuit gratia Dei salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem.

La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, pour notre instruction ; afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance. *Dans l'épître à Tit. c. 2. 11.*

C'EST en ce jour qu'elle s'est montrée aux hommes, cette grâce de Dieu notre sauveur; et c'est dans l'adorable personne de Jésus-Christ naissant, que se sont accomplies ces belles et consolantes paroles de l'apôtre. Dans le mystère de l'incarnation divine, cette grâce du Sauveur est descendue sur la terre : mais elle demeuroit encore cachée dans le chaste sein de Marie; et ce n'est qu'en Bethléem, et dans l'étable, qu'elle s'est rendue visible par la sainte nativité de l'Enfant-Dieu qui nous l'apportoit. Il est donc venu, et il a paru au monde, ce Messie, ce Désiré des nations : pourquoi ? pour nous instruire,

et pour nous donner la science du salut. Science du salut, dont avoit parlé Zacharie, père de Jean-Baptiste, dans son admirable cantique, et que le divin précurseur devoit lui-même enseigner au peuple de Dieu. Science du salut, science suréminente, l'abrégé de toutes les sciences, ou plutôt l'unique science qu'il nous importe d'acquérir et de bien apprendre. Science que S. Paul fait consister en deux choses : l'une, d'éloigner de nous tous les obstacles du salut ; et l'autre, de pratiquer toutes les œuvres du salut. Car ce sont là, dans la pensée du maître des gentils, les deux importantes instructions que nous devons tirer de la naissance de Jésus-Christ. *La grâce de Dieu notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous renoncions aux convoitises du monde et à ses désirs sensuels.* Voilà les obstacles du salut, dont un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager : premier point. *Cette même grâce de Dieu notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété.* Voilà les œuvres du salut, qu'un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer : second point. Grandes et salutaires leçons, où est renfermée toute la

sagesse évangélique, et qui demandent toute notre étude et toute notre attention.

Premier point. Obstacles du salut, dont un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager. Ces obstacles sont, les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde, et l'attachement que nous y avons. Je dis l'attachement que nous y avons, et c'est cet attachement que l'apôtre appelle convoitises du siècle, et désirs sensuels. L'expérience de tous les temps n'a fait que trop voir de combien de crimes ces malheureuses convoitises ont été la source, et combien d'âmes elles ont damnées, combien elles en damnent tous les jours. Or, c'est ce que le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous apprend à retrancher de nos cœurs ; et c'est pour nous y porter avec plus d'efficace et plus de force, qu'il commence par nous en donner lui-même l'exemple le plus touchant.

En quel état naît-il ? dans un état de pauvreté, dans un état d'humiliation, dans un état de souffrance et de mortification. Lisons sur cela l'évangile : tout y est remarquable. Pauvreté : la Mère, qui se voit proche de son terme, cherche un lieu convenable où se retirer ; mais son extrême indigence la fait refuser partout.

l ne lui reste qu'une étable ; quelle demeure pour un Dieu, et pour une mère de Dieu ! Quoi qu'il en soit, c'est là que Marie met au monde le Sauveur et le Roi du monde ; c'est là qu'il commence à paroître. Le lit où il repose, c'est la paille ; son berceau, c'est une crèche ; ses vêtemens, ce sont de misérables langes : voilà son palais, voilà tous ses trésors. Humiliation : hors quelques pasteurs qui viennent lui rendre leurs hommages, nul ne le connoît, ni ne pense à lui. A la naissance des princes, la joie éclate de toutes parts : on célèbre leur nom ; les peuples, par des feux, des acclamations publiques, leur applaudissent. Mais à l'égard de ce Dieu naissant, tout est dans le plus profond silence ; il est dans le monde comme s'il n'y étoit pas. Souffrance et mortification : dans les ténèbres d'une nuit obscure, et au milieu de la plus rigoureuse saison, il se trouve exposé à toutes les injures du temps. Quel soulagement peut-il recevoir de Joseph et de Marie ? Toutes choses leur manquent, et ils n'ont point d'autres secours à lui donner, que de s'attendrir à ses cris, et de compatir à ses douleurs.

Est-ce donc ainsi que devoit naître le Libérateur d'Israël, le Rédempteur des hommes, l'Envoyé de Dieu ? Est-ce ainsi

que la synagogue l'attendoit? Bien loin d
cela, elle se promettoit un Messie puis
sant selon le monde, grand selon le monde
comblé de tout le bonheur et de toute l
gloire du monde. Fausse espérance don
les Juifs s'étoient laissé prévenir. Mais c
n'est point là le plan que Dieu, dans l
conseil de sa sagesse éternelle, s'étoit form
pour l'ouvrage de notre rédemption, e
pour son accomplissement. Il nous fa
loit un Sauveur qui nous enseignât l
science du salut, et qui d'abord nou
apprît à en lever tous les obstacles; qui
dis-je, nous l'apprit encore plus par se
exemples que par ses paroles, puisque le
paroles, sans les exemples, perdent infi
niment de leur vertu, et ne font pas, à
beaucoup près, la même impression. Pa
conséquent il nous falloit un Sauveur te
que nous l'avons, et tel qu'il se présente
à nos yeux : un Sauveur pauvre, un Sau-
veur abject et humilié, un Sauveur souf-
frant et pénitent: pourquoi? afin qu'il pû
nous dire, avec plus d'autorité, et d'une
manière plus persuasive, ce qu'il nous di
Luc. 6. 24. en effet de sa crèche : *Malheur à vous, riches;* non point précisément parce que
vous êtes riches, mais parce que, vous con-
fiant dans ces richesses périssables que
vous aimez, vous ne pensez point à ce
souverain bien, à ce bien éternel que je

viens vous promettre, et qui seul est digne de vos soins. *Malheur à vous qui*, pour vous élever et vous agrandir sur la terre, *ambitionnez les premiers rangs, et voulez occuper les premières places;* non point précisément que ce soit un crime de devenir grand et d'être grand, mais parce qu'éblouis de cette grandeur humaine et passagère dont vous êtes si jaloux, vous oubliez la véritable grandeur où vous devez sans cesse aspirer, et qui est la gloire céleste et immortelle. *Malheur à vous qui vous réjouissez, et qui trouvez votre consolation en cette vie;* non point précisément que toute joie et toute consolation vous soit défendue, car il y en a d'innocentes et même de saintes; mais parce qu'enivrés des plaisirs sensuels qui vous corrompent, vous ne portez jamais vos vues vers la suprême béatitude où vous êtes appelés, et que vous ne prenez nulles mesures pour l'obtenir.

Luc. 11. 43. *Luc.* 6. 24.

Solides enseignemens du divin Maître, qui, pour nous faire marcher avec plus d'assurance dans les voies du salut, nous en découvre les écueils. Il nous parle; mais l'entendons-nous? voulons-nous l'entendre? Renoncer au monde, aux prospérités du monde, aux grandeurs du monde, au bonheur du monde; y renoncer, sinon d'effet, au moins de cœur; quel langage

pour des mondains ! mais c'est le langage de Jésus-Christ ; c'est son évangile. Nous trompe-t-il ? veut-il nous tromper ? Raisonnons comme il nous plaira : il faut, ou suivre ce guide qui vient nous conduire, et qui est la voie même, la vérité, la vie ; ou vivre et mourir dans un funeste égarement qui nous mène à la perdition.

SECOND POINT. Œuvres du salut, qu'un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer. L'apôtre nous les a marquées dans ces paroles : Tit. 2. 12. *Afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété.* Œuvres, suivant l'explication de saint Bernard, œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne, par rapport à nous-mêmes ; œuvres de justice et d'une charité chrétienne, par rapport au prochain ; œuvres de religion et d'une piété chrétienne, par rapport à Dieu.

1. Œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne, par rapport à nous-mêmes. Ce devoir se réduit aux saintes violences qu'il en coûte pour se maintenir dans l'ordre, et se bien gouverner en toutes choses ; pour garder une conduite toujours sage, droite, pure et régulière, selon la raison, et selon l'esprit du christianisme. Car, dans l'usage de la vie,

combien y a-t-il pour cela de combats à livrer contre ses propres inclinations et ses propres sentimens ? combien de vivacités à réprimer ; combien de mouvemens impétueux à arrêter ; combien de jugemens particuliers à soumettre et à déposer ; combien de répugnances à vaincre, de volontés à rompre ; combien d'efforts à faire, soit pour agir, soit pour s'abstenir et pour souffrir ; en un mot, combien de fois, et sur combien de sujets faut-il, non-seulement renoncer au monde et à tous les objets extérieurs et sensibles, mais s'immoler soi-même, mais se dépouiller de soi-même, mais se renoncer soi-même ? Sans cela, bien loin de pouvoir posséder son âme, et de savoir se régler, à quoi souvent ne s'échappe-t-on pas ? à quelles extrémités ne se porte-t-on pas ? en combien de rencontres ne s'oublie-t-on pas ? Guerre évangélique, dont cet enfant, à qui nous rendons nos hommages comme à notre Dieu, et que nous adorons dans l'étable, lève, pour ainsi parler, aujourd'hui l'étendard. Guerre qu'il vient allumer sur la terre, et qu'il propose à tous ses disciples, ne les reconnoissant pour être à lui que par le renoncement à eux-mêmes. Guerre qui réforme tout l'homme, qui le tient continuellement en bride ; qui redresse ses caprices, ses légèretés, ses

humeurs ; qui le garantit de tous les excès où l'ardeur de ses passions pourroit l'entraîner ; qui l'établit et l'affermit inébranlablement dans cette sobriété, pour user du terme de saint Paul, dans ce tempérament et ce milieu où réside la sagesse, et où les maîtres de la morale font consister la vertu. Guerre difficile, il est vrai ; mais il y va du salut. Or, un Dieu descendu de sa gloire, un Dieu fait chair et sujet à toutes nos infirmités, un Dieu né dans la misère, et anéanti pour ce salut même dont le soin nous est confié, ne nous donne-t-il pas assez à entendre quelle en est l'importance, et que, dans une affaire d'une telle conséquence, il n'y a rien à ménager ?

2. Œuvres de justice et d'une charité chrétienne, par rapport au prochain. De justice : rendant à chacun ce qui lui est dû, et ne refusant rien à personne de tout ce qui lui appartient. De charité : ajoutant au devoir la bonne volonté, l'inclination à faire du bien, le désir d'obliger et de faire des grâces, la patience dans les injures, et une prompte disposition à pardonner. Contemplons notre modèle, et observons-y tous ces traits, pour les former en nous, et pour les imiter. Il naît, ce roi du monde, et il naît dans l'exercice actuel de la justice la plus exacte,

par

par l'hommage qu'il rend aux puissances du siècle, quoique païennes et ennemies de sa loi. Si Marie, tout enceinte qu'elle étoit, a quitté Nazareth, et s'est transportée à Bethléem, c'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste-César, qui ordonne qu'on dresse un état de l'empire, et que tous, sans exception, aillent se faire écrire, chacun dans la ville dont il est originaire. Voilà pourquoi cette Mère Vierge s'expose, elle et l'enfant qu'elle porte, à toutes les fatigues d'un pénible voyage, et aux rudes épreuves qu'elle a à soutenir dans une bourgade où elle est regardée et traitée comme étrangère. Elle obéit; elle pratique par avance, et fait pratiquer à son Fils cette grande maxime qu'il doit un jour prêcher lui-même : *Rendez à César ce qui est à César.* Tant les droits du prochain sont inviolables, et tant devons-nous les respecter, de quelque nature qu'ils soient, et en quelque puisse être. Ce n'est pas tout : il naît, cet aimable et adorable Sauveur, et c'est par un effet de la charité la plus ardente et la plus désintéressée; c'est pour nous délivrer de la mort, c'est pour nous combler de ses biens, nous, indignes et viles créatures, nous, pécheurs et ennemis de son Père. Comptons, après cela, le peu que nous faisons pour nos frères. Car

Matth. 22. 21.

qu'est-ce que notre charité, et en quoi se montre-t-elle ? où sont ses largesses ? où sont ses soins prévenans et bienfaisans ? que donne-t-elle ? que supporte-t-elle ? que remet-elle ? Toutefois, un des caractères les plus marqués du christianisme, et par conséquent une des vertus les plus nécessaires au salut, c'est la charité.

3. Œuvres de religion et d'une piété chrétienne, par rapport à Dieu. Voilà le point capital, et c'est là que tout doit tendre ; c'est, dis-je, à la gloire et au culte de Dieu. Aussi est-ce l'essentielle et dernière fin de l'avénement du Médiateur qui nous est né. En entrant dans le monde, que dit-il au Père tout-puissant qui l'envoie ? Ecoutons l'apôtre, et voyons comment il le fait parler : *Vous n'avez point voulu, Seigneur, du sang des taureaux et des boucs ; vous ne vous êtes point contenté de ces oblations et de ces victimes : mais vous m'avez formé un corps ; et dans ce corps, me voici, mon Dieu, je viens faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi.* C'est par la transgression de cette volonté divine, que votre gloire a été blessée, et je viens la réparer ; je viens vous honorer autant que le mérite votre être suprême. Ainsi, en effet, vient-il glorifier le Dieu vivant, ce Fils unique de Dieu. Il s'abaisse à tout pour

Heb. 10. 1.

cela, il se soumet à tout : mais nous, ce même Dieu à qui nous assujétit une dépendance encore plus naturelle et plus entière, en quoi le glorifions-nous ? Est-ce dans nos sentimens ? est-ce dans nos paroles ? est-ce dans nos actions ? Quels actes de religion, quels exercices de piété pratiquons-nous ? ou, si nous les pratiquons, comment les pratiquons-nous ? Devoirs indispensables, mais qu'on abandonne absolument, ou dont on ne s'acquitte qu'imparfaitement. On s'en fait une gêne, une servitude, un fardeau. A qui donc offrons-nous notre encens ? à qui le devons-nous ? et s'il nous est enjoint de rendre au monde ce qui appartient au monde, nous est-il moins expressément et moins étroitement ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ? Or, ce qui appartient à Dieu, c'est l'honneur ; et l'honneur de Dieu, c'est que nous le servions, que nous l'adorions, que nous observions sa loi, que nous révérions ses mystères, que nous soyons assidus à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à invoquer son nom, à entendre sa parole, à fréquenter ses autels, à fuir tout le mal qu'il nous défend, et à ne rien omettre de tout le bien qu'il nous commande. Reprenons tout ce discours, et concluons. Nous avons appris de J. C.

naissant, la science du salut, ou nous avons dû l'apprendre. Nous savons quels sont les obstacles du salut, quelles sont les œuvres du salut. Joignons à ces connoissances la pratique : c'est tout ce qui manque à l'ouvrage de notre rédemption, qu'il ne tient qu'à nous, avec la grâce du Sauveur, d'achever et de consommer.

ESSAI
D'OCTAVE
DU
S. SACREMENT.

OUTRE *l'Essai d'avent qu'on donne au public, il s'est encore trouvé, dans les écrits du père Bourdaloue, un Essai d'octave du saint sacrement. C'étoit la coutume autrefois de la prêcher toute entière, aussi-bien que l'avent, sous un même dessein. Ce dessein général comprenoit huit sujets particuliers; et les prédicateurs faisoient, de ces différens sujets, autant de discours. Le père Bourdaloue avoit voulu se conformer à cet usage; et pour cela même il avoit tracé sur le papier le fond et la suite des huit sermons qu'il se proposoit de faire. Mais là-dessus, comme à l'égard de l'avent, il s'est tenu au projet, sans en venir à l'exécution.*

DESSEIN GÉNÉRAL.

LA VIE
DE JESUS-CHRIST
DANS
L'EUCHARISTIE.

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en mémoire de moi. *En saint Luc.* 22.

CE n'est point une représentation seulement, ni une simple commémoration. Tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité, et ce Fils de Marie dans le temps ; tel, dis-je, que ce Dieu-Homme vécut sur la terre parmi les hommes, et qu'il y parut revêtu d'une chair passible et mortelle, tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit

dans l'auguste sacrement dont il fut l'in-
tituteur, et dont j'ai à vous entreten
pendant le cours de cette octave. Il e
vrai qu'il ne se montre point à nou
comme autrefois : nous ne le voyons pas
nous ne l'entendons pas, nous ne som
mes pas témoins de ses divines opéra
tions. Mais dans ces ombres qui le cou
vrent, il n'est pas moins vivant, et c'es
là même que se renouvellent les plu
grands mystères de cette première vi
qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit
après trente-trois ans, par le supplice d
la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-
Christ, notre Sauveur, nous distinguon
celui de sa bienheureuse nativité, lors-
qu'une Mère Vierge, par la toute-puis-
sante vertu du Saint-Esprit, l'ayant conçu
et porté neuf mois dans son sein, le mi
au monde dans l'étable de Bethléem; celu
de l'adoration des mages, lorsque trois
rois, conduits par l'étoile, et encore plus
par la foi qui les éclairoit, vinrent lui ren
dre hommage, et le reconnoître, malgré
son état pauvre et abject, pour le Dieu
et le souverain Maître de l'univers; celui
de sa présentation, quand Marie se pu-
rifia dans le temple, et qu'obéissant à la
loi, elle offrit ce premier né, et présenta
au Seigneur ce don précieux qu'elle en
avoit

avoit reçu ; ceux de sa vie agissante, quand, parcourant les villes et les bourgades, il conversoit avec les peuples, il opéroit des miracles, il multiplioit les pains, et nourrissoit, dans le désert, de nombreuses troupes ; ceux de sa vie souffrante, où il fut si violemment persécuté, outragé, crucifié ; enfin le glorieux mystère de sa résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis, et de la mort même.

Or, je prétends que tout cela s'accomplit tout de nouveau dans la très-sainte eucharistie. C'est là, 1. que Jésus-Christ prend une seconde naissance ; 2. que Jésus-Christ reçoit nos adorations ; 3. que Jésus-Christ est présenté et offert à Dieu ; 4. que Jésus-Christ converse avec les hommes ; 5. qu'il se multiplie, en quelque manière, et qu'il nourrit, de son sacré corps, une multitude innombrable d'âmes fidèles ; 6. qu'il est exposé aux insultes et aux persécutions ; 7. qu'il est même crucifié par les pécheurs sacrilèges ; 8. enfin, qu'il devient, comme dans sa résurrection, victorieux et triomphant.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je me propose de développer en autant de discours que j'ai marqué d'articles différens. Voilà tout le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édi-

fication : je dis pour votre édification, car, ayant à parler dans un auditoire chrétien et catholique, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses, ni à des spéculations abstraites et sans fruit. Je veux tellement vous expliquer les points de votre créance, touchant le grand et ineffable sacrement dont nous solennisons la fête, que vous appreniez en même temps à le révérer, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et religieuse. Ce seroit peu d'éclairer l'esprit, si je ne touchois le cœur ; et il ne suffiroit pas d'établir les dogmes de la foi, si je ne travaillois également à corriger les abus et à sanctifier les mœurs.

Dieu tout-puissant, Dieu de majesté, vous dont toute la grandeur est cachée sous de fragiles espèces et de viles apparences ; Seigneur, aidez-moi de votre grâce. C'est pour seconder les intentions de votre église, que je monte dans cette chaire ; c'est pour exalter le plus signalé de vos bienfaits, pour en rappeler le souvenir, pour en raconter les merveilles, et pour inspirer à mes auditeurs toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Vous me soutiendrez, mon Dieu ; vous bénirez mon travail ; et, pour l'honneur de votre sacrement, vous donnerez de

force à mes paroles, et les imprimerez profondément dans les âmes.

Peut-être, ô mon Dieu, votre providence, qui veille sur le salut de tous, conduira-t-elle ici quelques-uns de nos frères errans! Dans un temps où le plus religieux monarque s'applique, avec plus de zèle et plus d'efficace que jamais, à ramener ces brebis égarées, et à les faire rentrer dans le bercail, peut-être quelques-uns, ou par un esprit de critique, ou par un vrai désir de s'instruire, se mêleront-ils dans la troupe, et se rendront-ils attentifs à m'écouter! Daignez, Père des miséricordes, jeter sur eux un regard favorable; daignez, pour disposer l'ouvrage de leur conversion, donner à ma voix une vertu particulière et toute nouvelle. Qu'elle s'insinue, cette vertu divine, jusque dans le fond de leurs cœurs; qu'elle les pénètre, qu'elle les remue, qu'elle les fléchisse. Ce sont nos frères, quoique séparés de nous. Ce sont des enfans rebelles à leur mère; mais dont elle pleure la perte, et dont elle souhaite ardemment le retour. Heureux si je puis y contribuer, et s'il vous plaît de m'employer, Seigneur, à une œuvre si sainte et si digne de mon ministère! Louis XIV.

PREMIER JOUR.

Jésus-Christ prenant, dans l'eucharistie, une seconde naissance.

SERMON

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait: Accipite et comedite; hoc est corpus meum.

Pendant qu'ils soupoient, Jésus prit du pain, le bénit le rompit, et le donna à ses disciples, disant: Prenez et mangez, ceci est mon corps. *En S. Matth. ch.* 26.

COMMENT est-ce le corps de Jésus-Christ? et devons-nous être surpris de la dispute qui s'éleva d'abord entre les Juifs, lorsque, lui ayant entendu dire, *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde*, ils se demandoient les uns aux autres: Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils ne comprenoient pas le merveilleux changement qui se fait dans l'eucharistie, de la substance du pain et du vin, en la substance du corps et du sang de ce Dieu-Homme. Nous ne le comprenons pas nous-mêmes; mais, plus dociles que ces incrédules, ce que nous ne

Joan. c. 6.

comprenons pas, nous le croyons; et, sans vouloir l'approfondir, nous nous soumettons à cet article de notre foi. Changement qui, selon la pensée des pères, et en particulier de saint Chrysostôme, est une extension de l'incarnation divine : de sorte que nous pouvons regarder cet excellent mystère comme une seconde naissance du Fils de Dieu. Outre sa génération éternelle dans le sein de son Père, il naquit sur la terre, pour la première fois, du sein de Marie, où il avoit été conçu; et j'ose dire que cette seconde naissance, qu'il prend sur nos autels entre les mains des prêtres, n'est pas moins réelle, ni moins véritable; premier point : n'est pas moins miraculeuse, ni moins admirable; second point : n'est pas moins avantageuse aux hommes, ni moins salutaire; troisième point. Reprenons, et mettons ceci dans tout son jour.

Premier point. Naissance réelle et véritable. C'est un langage assez ordinaire des pères, que Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est réellement et véritablement produit : car ils appellent production, cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur, et en son sang. Aussi est-ce en ce même sens que saint Augustin, relevant la dignité du sacerdoce

In quorum manibus incarnatur Filius Dei. Aug.

de la loi nouvelle, s'écrie : O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère, et dans leurs mains, que le Fils même de Dieu s'incarne!

Je sais de quels erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits. A l'exemple des Capharnaïtes, les hérétiques des derniers siècles se sont non-seulement étonnés, mais scandalisés d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain, pour les convaincre, leur a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises, *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*; ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner. Car voilà le caractère de l'incrédulité, de ne pas voir au milieu de la lumière, et de s'aveugler, si je puis le dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, à la propre signification des termes, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé : altérant la proposition de Jésus-Christ ; l'affoiblissant, toute expresse qu'elle est, et la réduisant à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps; et ceci le signe, la figure de mon sang.

Le vaste champ, si j'entreprenois de combattre ces ennemis de l'église, et si je m'engageois à justifier, contre leurs dogmes erronés, la croyance orthodoxe et

catholique où nous vivons ! Que n'aurois-je point à produire pour les détromper, si, de bonne foi, ils le vouloient être ; et que l'opiniâtreté, que souvent même, ou un intérêt secret, ou une fausse gloire ne les retînt pas obstinément, et presque invinciblement, dans leurs préjugés ? Je leur demanderois avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur du monde, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés, comme par testament, et leur marquant le don qu'il faisoit aux hommes de son corps et de son sang précieux, il se soit énoncé, dans une pareille conjoncture, et sur un sujet de cette importance, en des termes équivoques et métaphoriques ; qu'il ne se soit pas fait entendre autrement ; et que ne s'expliquant pas davantage, il ait donné aux fidèles et à toute l'église, l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle ?

Je leur ferois observer les affreuses conséquenses qui doivent s'ensuivre, s'il est permis, surtout en ce qui concerne les mystères de la religion, de restreindre à un sens impropre et figuré, ce que l'écriture, ce que l'evangile expriment le plus nettement, et sans la moindre restriction ni la moindre ambiguité. Pourquoi ne serois-je pas en droit d'user de la même

liberté, au regard de l'humanité de Jésus-Christ, au regard de sa mort, de sa résurrection, prenant tout ce qu'en dit le texte sacré, pour des apparences, et rien de plus? Or, où en serions-nous alors, et que deviendroit toute la foi chrétienne?

Je leur porterois le défi ; et apprenez-nous donc vous-mêmes, leur dirois-je, quelles expressions plus convenables et moins obscures pouvoit employer le Fils de Dieu, pour signifier que le pain avoit été changé en son corps, et le vin en son sang? Falloit-il que, sans se contenter de dire, Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il ajoutât, Ceci est réellement mon corps, et ceci réellement mon sang? Mais eût-il parlé selon l'usage commun?

Je dis, par exemple, Voilà du pain, voilà du vin, ou quelqu'autre chose que ce soit, et je m'en tiens là. Quiconque m'écoute, ne conçoit-il pas d'abord ma pensée, et que je veux dire, que c'est en effet du pain, ou que c'est en effet du vin? Est-il besoin que j'ajoute, Voilà réellement du pain, ou voilà réellement du vin? Cette addition ne paroîtroit-elle pas inutile? ne le seroit-elle pas? Que dis-je! et le Sauveur du monde ne s'explique-t-il pas même par une addition importante et remarquable, quand, après avoir dit, Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il pour-

suit et ajoute, Le même corps qui sera livré pour vous, le même sang qui doit être répandu pour vous.

Enfin, je les renverrois à la tradition de tous les siècles, depuis l'établissement de l'église; aux définitions des conciles, tant généraux que nationaux; aux sentimens de tous les pères, soit Grecs, soit Latins, à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où, d'âge en âge, et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, que Jésus-Christ, dans son sacrement, est présent en personne, et contenu sous les accidens du pain et du vin. A qui nous en rapporterons-nous? Qui en croirons-nous? J'en atteste le jugement secret et la conscience de tout homme sage et non prévenu. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiarques, l'emportent, dans notre estime, sur de telles autorités, et sur cette nuée de témoins.

Ne nous arrêtons pas ici plus longtemps, chrétiens auditeurs. Ce qui fait le scandale des hérétiques, doit être la matière de notre foi, et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons, comme un de ses prophètes: Ah! Seigneur,

Isaïe. c. 45. 15. *vous êtes vraiment un Dieu caché.* Vous le fûtes à votre naissance, dans l'étable de Bethléem ; et vous l'êtes encore plus, à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux. Mais tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-Homme qui, dans le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois ; vous, Seigneur, animez toujours, par votre grâce, et fortifiez ma foi.

SECOND POINT. Naissance admirable et toute miraculeuse. Dans le ciel, le Fils éternel de Dieu est produit d'un père sans mère ; sur la terre, il fut produit d'une mère sans père ; et dans l'eucharistie, il est produit sans l'un ni l'autre : quel prodige ! Pour opérer ce divin sacrement, la parole suffit ; et quelle parole ? Voici la merveille. L'écriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu ; que c'est par cette parole, que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes ; par cette parole, que la terre s'est affermie sous nos pieds ; par cette parole, que les eaux ont rempli les abîmes ; par cette parole enfin, que tous les êtres créés sont sortis du néant, et ont composé ce vaste univers. Tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'apôtre, est vive,

efficace, agissante. Tout cela est grand, sans doute, et digne d'admiration ; mais dans le sacré mystère du corps et du sang de notre Sauveur, et dans la manière dont il s'accomplit, je trouve quelque chose de plus surprenant. Car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit, c'est la parole d'un homme ministre de Dieu. Tellement que nous pouvons appliquer au prêtre cette belle et noble expression du prophète royal, parlant de Dieu, créateur du monde : *Il dit, et tout se fit.* Ps. 32.

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit ; et tout à coup que de miracles ! Il dit, et dans l'instant toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite : de sorte que, sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paroisse, ce n'est plus ni du pain, ni du vin ; mais Jésus-Christ en substance, avec tout son corps, tout son sang, tout son être, et comme Dieu, et comme homme. Il dit, et par une division au-dessus de tout l'ordre naturel, et jusque-là inconnue à toute la raison humaine, de foibles accidens, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur, et autres, sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et ce même corps, caché sous les espèces sacramentales, y

est à la manière des esprits ; c'est-à-dire, qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie ; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps que l'on partage, en partageant l'hostie, ni ce corps qui se dissout, quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu, qui, sortant de ce monde, après sa résurrection, monta au plus haut des cieux, sans quitter ce céleste séjour, descend sur l'autel : si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre ; tout éclatant de lumière dans le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre ; mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables ! Miracles que les pères n'ont considéré qu'avec une sainte horreur, et que saint Chrysostôme appelle mystères terribles et formidables ! Miracles que les hérétiques osent contester, parce que, ne les pénétrant pas, ils ne les jugent pas possibles : comme s'ils ignoroient cet oracle de l'évangile, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ; comme s'ils prétendoient mesurer la toute-puissance de Dieu, selon leurs vues étroites et bornées ; comme si les œuvres de Dieu n'étoient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parce qu'elles

passent notre intelligence, et qu'elles sont au-dessus de tous nos raisonnemens! Hé quoi, dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand, cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre? Humilions-nous, et tremblons sous le poids de sa grandeur. Reconnoissons-la dans le ministre qu'il en a fait comme le dépositaire, en le revêtant de son pouvoir. Entrons dans le sentiment de ces troupes de peuples dont parle l'évangéliste saint Matthieu, qui furent saisies d'une crainte religieuse, et s'écrièrent d'une commune voix, en louant Dieu et le bénissant d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés. Bénissons-le mille fois nous-mêmes, et rendons-lui mille actions de grâces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang. Sentiment d'autant plus juste, que ce pouvoir ne leur est accordé qu'en notre faveur et pour notre salut.

TROISIÈME POINT. Naissance infiniment avantageuse et salutaire pour nous. *Ne craignez point*, dit l'ange aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de Jésus Christ, *je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être, pour tout le peuple, le sujet d'une grande joie, savoir,* Luc. 2. 10.

qu'il vous est né un Sauveur. Or, c'est en cette même qualité de Sauveur, que Jésus-Christ se rend présent sur l'autel, et qu'il se renferme dans son sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de grâces, puisqu'il est l'auteur de la grâce et la source inépuisable de tous les dons célestes. Ce n'est pas pour les tenir resserrés dans son sein, mais pour les répandre sur nous, et pour nous les communiquer avec abondance.

C'est donc dans ce divin mystère, et par rapport à nous, que se vérifie ce que disoit le Fils de Dieu touchant la fin de sa mission et de son avénement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment.* Joan. c. 13. Sacrement de vie, sacrement du salut, parce qu'il sert à entretenir la vie spirituelle de nos âmes, et à nous soutenir dans la voie du salut; parce qu'il sert à guérir toutes nos foiblesses, et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut; parce qu'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut; enfin, parce que c'est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenois de le creuser! Quelle matière à tous les sentimens de la plus vive reconnoissance! Je ne vous prierai point,

Seigneur, comme le prophète, de dire à mon âme, *Je suis votre salut.* Vous l'êtes déjà, avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux. Mais je m'adresserai à toutes les créatures; je les inviterai à chanter vos miséricordes envers moi; je leur crierai, dans le transport de ma joie : *Venez, voyez, admirez combien le Seigneur a fait pour mon âme de grandes choses.* Il l'a créée, il l'a purifiée et lavée de la tache originelle; il l'a remplie de son esprit, et l'a sanctifiée; il est sorti du sein de son Père, et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher, pour la racheter, pour la réconcilier; il n'y a pas épargné jusqu'à sa vie. Mais tout cela ne lui a point encore suffi. Il veut que ce corps, qu'il a pris pour le salut de cette âme, lui reste comme un héritage; il veut que chaque jour ce corps renaisse, en quelque sorte, pour elle, et qu'elle en puisse toujours recevoir une nouvelle force, et de nouveaux accroissemens de grâces. Ps. 65.

Voilà où l'amour de ce Dieu Sauveur l'a porté. Car ce sacrement de grâce et de salut est en même temps un sacrement d'amour; mais de quel amour? qui peut l'exprimer? *Ayant aimé les siens*, dit saint Jean, et dans eux tous les hommes, *il les aima jusqu'à la fin.* Qu'est-ce à dire, Joan. c. 13.

jusqu'à la fin? c'est-à-dire, qu'il les aim
jusqu'à sa mort; c'est-à-dire, qu'il les aim
jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes
qui il se donnoit, conjurés contre lui,
trahissoient, le vendoient, n'aspiroien
qu'à sa ruine, et lui préparoient les plu
cruels tourmens; c'est-à-dire, que, pa
l'effort le plus généreux et le plus constan
de son amour, sans égard à tout le m
qu'ils méditoient contre sa personne,
que la haine leur inspiroit, il ne pens
qu'à eux-mêmes, et au bien qu'il leu
vouloit faire; c'est-à-dire, que, sans avo
encore pleinement satisfait jusque-là sc
amour, il y mit le comble par le don qu
leur fit, et ne leur laissa plus rien à d
sirer sur la terre, de tout ce qu'ils en pou
voient attendre. Voilà comment il aim
le monde, et voilà comment il m'a aim
moi en particulier: car il pensoit dès-lo
à moi, et il m'avoit en vue comme l
autres. Son amour n'a point eu de borne
tous y ont été compris, et tous en peu
vent profiter. Or, sur cela, que me d
mon cœur? ou que ne me dit-il point
que ne me reproche-t-il point? Hélas
s'il ne me dit rien, c'est qu'il ne sent rien
et de quoi sera-t-il touché, s'il est insen
sible à un tel amour? Malheur à moi
à mon indifférence! Elle ne se fait qu
trop connoître dans toute ma conduite
l'égar

'égard du sacrement de ce Dieu d'amour; dans les évagations de mon esprit, dans mes tiédeurs, mes lâchetés, mes ennuis en la présence de ce sacrement. Cependant l'apôtre s'explique en des termes bien terribles pour moi : *Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème.* Je dois l'aimer dans tous les états où la foi me le représente. Mais en quel état doit-il me paroître, et me doit-il être plus aimable, que dans un mystère où il veut s'unir tellement à moi, et m'unir si étroitement à lui, qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite, je puisse dire ce que disoit le maître des gentils, dans l'ardeur de l'amour dont il étoit embrasé : *Je vis : mais non, ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi ?* 1. *Cor.* c. 16. 22. Galat. c. 2.

SECOND JOUR.

Jésus-Christ recevant, dans l'eucharistie, nos adorations.

SERMON

SUR LE CULTE D'ADORATION RENDU A J. C. DANS LE SAINT SACREMENT.

Venite, adoremus, et procidamus : quia ipse est Dominus Deus noster.

Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui : car c'est le Seigneur notre Dieu. *Au psaume 94.*

C'EST au nom de toute l'église, de cette sainte épouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin Epoux, pour lui offrir notre encens, et pour l'adorer. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur commun, soit aux esprits bienheureux, soit aux saints qui sont les élus de Dieu : elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration. Elle ne se contente pas que nous l'adorions dans le ciel, où il est remonté, et qui est le séjour de sa gloire ; elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre, dans ses tabernacles où il réside, et dans son sacrement. En vain l'hérésie lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et, par une audace insoutenable, a-t-elle entrepris de

l'abolir ? L'église, armée de ses foudres, s'est élevée, et en a pris la défense : animée d'un zele de religion, elle n'a rien omis pour la cause de ce Chef invisible dont elle est le corps mystique ; et elle s'est employée, de tout son pouvoir, à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été, de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir, dans son sanctuaire, les hommages dûs à la Divinité. Allons donc, chretiens auditeurs, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime. Afin de nous y exciter davantage, perçons le voile qui couvre un si grand mystère. Ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous en devons avoir ; mais comprenons bien deux vérités qui feront le partage de ce discours. Car je vais vous montrer comment l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations ; premier point : et comment ce même état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est encore celui qui donne à nos adorations plus de mérite ; second point. Deux instructions qui demandent votre attention.

PREMIER POINT. L'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations : comment?

1. en vertu de sa présence plus immédiate et plus prochaine ; 2. en reconnoissance de l'humiliation volontaire où il est réduit, et où il se tient abaissé pour nous. Je m'explique.

1. Présence de Jésus-Christ plus immédiate et plus prochaine dans le sacrement de l'autel ; premier motif qui nous engage spécialement à l'y adorer. A parler en général, il est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu. Mais plus il est proche de nous, et plus nous sommes proches de lui, c'est alors que nous devons, devant lui, nous comporter avec plus de révérence, et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le prince, dans toute l'étendue de ses états, est également respectable à tous ses sujets; mais s'ils ont à paroître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout à coup les saisit ! et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération ! Ainsi, pour me servir d'un exemple plus convenable encore, et plus propre : Moïse étoit sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et en tous lieux il l'adoroit; mais quand le Seigneur lui apparut ; quand une voix, sortie du buisson ardent, lui fit entendre ces pa-

roles, *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob ;* en ce moment quelle fut sa surprise ! Dans une sainte frayeur, tout éperdu, et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta contre terre, il y demeura dans le silence, n'osant pas lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme, où il connut que le Dieu d'Israël etoit présent. Or, Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et nous est même plus présent sur nos autels, et dans son sacrement. Moïse eut défense d'approcher du buisson; au lieu que nous allons jusqu'au pied de l'autel où le Seigneur repose. Jésus-Christ est auprès de nous, et nous sommes auprès de Jesus-Christ. Nous prenons place à sa table ; nous recevons, à certains jours, et aux fêtes solennelles, sa bénédiction : d'où, par la conséquence la plus naturelle, il s'ensuit, que c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte. *Exod.* 6.

Culte, dit S. Chrysostôme, que lui rendent des légions d'anges, assemblés dans son sanctuaire, pour lui former une cour digne de lui. Culte que l'église a toujours cru devoir lui rendre, et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'ado-

ration, s'ils en convenoient, devoit être contr'eux une preuve évidente de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnoître. Également incrédules, et sur le droit, et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un ni à l'autre ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point voulu croire, ni qu'on doive adorer le sacrement que nous adorons, ni que, dans toute l'antiquité, depuis l'établissement de l'église, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir, ni s'obstiner contre des faits sensibles et palpables, ils suivent de siècle en siècle la plus ancienne et la plus constante tradition ; qu'ils écoutent les conciles, qu'ils interrogent les pères, qu'ils consultent les liturgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre. Et n'est-ce pas en vue de ce culte divin, que l'église a institué de si augustes cérémonies ; qu'elle récite tant de prières ; qu'elle ordonne des prêtres ; qu'elle leur confère l'onction ; qu'elle consacre les temples, les autels, les vases, les vêtemens, tout ce qui a rapport à la célébration des saints mystères ? Quoi donc ! dit saint Chrysostôme, tout cela n'est-ce qu'un jeu ? n'est-ce qu'un appareil de théâtre ?

Mais revenons, et concluons, qu'à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer: l'un, selon le terme de l'école, précepte négatif; et l'autre, suivant le même langage, précepte positif; l'un qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte dû à ce sacrement; l'autre qui exige de nous, envers ce sacrement, tous les devoirs d'une adoration, non-seulement extérieure et apparente, mais véritable et intérieure. Car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu. Le Seigneur *doit être adoré en esprit et en vérité*: et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parce que ce sont là ceux qui l'honorent. Est-ce ainsi que nous l'adorons? Nous paroissons devant lui; mais pensons-nous à lui? Lors même que nous sommes à ses pieds, et qu'au-dehors nous lui donnons quelques marques de respect et de religion, où est notre esprit? où se porte-t-il? et où s'arrête-t-il? Cependant il nous voit, ce Dieu scrutateur des cœurs; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui nous amusent, et les frivoles imaginations qui nous dissipent? Joan. 4.

2. Humiliation volontaire où Jésus-Christ se réduit pour nous dans le sacrement de l'autel; second motif qui doit nous exciter plus fortement et spéciale-

ment à l'y adorer. Saint Paul, parlant des anéantissemens du Fils de Dieu dans l'incarnation, dit : *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave.* De là qu'est-il arrivé ? c'est, poursuit le saint apôtre, que *Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom.* Pourquoi cela ? *afin*, conclut le même docteur des nations, *qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.* Paroles remarquables, paroles qui conviennent admirablement au point que je traite. A considérer Jésus-Christ humilié dans le saint mystère, abaissé, comme anéanti, le libertin se révolte ; et, selon la prudence de la chair qui l'aveugle, ce sacrement, tout grand qu'il est, lui semble méprisable. Mais, sagesse humaine, que tes lumières sont trompeuses ! et que tes raisonnemens sont faux ! Parce qu'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme, c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers ; et parce qu'il s'anéantit tout de nouveau, dans le sacrement de son corps qu'il nous

Philip. c. 2.
Ibid.
Ibid.

laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier; c'est pour cela même que l'âme dèle, piquée d'une sainte émulation, ent tout son zèle s'allumer, et qu'elle âche, autant qu'il lui est possible, de comenser, par ses plus humbles adorations, s abaissemens de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus nimée de zèle, que ce sont des abaissenens volontaires, et où de lui-même il e réduit pour nous. David disoit : *De-* 2. *Reg.* c. 6.
ant le Seigneur qui m'a choisi, et qui n'a établi chef de son peuple, je m'humilierai; je me ferai petit, et plus petit ue je ne l'ai encore été; je me mépriserai moi-même, et ce sera là toute ma loire. Le saint roi parloit de la sorte à vue de l'arche; et telle, à plus forte ison, doit être la disposition d'une âme, émoin des humiliations d'un Dieu pour le. Vous vous abaissez jusqu'à moi, eigneur, et pour moi : et moi, que ne uis-je devant vous, et pour vous, m'aimer jusqu'au centre de la terre! Que e puis-je appeler toutes les nations en otre présence, et vous offrir, avec mes ommages, ceux du monde entier! Car e tout ce qui dépend de moi, que dois- omettre pour relever et pour vous ndre une gloire dont vous n'obscurissez l'éclat, qu'afin de vous accom-

moder à ma foiblesse, et de me faciliter l'accès auprès de vous!

C'est dans ce même sentiment, que tant d'âmes pieuses et dévotes, par l'inspiration de l'esprit de Dieu, et du consentement des pasteurs de l'église, se sont associées pour l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement. Elles ont mesuré sur les humiliations de Jésus-Christ, leurs adorations. Comme donc, et le jour, et la nuit, il demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu qu'il y eût un moment, et de la nuit, et du jour, où on ne lui fît hommage, et où l'on ne lui rendît une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. De tout ceci, jugez, femmes mondaines, avec quelle affreuse indécence vous venez dans nos temples, non pas honorer un Dieu humilié, mais vous donner en spectacle, mais attirer sur vous les regards, et vous faire voir parées comme des idoles; mais, si je l'ose dire, vous faire encenser vous-mêmes et adorer.

SECOND POINT. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, est encore par un heureux retour, celui qui donne à nos adorations plus de mérite. Car, en adorant Jésus-Christ dans l'eucharistie, 1. nous adorons ce que nous ne voyons

pas ; 2. nous adorons même contre ce que nous voyons.

1. Nous adorons ce que nous ne voyons pas. Que les anges et toutes les âmes qui jouissent de la béatitude dans le ciel, adorent le Seigneur Jésus ; que, suivant la vision qu'en eut saint Jean, et qu'il apporte au chapitre cinquième de son Apocalypse, ils disent et redisent incessamment à haute voix : *Il est digne, cet Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* : voilà de quoi je ne suis point surpris. Ils le voient dans les splendeurs des saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur le Thabor. Que même les mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il étoit né, et de la crèche qui lui servoit de berceau, se soient prosternés dès qu'ils l'aperçurent ; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que, dans les présens mystérieux qu'ils lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur roi, et adoré comme leur Dieu : cela non plus ne m'étonne point. Du moins voyoient-ils son humanité sainte, et pouvoient-ils, dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, ainsi que l'observe saint Jérôme, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Apoc. c. 5.

Mais comme le Sauveur du monde a dit, *Joan. c. 20.* *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru*, je dis de même, et conformément à cet oracle : Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyoient. Pourquoi bienheureux? parce que, dans leurs adorations, ils ont le mérite de la foi la plus pure, et de la religion la plus parfaite.

Or, voilà ce que nous faisons à l'égard de l'eucharistie : nous adorons sans voir et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connoître : c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit *Joan. c. 4.* à la Samaritaine : *Vous adorez ce que vous ne connoissez pas;* mais nous, ce que nous adorons, nous le connoissons. Et en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, mais Jésus-Christ impassible et immortel; nous le savons, nous le connoissons, et nous n'allons pas plus loin. Tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons point de les éclaircir. Au milieu de ces ténèbres, toutes épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur, nous

épandons à ses pieds nos âmes encore
lus que nos corps ; nous nous tenons
ans un silence respectueux, la tête pen-
née, les mains jointes, et en posture de
upplians. Pour cela, quel empire faut-il
rendre sur sa propre raison ? et pour la
aptiver de la sorte, et la fixer, quelles
ictoires n'y a-t-il pas à remporter sur
oi-même ? Est-ce sans fruit ? et de tels
acrifices ne sont-ils, dans l'estime de
Dieu, de nulle valeur ?

2. Nous adorons même contre ce que
ous voyons : car que voyons-nous ?
outes les apparences du pain, et toutes
es apparences du vin ; rien de plus.
ont-ce de fausses apparences ? il est vrai
ue nous pouvons être quelquefois trom-
és par de vaines illusions, qui présen-
ent à nos yeux certaines images et cer-
ains dehors, où il n'y a rien de réel :
ais ici ce sont de vrais accidens que
ous voyons ; ce sont réellement les es-
èces du pain, les espèces du vin. Elles
ont telles qu'elles ont toujours été, et il
e s'y est fait aucun changement. De là,
ue nous dictent nos sens ? Que c'est donc
u pain, que c'est du vin, et point autre
hose. Or, là-dessus, éclairés d'une lu-
ière divine, nous les démentons tous,
t nous les contredisons. Qu'ils parlent,
ous ne les écoutons point ; qu'ils se ré-

crient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent n'est que du pain, et n'est que du vin; et, selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes, ce n'est ni du pain, ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore, et que nous devons adorer. Il est dit d'Abraham, qu'il *espéra contre l'espérance même*; c'est-à-dire, qu'il espéra, lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdoit, ce semble, tout sujet d'espérer; et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens ne nous représente nul objet digne de notre culte: que dis-je!! lors même que ce qui nous frappe la vue, ne nous représente que des objets à qui, par eux-mêmes, aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham lui fut imputée à justice; et n'est-ce pas ainsi que vous daignez, Seigneur, recevoir notre encens *en odeur de suavité?* Si vous ne vous découvrez pas sensiblement à nos yeux, c'est, de votre part, un trait de miséricorde. Mais moins nous vous voyons, plus nos adorations vous deviennent agréables, et nous deviennent méritoires. Rien n'en interrompra le cours; mais ce sera en cette vie notre plus commun exercice, jusqu'à ce que nous puissions parvenir à cette autre vie, où nous vous verrons face à face, et nous joui-

Rom. c. 4.

Exod. c. 29.

rons de votre gloire pendant tous les siècles des siècles.

TROISIÈME JOUR.

Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'eucharistie.

SERMON

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Oblatus est, quia ipse voluit.

Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu. *En Isaïe. c.* 53.

C'EST ainsi que parloit le prophète, dans une vue anticipée de Jésus-Christ offert à son Père, comme la victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon que le témoigne l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même en entrant dans le monde. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie, sa mère, qui le porta au temple, le mit dans les mains de Siméon, et fit hommage à Dieu de cet Enfant-Dieu, lequel devoit un jour, par sa mort, réparer la gloire de Dieu. Il arriva, ce jour; cette mort, la plus ignominieuse et la plus cruelle, fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs; cette hostie pure et

sans tache reçut le dernier coup sur la croix, et fut immolée à l'honneur de la divine Majesté. Tout cela, parce qu'il avoit été résolu de la sorte dans le conseil de la sagesse éternelle, et que le Fils du Très-Haut y avoit volontairement et librement consenti. Mais ce n'étoit point assez pour ce Dieu médiateur. Tout ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime ; et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert, ou qu'il s'offre lui-même, par les mains de ses ministres, dans le sacrifice de nos autels. Sacrifice le plus excellent, et au-dessus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini. Sacrifice unique, et où se rapportoient tous les sacrifices de l'ancienne loi, comme les figures, à la vérité, qu'elles représentent. Sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire. En trois mots, qui comprennent tout le fond de ce discours, sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange, pour honorer Dieu ; premier point. Sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés, et appaiser la colère de Dieu ; second point. Sacrifice d'impétration, pour obtenir la grâce de Dieu ; troisième point. De tout ceci, nous apprendrons dans quel esprit nous y devons assister, quelle at-

ention nous y devons apporter, quels vantages, enfin, et quels fruits nous en ouvons et nous en devons retirer.

Premier point. Sacrifice de louange, our honorer Dieu. Nous offrons à Dieu e sacrifice de nos autels, 1. pour l'honorer et le glorifier, comme souverain eigneur; 2. pour l'honorer et le remercier omme bienfaiteur.

1. Pour honorer Dieu, comme souverain Seigneur. C'est en cette vue que Marie, dans le temple de Jérusalem, selon que je l'ai déjà remarqué, après s'être purifiée, présenta Jésus-Christ. Elle obéissoit à la loi, laquelle ordonnoit que tout premier né seroit présenté à Dieu : pourquoi ? afin de relever le suprême domaine de Dieu, afin de reconnoître solennellement que tout vient de Dieu; par conséquent que tout est à lui, et que la gloire de tout lui doit être rendue. Or, voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang du Sauveur; car c'est un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples : l'autel, le prêtre, la victime, l'oblation, la consommation, rien n'y manque. Voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt ce que fait le prêtre, plus immédiatement et plus parfaitement, en notre nom. Il offre, et quoi ? c'est Jésus-

Christ même. Il offre, et à qui ? au Dieu tout-puissant et immortel. Il offre, et pourquoi ? pour rendre à la souveraine Majesté un honneur souverain : car de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacrifice, et, par cette raison même, il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus : mais parce que le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, et qu'il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'hostie, et l'avoir consacrée, la consomme ; si bien, oserai-je le dire, que, selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment, et est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte ? Ah ! mes frères, pour faire, bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : Dieu du ciel et de la terre, Seigneur, vous êtes l'être des êtres, et devant vous tout autre être disparoît et n'est rien. Protestation toujours glorieuse à Dieu, de quelque part qu'elle vienne : qu'est-ce donc quand elle est faite aux dépens d'un Dieu, et par un Dieu ? De là quelle leçon pour nous ! Quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel ! On nous trace là-dessus assez de méthodes : elles sont bonnes, et je n'ai garde de les condamner, pourvu qu'elles soient con-

formes aux intentions de l'église. Mais de toutes les méthodes, voici, sans contredit, une des plus solides : d'assister au sacrifice, en esprit de sacrifice ; de nous y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu, et des plus bas sentimens de notre foiblesse; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ : tout cela dans un vrai désir de glorifier ce premier Etre dont nous dépendons essentiellement, et qui seul est la fin de toutes choses, comme il en est le principe.

2. Pour honorer et remercier Dieu, comme bienfaiteur. L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il étoit juste qu'il y eût, dans la religion, un sacrifice d'action de grâce. Or, tel est le sacrifice de nos autels. Le prêtre nous le fait bien entendre, lorsqu'au milieu des saints mystères, avant que de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. Car il est, ô mon Dieu, continue-t-il, de la droite justice, et de l'équité la mieux fondée, que partout et en tout temps on vous remercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons. Sacrifice qui, dans sa valeur, égale au moins et

même surpasse communément tout ce que nous avons reçu ou pu recevoir de la libéralité divine. *Celui qui n'a pas épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui?* C'étoit le raisonnement de l'apôtre; et, suivant cette règle, je dis: Nous sommes redevables à Dieu de tout, puisque nous tenons tout de lui, il est vrai; mais de lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout, et que peut-il au delà demander de notre reconnoissance.

Rom. c. 8.

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une âme, dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu: elle ne les peut compter, parce qu'ils sont sans nombre; mais elle en est comme toute remplie au-dedans d'elle-même, et comme tout investie au-dehors. Insolvable de son fonds, elle sent sa pauvreté et sa misère; elle la reconnoît et s'en humilie. Que ferai-je donc, dit-elle avec le roi prophète? *que donnerai-je au Seigneur, pour tout ce qu'il m'a donné?*

Ps. 115.

Mais là-dessus elle ne demeure pas long-temps incertaine. Elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante: c'est la précieuse victime immolée sur l'autel. Elle prend le calice du salut, selon l'expression du même pro-

hète ; et, pleine de confiance en le présentant, elle se croit auprès de Dieu quitte le tout, du côté de la reconnoissance. De quels sentimens au reste accompagne-t-elle cette offrande ? de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si libéral envers elle, et si bon ?

Second point. Sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés, et appaiser la colère de Dieu. Il l'appaise, soit à l'égard des vivans, soit même à l'égard des morts.

1. Sacrifice de propitiation pour les vivans. Nous ne doutons point que le sacrifice de la croix, n'ait été un sacrifice de propitiation, où le Sauveur des hommes a versé son sang, et est mort pour effacer les péchés du monde, et pour appaiser son Père justement irrité contre nous. Or, le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix : c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu, et, par une suite nécessaire, c'est la même efficace et la même vertu ; avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que celui-ci est non sanglant. Ainsi le décide, en termes formels, le saint concile de Trente, nous donnant à connoître, et nous enseignant que Jésus-

Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix : mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il s'est proposé deux choses ; l'une, que le même sacrifice se perpétueroit dans l'église, jusqu'à la consommation des siècles ; et l'autre, qu'il s'accompliroit sous les espèces du pain et du vin, comme c'étoit du pain et du vin que Melchisédech avoit offert au Seigneur.

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu, que rapporte saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens :

1. Cor. c. 11. *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.* Qu'est-ce à dire, vous annoncerez ? Ce n'est pas seulement à dire, vous rappellerez la mémoire de cette mort, mais vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. C'est donc dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour nos péchés ; et, cela posé, il seroit bien étrange qu'on éloignât les pécheurs d'un sacrifice institué pour eux et pour leur réconciliation. Soyons-y tous assidus : mais vous surtout, venez-y, pécheurs, et ne craignez point. De participer à ce sacrifice, par la communion dans un état de péché, c'est ce que l'église nous défend

ous les plus grièves peines ; mais d'y prenre part en y assistant, en le présentant, 'est, dans votre péché même, l'avantage nestimable qui vous reste, et qu'il vous mporte infiniment de ne pas perdre. Venez, dis-je, à cette piscine, où le ministre lu Seigneur, pour votre guérison, donne e mouvement, non point à une eau salutaire, mais à un sang tout divin. Venez-y dans la même disposition que le ublicain allant au temple et y priant. C'étoit un pécheur ; mais, dans la vue de outes ses iniquités, il s'humilioit, il se confondoit, il se tenoit les yeux baissés, l se frappoit la poitrine ; il disoit à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Voilà votre modèle. Il s'en retourne justifié ; et qui sait si vous-mêmes vous ne serez pas, comme lui, touchés d'une grâce toute nouvelle ? et si, par la force de votre contrition, d'ennemis que vous étiez, vous ne vous retirerez pas amis de Dieu?

2. Sacrifice de propitiation, même pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'église. Dans tous les temps elle a toujours offert le sacrifice pour les morts ; et de siècle en siècle nous produisons là-dessus les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables. A remonter même jusqu'au

temps de l'ancienne loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée, et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux du peuple, qui, dans un sanglant combat, avoient été tués. L'église n'est pas moins attentive encore que la synagogue, aux besoins de ses enfans jusqu'après leur mort; et le sacrifice qu'elle offre pour eux, est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immoloit dans le temple de Jérusalem. Elle le sait; elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts; disant à Dieu: *Souvenez-vous, Seigneur, de ceux et de celles qui nous ont précédés au tombeau, et qui reposent dans le sommeil de la paix.* Voilà à quoi je reconnois une mère charitable. Et que n'entrez-vous dans ces sentimens de compassion et de charité, vous que l'hérésie endurcit sur l'état de tant d'âmes que vous pourriez aider, et à qui vous refusez votre secours! Que la miséricorde ne vous rend-elle plus dociles, et ne vous fait-elle prêter plus aisément l'oreille à une vérité que tant de voix vous annoncent, et où vos frères se trouvent si intéressés! Ne seroit-ce

Can. Miss

ce pas assez du seul doute, pour vous déterminer en leur faveur ! et par quelle aveugle prévention aimez-vous mieux leur manquer, que de déposer vos erreurs ?

Mais, que dis-je ! et d'ailleurs, tout fidèles que vous êtes dans la créance, n'est-ce pas à vous-mêmes, mes chers auditeurs, que je puis adresser le même reproche ? Catholiques dans la foi et par la foi, l'êtes-vous également dans les œuvres et par les œuvres ? Et, sans m'écarter de mon sujet, vous savez quelle est l'efficace du sacrifice de nos autels, pour le soulagement des morts et pour leur délivrance; vous en êtes instruits : mais en avez-vous plus de zèle à les secourir ? Quel usage faites-vous d'un moyen qui vous est si facile et si présent ? L'injustice, de votre part, va encore plus loin ; et combien de fois arrive-t-il que ce qu'eux-mêmes, dans leurs dernières volontés, ils ont prescrit sur cela, par une sage prévoyance et pour le repos de leurs âmes, demeure sans exécution ? Pourquoi ? Par un oubli criminel, par une négligence affectée, par une monstrueuse insensibilité. Hélas ! des pères, des mères, des parens ordonnent; des enfans, des héritiers s'engagent et leur promettent : mais, dès que la mort les a enlevés, et qu'on ne les voit plus,

ordres, engagemens, promesses, tout s'évanouit.

TROISIÈME POINT. Sacrifice d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu. Deux sortes de grâces que nous obtenons par ce sacrifice : 1. grâces spirituelles ; 2. grâces même temporelles.

1. Grâces spirituelles. Tout ce que l'église demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et qui règne avec vous dans les siècles des siècles.* Où, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le vrai corps et le vrai sang de ce puissant Médiateur? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé par la révérence qui lui étoit due.* Est-il moins digne, dans son sacrement, de ce même égard pour sa divinité? et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous, et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse

Offic. eccl.

Hebr. c. 5.

être refusé? surtout si les grâces que nous demandons par son entremise, sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu. Car il y en a de différentes espèces : et celles qui regardent l'âme, son avancement, son salut, appelées pour cela grâces spirituelles, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces, que l'église présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais, qu'elle ne demande pour tout le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus, et préservés de la damnation éternelle ; qu'ils entrent un jour dans la société des saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes ; que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourroit les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable, jusqu'au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commandemens. Mais parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grâce, et tantôt d'une autre, l'église encore, dans le cours du sacrifice, a autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt

la charité envers le prochain, ou l'humilité dans les sentimens, ou la patience dans les peines, ou la force contre les tentations; quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles; d'autres fois l'extinction des schismes et des hérésies; chaque chose en détail, selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces momens précieux où un Dieu s'immole pour nous! Quelle occasion favorable, pour lui exposer chacun les misères et les besoins de notre âme! Nous les éprouvons tous les jours, nous nous en plaignons amèrement. Nous nous plaignons, dis-je, du penchant de notre cœur qui nous entraîne, de la tyrannie de nos passions qui nous dominent, des illusions du monde qui nous enchantent, de nos sécheresses, de notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service, de l'instabilité de nos résolutions, du peu de progrès que nous faisons. C'est un bien de ressentir nos maux; et ce seroit le dernier malheur de ne les pas connoître, et de n'en être pas touchés. Mais si nous les ressentons, et si nous les déplorons sincèrement, que ne courons-nous donc au remède? que ne profitons-nous d'un temps où nous pouvons, avec plus de fruit, réclamer l'assistance divine? et que n'as-

istons-nous à l'autel, tandis *qu'on y exerce l'ouvrage de notre rédemption?* N'est-ce pas là que se dispensent plus libéralement les grâces du salut? et n'est-ce pas à ceux qui les demandent alors avec plus de recueillement, plus d'attention, plus de ferveur et de zèle, qu'elles sont accordées avec moins de réserve? *Offic. eccl.*

2. Grâces même temporelles. Elles peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avoit des hosties qui étoient pacifiques, soit pour reconnoître les bienfaits de Dieu déjà reçus, soit pour en obtenir de nouveaux; et ces bienfaits n'étoient communément, dans cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint, par des sacrifices, que son empire fût délivré de la peste qui le désoloit; Onias obtint de même la santé d'Héliodore; et ainsi de bien d'autres dont il est parlé dans les saints livres. Or, suivant la pensée de saint Chrysostôme et de saint Augustin, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment, et réunit en soi, toutes les propriétés des anciens sacrifices: par conséquent il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de sa providence. Saint

Chrysostôme explique du sacrifice de l'au
tel, ces paroles de l'apôtre à son disciple
1. Tim. c. 2. Timothée : *Ayez soin, je vous conjure,*
qu'on fasse des supplications, des
vœux, des demandes pour les rois et
pour toutes les personnes d'un haut rang,
afin que nous vivions, eux et nous, dans
la tranquillité et la paix. Quand nous sa
crifions à Dieu, et que, sans effusion de
sang, nous lui présentons la victime, dit
saint Cyrille de Jérusalem, nous prions
pour la prospérité des empereurs, pour
le succès de leurs armes, pour la guérison
des malades, pour la consolation des af
fligés, pour quelque sujet que ce soit de
même nature, où nous voulons attirer
sur nous le secours et la protection du ciel.

Ce n'est donc point traiter indignement
les sacrés mystères, ni les profaner, que
d'employer les mérites de Jésus-Christ
même à obtenir de telles grâces. Et n'est-ce
pas ce que fait l'église, et ce qu'elle a fait
dans tous les temps? Elle offre le sacri
fice pour les fruits de la terre et la ferti
lité des campagnes, pour l'heureuse issue
d'une entreprise et le gain d'un procès,
pour le soutien d'une famille, pour la con
servation ou le rétablissement de la santé
et le reste. En quoi nous ne pouvons assez
admirer la condescendance toute paternelle, et l'immense charité de notre Dieu

se prête, s'il m'est permis d'user de ce
rme, et il veille à tous nos intérêts. Mais
t-ce à lui que nous avons recours? Dans
utes les affaires qui nous surviennent,
s patrons dont nous recherchons d'abord
ppui, sont-ce les ministres du Seigneur?
nt-ce les prêtres? et parmi les moyens
ne nous prenons pour réussir, le sacri-
e de nos autels est-il, comme il le de-
oit être, notre première ressource? C'est
utefois la plus convenable et la plus cer-
ine; mais avec cette condition essen-
lle, qu'elle ne soit mise en œuvre que
ur de justes causes et des intérêts légi-
mes. Car de présenter le sacrifice, ce sa-
ifice de louange, ce sacrifice de propi-
ation, ce sacrifice d'impétration; de
ffrir, dis-je, pour avoir de quoi con-
nter nos passions, de quoi nourrir nos
pidités, de quoi flatter notre orgueil,
quoi fomenter tous nos désordres, ne
roit-ce pas l'usage le plus abominable?
e seroit-ce pas de tous les abus le plus
norme? Cependant, tout énorme qu'il
t et qu'il nous doit paroître, est-il sans
xemple?

QUATRIÈME JOUR.

Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'eucharistie.

SERMON

SUR LES ENTRETIENS INTÉRIEURS AVEC J. DANS LE SAINT SACREMENT.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.

Il s'est fait voir sur la terre, et il y a conversé avec les hommes. *Baruc. c.* 3.

CE fut pendant sa vie mortelle que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qui se fit entendre sensiblement aux hommes en leur annonçant son évangile. Ce temps est passé; ce Dieu-Homme, depuis son ascension au ciel, a disparu. Mais vous savez, chrétiens; il ne s'est point pour cela séparé de nous; il ne nous a point quittés; sa parole y étoit engagée, et il l'avoit promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Olives, pour y être témoins de son triomphe. car *voilà*, leur dit-il, dans ce dernier adieu qu'il leur fit, *voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Il y est en effet; et, ce qui doit plus nous toucher, y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nou

Matth. c. 28.

nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens ; sacrés colloques entre Jésus-Christ et l'âme fidèle ; que n'en connoissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables ! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connoître que par l'expérience. C'est ce qui faisoit dire au prophète : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux.* Ps. 33. Prenez garde ; il ne disoit pas : Voyez d'abord, et puis vous goûterez ; mais il disoit : Goûtez, et par là vous verrez, vous apprendrez, vous connoîtrez. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la table de J. C. mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant ; et pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement ; premier point : et comment nous-mêmes, dans ce sacrement, nous devons parler à Jésus-Christ ; second point. Matière dont peut-être vous n'avez

point été jusqu'à présent assez instruits ; et qui mérite, par son importance, toute votre réflexion.

PREMIER POINT. Comment nous parle Jésus-Christ dans son sacrement. Il nous parle intérieurement, il nous parle affectueusement, il nous parle utilement, il nous parle à tous, et en tout temps. J'aurois, dans ces quatre articles, de quoi fournir à un discours entier. J'abrége, et je me contente d'en tracer ici une idée générale.

1. Il nous parle intérieurement. Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens, nulle impression ; mais, imperceptiblement et sans bruit, elle va jusqu'à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'âme. Ainsi Dieu se faisoit-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.* Ainsi se faisoit-il entendre au prophète royal, comme ce saint roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur me dit au-dedans de moi-même.* Ainsi le bon pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connois, elles me connoissent, et elles entendent ma voix.* Or, voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentimens

Osée. v. 2.

Ps. 87.

Joan c. 10.

qu'il excite dans le cœur : tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois, et en apprend plus, que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer. Langage intelligible à l'âme fidèle, recueillie comme Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ ; et, selon la comparaison de l'écriture, recevant en silence la divine parole, comme une rosée qui découle sur elle, et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains, ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi ? Parce que vous ne vous mettez jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre ; parce que vous êtes tout répandus au-dehors, et tout extérieurs ; parce que, dans la maison même de Dieu, et jusque dans le sanctuaire, vous ne savez point rentrer en vous-mêmes, que vous ne le voulez point ; que, par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui vous occupent, vous tenez toutes les avenues de votre cœur fermées à cette manne céleste. Mais ouvrez-le, autant qu'il est en votre pouvoir ; mais appliquez-vous, et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à vous-mêmes devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourds à sa voix : ce ne sera point en vain. Ce qui n'étoit pour vous qu'obs-

curité et que ténèbres, se changera dans un plein jour; ce que vous traitiez de repos oisif et d'heures inutilement consumées, vous deviendra un temps précieux; vous ferez vos plus chères delices de ce qui vous sembloit insipide et sans goût; et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du sacrement de Jésus-Christ, mais de vous en retirer.

2. Il nous parle affectueusement. Dans ce sacrement d'amour, peut-il parler autrement, que par amour et qu'avec amour? Il disoit à ses apôtres, dans la dernière cène, et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint: *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître: mais vous êtes mes amis;* et comme, entre les amis, il n'y a rien de caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père.* Voilà ce qu'il dit encore aux âmes dévotes qui le viennent visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard. En leur parlant, il accompagne, et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grâce. Qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine? Est-il une âme si froide, que tout à coup elle n'enflamme; une âme si dure, qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse; une âme si

Joan. c. 15.

lente et si endormie, qu'elle ne remue, et dont elle ne réveille toute l'activité? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentoit son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvoit même tellement contenir dans le secret de son âme, qu'elle ne se communiquât jusqu'à sa chair et à tous ses sens. Du moment que Marie, enceinte de Jésus, et le portant dans ses chastes flancs, salua Elisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite alégresse. Impressions vives et pénétrantes qui ravissoient les saints, qui les transportoient hors d'eux-mêmes, qui les plongeoient dans les plus profondes et les plus douces contemplations; qui quelquefois leur faisoient verser des torrens de larmes; qui, sans fatigue, sans ennui, les attachoient devant l'adorable sacrement pendant les heures et presque les journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur! qu'elle est insinuante! c'est ce que chante l'église dans l'office de cette fête. Mais hélas! que sert-il que Jésus-Christ nous parle, ou qu'il soit ainsi disposé à nous parler, si nous n'allons à lui, si nous ne nous rendons assidus auprès de lui; si même nous le fuyons, bien loin de le rechercher; et si, par le plus injuste et le

plus faux de tous les préjugés, nous regardons comme une gêne de converser quelques momens avec lui?

3. Il nous parle utilement : c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet? de quoi nous entretient-il? des voies où nous devons marcher, et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter, et qu'il nous découvre; des vaines opinions, des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, et dont il nous détrompe; des degrés de sainteté, de perfection où nous pouvons, avec son secours, nous élever, et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchemens et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses grâces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure; dans nos délibérations, il nous dirige; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine; si nous sommes assaillis de la tentation, il nous soutient; si nous sommes affligés, il prend part à nos peines, et les adoucit; tout cela par les vues qu'il nous donne, et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'âme, sans bien savoir

comment, se trouve tout autre qu'elle n'étoit. Elle apprend ce qu'elle doit faire, elle connoît de quoi elle doit se préserver, elle revient de ses illusions, elle gémit de ses chutes passées, elle aspire à de nouveaux progrès : son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes, ses doutes se dissipent. Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette âme ; tout y est en paix.

Que dirai-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois ? Que dirai-je de ces élévations vers Dieu, de ces connoissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu, des grandeurs de Dieu, des mystères, des conseils de Dieu? Car, étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la divinité même ? et que n'y voit-elle pas ? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires : mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on ? et où doit-on plutôt les obtenir, que devant le sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur?

4. Il nous parle à tous, et en tout temps. Que disoit Moïse aux Israélites, leur annonçant la loi du Seigneur, et voulant leur faire connoître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres

Deut. c. 4. peuples? *Non*, s'écrioit-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proches d'elle, que notre Dieu l'est de nous; ni d'un accès aussi facile pour elle, que notre Dieu l'est pour nous.* Le saint législateur ne faisoit, parmi le peuple, nulle distinction, ni des grands, ni des petits, ni des riches, ni des pauvres; mais il leur donnoit à entendre que le Dieu d'Israël n'avoit acception de personne; et cette admirable condescendance, cette égalité, où paroît-elle davantage que dans le sacrement de l'autel? C'est là que Jésus-Christ nous parle, et qu'il nous parle à tous sans exception: nul n'est exclu de ces salutaires entretiens. Grands du monde, ce seroit, selon les vains sentimens de l'orgueil dont vous êtes enflés, dégénérer de votre grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres. Parce que la Providence les a réduits dans des états au-dessous de vous, et qu'il lui a plu de vous élever sur leurs têtes, à peine daignez-vous les favoriser d'un regard, bien loin de les admettre auprès de vos personnes, et de vous familiariser avec eux. Prenez garde toutefois, et ne vous y trompez pas. L'entrée de vos palais leur est interdite, mais la maison de Dieu leur est ouverte: ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se

tenir, ce n'est point aux derniers rangs que leurs places sont marquées; il leur est libre de s'avancer jusque dans le sanctuaire, et d'aller jusqu'aux pieds de J. C. Car il est toujours le Sauveur de tous les hommes; et ce qu'il disoit autrefois, il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi;* ce sont des pauvres : mais, ajoute-t-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'évangile.* Il les reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éternelle : c'est même avec ces âmes simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir. Tellement qu'il semble que moins il les a avantagés selon l'ordre de la nature, plus il se montre libéral envers eux, selon l'ordre de la grâce; et que moins il leur a départi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels. *Marc.* c. 10. *Luc.* c. 4.

Vous me demandez s'il y a pour cela les heures privilégiées, et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah! chrétiens, voici, dans une dernière circonstance, un nouveau trait de la bonté de notre Dieu et de son amour pour nous: comme Jésus-Christ nous parle à tous, il nous parle en tous temps. Les princes de la terre ont leurs heures et leurs moments, qu'il faut étudier avec soin, et sou-

vent attendre avec une patience infatiga
ble. Quelques paroles de leur bouche
voilà tout ce qui vous est accordé : il fau
se retirer dans l'instant, pour ne se ren
dre point importun. Encore ne s'expli
quent-ils pas communément par eux
mêmes : ils emploient des bouches étran
gères qui vous parlent en leur nom, e
vous déclarent leurs volontés. Il n'y
qu'un maître aussi bon que vous, Seigneu
avec qui l'on n'ait point tant de mesure
à garder, ni tant d'obstacles à vaincre
Car avant que de s'introduire auprès d'u
grand du siècle, ou auprès de ceux qu
le représentent, par l'autorité dont il le
a revêtus, combien y a-t-il de barrières
franchir ? Vous seul, aimable Sauveur
êtes toujours prêt de me parler, non-seu
lement par vos ministres, mais immé
diatement et par vous-même. La nuit
le jour, le matin, le soir, en quelque co
joncture que je me présente à vous, jama
vous ne refusez de vous communiquer
moi. Ma présence ne vous lasse point
ne vous importune point, ne vous rebu
point. Si la piété me porte à prolonger
temps que je passe devant vous, quelqu
étendue que je lui donne, non-seulemen
vous n'en êtes point offensé, mais vou
vous en faites un plaisir, et vous m'e

ites un mérite. Heureux, si c'étoit là unique, ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie !

SECOND POINT. Comment nous devons arler à Jésus-Christ dans son sacrement. arlons-lui, 1. avec respect, 2. avec mour, 3. avec confiance, 4. avec perévérance. Quatre dispositions essentielles our bien rendre à Jésus-Christ nos deoirs, et pour profiter de l'avantage que ous avons de le posséder dans le sacrement de l'autel, et de pouvoir l'y enretenir.

1. Avec respect. Le respect, à l'égard es grands du monde, va jusqu'à nous oigner d'eux; ou, si l'on peut les approner, du moins est-il du respect alors de e taire, et de ne leur point adresser la arole, qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est oint là le respect que Jésus-Christ exige e nous, puisqu'au contraire toutes les oies nous sont applanies pour aller à lui, t qu'il nous est libre de lui parler selon ne nos propres intérêts et les sentimens e religion nous y engagent. Mais ce qu'il ttend, et ce qui lui est bien dû, c'est, utre la composition extérieure du corps, recueillement intérieur, et l'attention e l'esprit. L'un sert à l'édification; l'autre xcite et nourrit la dévotion. Car, sans

insister précisément sur l'outrage fait
J. C. de quelle édification peut-il être? q
dis-je! quel scandale n'est-ce pas, de vo
des chrétiens, des fidèles, dans des cont
nances et des postures indécentes, au pi
de l'autel où ils reconnoissent présent
Dieu qu'ils adorent? Est-ce ainsi qu'on l
parle? est-ce ainsi même qu'on ose parler
un homme, à un prince de la terre? Ce n'é
pas assez; d'ailleurs comment accord
avec cela, comment avoir et conserver
recueillement, cette attention de l'espri
cette dévotion si nécessaire dans un co
merce aussi étroit que l'est celui de Jés
Christ et de l'âme chrétienne? On parl
ce Dieu Sauveur sans lui parler; c'est-
dire, qu'on lui parle sans penser à ce qu'
lui dit, et sans le savoir. On prononc
des prières, on récite des offices: c
prières en soi, ces offices sont bons
saints; mais dès que la réflexion y ma
que, qu'est-ce autre chose que des paro
qui frappent l'air, comme les sons d'u
cimbale retentissante? Si l'on se tie
dans le silence et dans une espèce de m
ditation, c'est un silence paresseux,
une méditation vague, où l'esprit ne s'
tache à rien, où il s'égare sans cesse,
il reçoit tous les objets qui se présente
et perd de vue l'unique objet dont il d
être occupé? O que ne sommes-nous p

rés, autant que l'étoit Abraham, de
randeur et de la majesté du Dieu à qui
is parlons! Je sais, disoit ce père des
yans, je sais à qui je parle; je sais que
st à mon Seigneur et à mon Dieu; et
présence d'un tel maître, que suis-je,
i vil insecte, moi cendre et poussière?
tte idée, fortement et profondément
vée dans nos esprits, nous arrêteroit,
us fixeroit, nous absorberoit en Jésus-
rist.

2. Avec amour. Il est bien juste de
ndre à Jésus-Christ amour pour amour;
si nous ne sommes absolument insen-
les, pouvons-nous lui parler sans
our, dans un sacrement où il nous
rle si affectueusement lui-même! Peut-
e cet amour n'est-il pas encore, dans
s cœurs, assez ardent; mais faisons
elque effort pour l'y allumer. Deman-
ons à Jésus-Christ même qu'il répande
r nous, et dans nous, quelques étin-
lles de ce feu divin qu'il est venu appor-
r sur la terre, et dont il veut qu'elle soit
ut embrasée. Repassons dans notre
ouvenir tant de motifs capables de tou-
ner les âmes les plus indifférentes, et
'en amollir toute la dureté. Pensons à
providence toute miséricordieuse, et à
charité d'un Dieu qui habite parmi
ous, qui s'associe en quelque manière

avec nous, qui se donne à nous ; qui n'
en vue que nous, dans le sacrement qu'
a institué, et qui n'y est que pour nous
Est-il un cœur qui ne soit ému de ces ré
flexions? et dès que le cœur s'émeut
qu'il commence à aimer, combien de
vient-il éloquent à s'expliquer ! On s
plaint quelquefois de la secheresse où l'o
se trouve dans les visites du saint sacre
ment. Que fais-je là ? dit-on ; à peine
ai-je été quelque temps, que je taris tou
d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire
La réponse est prompte et courte : Aimez
ce seul mot comprend tout, et satisfait
tout. Une âme éprise d'amour pour
divin Epoux, ne manque point de sent
mens qui l'appliquent, qui la remplissent
qui l'affectionnent. Il n'y a, pour elle
ni ennui ni dégoût à craindre. Plus el
parle à son Seigneur et à son Bien-Aimé
plus elle veut lui parler ; et les heures
dans ce saint exercice, passent comme de
momens. Tout le mal est donc que nou
n'aimons pas. De là l'extrême froideu
où nous sommes ; mais d'où, avec la grâc
de Jésus-Christ, avec plus de résolutio
et un peu plus de violence, il ne tient qu
nous de sortir. Du reste, ô mon Dieu
quel renversement, quelle honte, qu'
nous faille des violences et des efforts pou
vous aimer, et pour vous témoigner notr
amour !

3. Avec confiance. En qui nous confions-
ous, si ce n'est en celui qui, dans son
acrement, veut être le pasteur de nos
mes, notre aliment, notre soutien, notre
uide, notre refuge, notre intercesseur
uprès de son Père, notre sanctificateur,
otre salut? Car c'est sous toutes ces
ualités que nous devons considérer Jésus-
Christ, dans les secrets entretiens que
ous avons avec lui. Parlons-lui comme
notre pasteur: Je suis de votre troupeau,
eigneur, et c'est à ce troupeau cheri que
ous avez dit: *Ne craignez point, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son royaume, et de vous le donner.* En vertu, Seigneur, de vos mérites, je l'attends, ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi les rayons de votre gloire. Parlons-lui comme à notre guide et à notre conducteur: *Enseignez-moi vos voies, dirigez-moi, Seigneur, dans la route que je dois suivre,* et qui me doit conduire à vous. Parlons-lui comme à notre soutien et à notre protecteur: *Vous m'avez appelé, Seigneur, à votre église; vous m'y avez placé comme dans un pâturage fertile et abondant. Vous avez préparé pour moi une table, où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles.* Parlons-

Luc. c. 12.

Ps. 24.

Ps. 22.

lui comme à notre médiateur : Ah! Seigneur, j'ai péché, je pèche sans cesse ;; Ps. 118. *je suis une brebis égarée : daignez me rechercher*, et me remettre en grâce. Parlons-lui comme à notre sanctificateur : C'est votre sacrement, Seigneur, c'est ce Zach. c. 9. calice, *ce vin salutaire qui fait les vierges, qui fait les saints ;* quand serai-je de ce nombre? quand serai-je de *ce peuple choisi en qui vous mettez vos complaisances?* De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce seroit une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudroit corriger, ce qu'il voudroit obtenir ; et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ : lui développant tous les plis et tous les replis de notre cœur ; lui confiant tous nos desseins, tous nos projets, tous nos désirs, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, toutes nos peines. Non pas que par lui-même il ne connoisse tout cela ; mais il aime que nous lui en parlions comme s'il l'ignoroit, parce qu'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce : souvent la bouche ne dit rien, mais l'âme sent ; et qu'est-ce que ce sentiment ? qu'il est touchant! qu'il est consolant! qu'il est efficace et puissant! A

l'exemple

l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil ! quel repos !

4. Avec persévérance. On n'acquiert pas tout d'un coup une sainte familiarité avec Jésus-Christ. Il y eut, pour le peuple d'Israël, des déserts à passer, avant que d'arriver à cette terre promise, où couloient le lait et le miel : et, pour une âme qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu, et aux fréquentes visites de son divin sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des aridités et des dégoûts à soutenir. On n'est point encore fait à un exercice si sérieux ; et, parce qu'il en coûte pour cela, on se rebute et on quitte tout. Mais si l'on persévéroit ; si l'on avoit la même constance que cet ami dont il est dit dans l'évangile, que malgré les refus de son ami, il se tenoit toujours à la porte, il appeloit toujours, et continuoit de frapper ; alors, par une heureuse habitude, le goût succéderoit à l'ennui. Car l'usage accoutume à tout ; et mille expériences nous font voir, que les pratiques dont on s'accommodoit le moins, et à quoi l'on ne croyoit pas pouvoir jamais s'assujétir, sont justement celles où l'on se

porte, dans la suite, avec plus d'attrait. Mais, dès les premières difficultés qui se rencontrent, l'esprit se révolte, on demeure sans poursuivre ce qu'on avoit commencé, et l'on ne va pas plus loin. Hé! combien de conversations soutient-on dans le monde, qui déplaisent, qui fatiguent? On le fait par honneur; on le fait par une politesse et une bienséance mondaine : autrement, ce seroit détruire la société civile, ce seroit ne pas savoir vivre. Quoi donc, n'y aura-t-il qu'en matière de piété, et qu'à l'égard de Jésus-Christ, qu'on n'apprendra point à se captiver, au moins pendant quelque temps, et qu'on manquera de persévérance?

C'est à peu près le même reproche que fit le Sauveur du monde à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi.* De là, permettez cette expression; de là, dis-je, cette affreuse solitude où nous le laissons. J'entre dans le lieu saint; et qu'est-ce, à mes yeux, que cette maison de Dieu? Je le répète, c'est un désert, et le désert le plus abandonné. Je porte de tous côtés la vue, et nul ne se présente à moi. Personne en la compagnie de Jésus-Christ, personne qui rende ses devoirs à Jésus-Christ, personne qui s'entretienne avec Jésus Christ. Dans la surprise où cela me jette, je me

Matth. c. 26.

demande à moi-même : Où est-ce que je suis ? est-ce ici le temple du Seigneur ? est-ce là l'autel où il réside ? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle ? Si c'étoit le palais d'un roi, j'y verrois une cour nombreuse. Si c'étoit un lieu de spectacle, j'y verrois une foule d'auditeurs et de spectateurs. Si c'étoit une académie de jeu, j'y verrois une multitude assemblée, et tout occupée d'un vain passe-temps : mais c'est la demeure du Dieu de l'univers, et je l'y trouve seul ! Quelle indignité ! quel opprobre !

Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, ne perdons pas un avantage aussi estimable qu'il l'est, de pouvoir converser avec Jésus-Christ. C'est un honneur que nous ne pourrions acheter trop cher. Quand donc il nous est accordé si libéralement, combien sommes-nous coupables de le négliger ! Allons écouter ce Dieu Sauveur, et lui répondre : il nous sera permis en même temps de lui faire nos demandes, et il ne refusera point de nous honorer lui-même de ses réponses. Alors nous pourrons dire, comme l'apôtre : *Notre conversation est dans le ciel*, puisqu'elle est avec le Dieu du ciel. *Philip. c. 3.*

CINQUIÈME JOUR.

Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'eucharistie, et nourrissant les âmes fidèles.

SERMON

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi: si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.

Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement: et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. *En saint Jean. c. 6.*

DE tous les miracles du Fils de Dieu, un des plus éclatans, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains, en faveur d'une multitude de peuple qui l'avoit suivi dans le désert. De cinq pains, il nourrit jusqu'à cinq mille personnes; et des restes même qu'il ordonna de recueillir, il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les interprètes et les docteurs, de cet auguste sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à sa sainte table, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos âmes. C'est là qu'il se

multiplie en quelque sorte, et que ses ministres, sans diviser ni partager son sacré corps, le dispensent, par son ordre, à chacun des fidèles qui le demandent, et qui viennent se présenter pour le recevoir. Divin et salutaire aliment, où nous participons par la communion, mais dont nous ne profitons point assez, parce que nous n'en savons pas user selon qu'il le faut, et que nous le pouvons. Il est donc, mes chers auditeurs, d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage que vous en devez faire, et de vous découvrir deux écueils que vous avez également à éviter : car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi. Je prétends, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, ne me laisser prévenir d'aucun des préjugés ordinaires. La vertu consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte à nulle extrémité. Or, examinant, avec la balance du sanctuaire, et dans un esprit d'équité, notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corriger : l'un, de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Usage de la communion, trop fréquent quelquefois dans les uns ; premier point. Usage de la communion, trop rare dans les autres ;

second point. Sujet où je pourrois craindre de refroidir les âmes pieuses, et de ralentir leur ardeur pour la communion, si je ne prenois sur cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés, dont l'extrême sévérité ne tend qu'à éloigner des sacremens, et en particulier de l'eucharistie. Ce n'est point là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, et commençons.

Premier point. Usage de la communion, trop libre quelquefois dans les uns et trop fréquent. A le considérer en lui-même, il ne peut être trop fréquent puisque, selon l'expresse doctrine du concile de Trente, il seroit à souhaiter que tous les fidèles, assistant au divin sacrifice, fussent en état d'y participer chaque jour par la communion. Mais les dispositions que la communion demande et que nous n'y apportons pas; mais les fruits que la communion doit opérer dans nous, et qu'elle n'y produit pas; voilà par où l'on peut juger si quelques-uns n'en approchent point trop aisément et trop souvent. Je vais développer ma pensée; et il est important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin

qu'elle ne devienne pour personne un prétexte dangereux, et une occasion de scandale.

1. Disposition que demande la communion, surtout la communion fréquente, et qu'on n'y apporte pas. Je l'ai dit, et il est vrai, le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relâchement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons observer au regard de la fréquente communion, où, par une rigueur sans mesure, on a cru ne devoir admettre que des âmes élevées au degré le plus éminent de la perfection chrétienne. De là le découragement du grand nombre des fidèles, qui, dans le désespoir d'atteindre, au moins sitôt, à ce point de sainteté, se sont retirés du sacrement de Jésus-Christ, et ont dit comme les Israélites, au sujet de la terre promise, *Le moyen de parvenir là?* Des *Num.* c. 13. âmes très-régulières du reste, des âmes adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paroître une fois à la sainte table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendoient, et par les vaines alarmes qu'on leur donnoit. On les a entretenues dans des terreurs chimériques; et cet éloignement de la communion, qu'elles de-

voient craindre comme un mal très-per
nicieux, et comme un des plus grand
désordres, on le leur a représenté comm
une vertu : car voilà de quoi nous avons eu
et nous avons tous les jours tant d'exem
ples. Voilà ce que j'ai cent fois déplor
en le voyant, et sur quoi je ne cesser
point de m'expliquer, tant qu'il plair
au Seigneur de me confier le ministère d
la divine parole.

Ce n'est donc point là le plan, ce n'es
point l'idée que je me forme des dispo
sitions que requiert la communion fré
quente. Je veux bien avoir là-dessus que
que égard à la fragilité humaine, et lu
remettre quelque chose : mais d'ailleur
je ne dois point oublier la dignité du sa
crement, ni la révérence qui lui est due
et je ne puis approuver de fréquentes con
munions, faites sans la préparation qu
convient ; c'est-à-dire, faites précipitam
ment et à la hâte; faites sans recueille
ment et sans attention sur soi-même
faites dans une dissipation habituelle o
volontaire, dans un mouvement d'affai
res, d'intrigues où l'on aime à s'ingérer
et dont on devroit se retirer ; faites dan
un état de tiédeur, où l'on se néglige, o
l'on se pardonne bien des fautes à qu
on ne prend pas garde, et qu'on traite d
bagatelles, où l'on s'élargit la conscience
sou

sous ombre de se garantir de scrupules ; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenois article par article, et si j'étalois ce fond de morale dans toute son étendue ! Ce n'est pas tout ; et que n'aurois-je point encore à dire de ces communions faites par un vil intérêt ? Ministres mercenaires, c'est à vous là-dessus que je pourrois m'adresser. Je ne condamne point un juste honoraire que l'église vous accorde ; et je sais, selon la maxime de saint Paul, et la pratique de tous les temps, que celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel. Mais de n'y aller que pour cela, mais de ne consacrer le corps de Jésus-Christ que pour cela, mais de n'y participer tous les jours et de ne communier qu'en vue de cela, si bien que cet avantage temporel ne s'y trouvant plus, on seroit prêt d'abandonner, et l'autel, et le ministère ; je demande si l'on est ainsi disposé à la fréquentation du sacrement.

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu qu'elle soit réglée. Or, la première et l'une des règles

la plus essentielle, c'est celle de saint Paul:
1. Cor. c. 11. *Que l'homme s'éprouve.* Faisons, avant toutes choses, un retour sur nous-mêmes; sondons notre cœur : voyons, sans nous flatter, quel en est l'état; quelles en sont les vues, les intentions, les affections : considérons, selon le langage de l'écriture, toutes nos voies ; quelle est notre manière de penser, de converser, d'agir ; comment nous nous comportons envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de nous-mêmes ; en un mot, comment nous remplissons tous nos devoirs : et sur cela jugeons de nos dispositions à la communion. Que dis-je ! n'en soyons pas juges nous-mêmes, parce que nous serions toujours exposés, ou à nous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en notre faveur par une aveugle présomption : mais ayons recours à un directeur éclairé ; ne lui cachons rien de nos foiblesses, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en nous ; prenons ses conseils, soumettons-nous à ses décisions, et suivons-les avec confiance.

2. Fruits que la communion fréquente doit opérer dans nous, et qu'elle n'y opère
Matth. c. 7. pas. *Vous les connoîtrez par leurs œuvres*, disoit le Fils de Dieu parlant des faux prophètes ; et, selon la même règle

e dis que nous-mêmes nous connoîtrons si nous devons communier plus ou moins souvent, par le profit que nous tirons de la communion. Qu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également foible, que concluons-nous? Ce n'est point aux alimens que nous attribuons le mal; mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend : de là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche; on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Appliquons cette figure : l'aliment de votre âme le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement, quel amendement, quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues, dont on ne voit que très-peu d'exemples : plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs! On communie souvent, mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On com-

munie souvent ; mais en est-on plus rem-
pli de Dieu, plus détaché des intérêts ou
des vains amusemens du monde, plus zélé
pour sa perfection, et moins négligent
dans tous ses exercices ? On communie
souvent ; mais en est-on plus circonspect
dans ses démarches, plus discret dans ses
paroles, plus charitable dans ses sentimens,
moins délicat sur les plus légères offenses,
et plus facile à les pardonner ? On com-
munie souvent ; mais quelles violences
apprend-on à se faire ? en quoi se renonce-
t-on ? sur quoi se mortifie-t-on ? que cor-
rige-t-on dans ses caprices, dans ses hau-
teurs, dans ses contradictions perpétuelles,
dans ses vivacités et ses impatiences ? Je
passe cent autres points que je pourrois
marquer, et où l'on ne voit pas que la
fréquente communion opère beaucoup,
ni qu'elle fructifie autant qu'elle devroit.

Les premiers chrétiens communioient
souvent, ils communioient même tous les
jours : mais, par la grâce du sacrement
qui les dégageoit de tous les intérêts tem-
porels, ils se dépouilloient de leurs biens,
vendoient leurs héritages, en partageoient
le prix avec leurs frères, ne vouloient rien
posséder en propre, et pratiquoient toute
la pauvreté évangélique. Ils communioient
souvent ; mais, attirés à Dieu par l'efficace
du sacrement qui les embrasoit d'une ar-

deur toujours nouvelle, ils s'assembloient dans le temple, ils redoubloient leurs prières, ils persévéroient dans l'oraison, ils s'exerçoient dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme. Ils communioient souvent; mais, soutenus de ce pain céleste qui les fortifioit, ils étoient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la table du Sauveur, ils alloient se présenter aux tyrans, affronter les tourmens, répandre leur sang et sacrifier leur vie. Cependant où m'emporte mon zèle? et ne vais-je point trop loin? Arrêtons-nous là, et, pour ne point décourager les âmes par de si grands exemples, convenons, 1. que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables; et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilans; 2. que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des âmes, d'ailleurs très-élevées et très-agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3. que les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît, sans qu'on le remarque, d'un jour à un autre; et que ces progrès qui tout d'un

coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels ; 4. enfin que sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connoît et qui nous gouverne. Principes solides et certains ; principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion.

SECOND POINT. Usage de la communion, trop rare dans les autres. Ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitens, ou ce sont des justes. Or, ce que j'ai dit autrefois de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion. Elle est utile aux uns et aux autres ; et par conséquent, ni les uns, ni les autres, ne doivent se tenir trop long-temps éloignés du sacrement.

1. Fréquente communion utile aux pécheurs. Je parle de ces pécheurs qui se sont reconnus, et sont retournés à Dieu. Ce sont des morts ressuscités : car ils étoient morts selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie. Mais, quoique vivans, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avoient reçues : elles ne sont

pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste une foiblesse extrême. Cependant, tout foibles qu'ils sont, ils ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre, et bien des efforts à faire. Ils ont, de leur part, des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, de malheureuses concupiscences qui les attirent. Ils ont, de la part du monde, des railleries à essuyer, des respects humains à surmonter, des exemples à quoi résister. Combien ont-ils de tentations à repousser, de la part de cet esprit des ténèbres, qui les sollicite, qui les presse, qui tourne sans cesse autour d'eux, comme un lion rugissant, pour les dévorer! Ah! Seigneur, au milieu de tout cela, que feront-ils? où iront-ils? Que deviendront toutes leurs résolutions? et, sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or, ce secours, c'est vous-même, Seigneur, c'est votre sacrement. Ainsi l'église nous le déclare-t-elle formellement dans le concile de Trente. Car ce sacrement du salut, dit le saint concile, est comme un antidote le plus excellent, par où nous sommes tout à la fois, et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes grièves. C'est donc pour le pénitent un préservatif contre les rechutes. La grâce attachée au

sacrement, est pour lui une grâce de combat ; et l'effet propre de cette grâce, disent saint Cyrille et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché. Elle réprime les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la cupidité, elle éteint les traits enflammés de l'ange de Satan, elle le met en fuite ; et, suivant la pensée de S. Chrysostôme, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer.

De là il est aisé de voir, si c'est une bonne conduite à l'égard du pécheur nouvellement converti, de lui interdire l'usage de la communion, jusqu'à ce qu'il ait rempli toute la mesure des œuvres satisfactoires qui lui sont imposées comme le juste châtiment de ses désordres. Est-il raisonnable, dit-on, et paroît-il convenir qu'un homme, une femme, à peine sortis du péché, osent entrer dans la salle du festin, et qu'ils viennent prendre place à une table toute sainte ? Où est la bienséance chrétienne ? où est l'honneur dû au sacrement le plus vénérable ? Enfin, conclut-on, cette séparation même du corps du Seigneur est une pénitence. Mais je réponds, moi : Quelle pénitence, qui prive ce pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de sa pénitence ! Hé quoi, l'on veut qu'il demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il dé-

truise ses habitudes vicieuses, qu'il résiste à toutes les attaques, qu'il pare à tous les coups, qu'il remporte mille victoires, tout cela par la grâce divine; et on l'éloigne de la source des grâces! et au milieu des plus rudes combats, on le désarme! et lorsqu'il est plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, on lui soustrait le pain qui doit les réparer et le conforter! Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, c'est un pécheur: mais on n'entendit autrefois que les pharisiens murmurer et se plaindre que Jésus-Christ reçût les pécheurs, et qu'il mangeât avec eux. C'est un pécheur, mais ami de Dieu, comme pénitent; mais rétabli dans la maison paternelle, et remis au nombre des enfans, comme le prodigue pour qui l'on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve. Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentimens que je parle, et vous ne m'en désavouerez point. Gardons-nous toutefois de confondre les états. Distinguons le pécheur marchant encore dans la voie de la pénitence, et le juste depuis long-temps confirmé dans les voies de Dieu: ce que nous donnons à l'un, ne l'accordons pas indifféremment à l'autre; mais faisons-en le discernement, pour distribuer à chacun sa portion. Le fidèle économe de l'évangile, que *le maître* Matth. c. 24.

a établi sur ses domestiques, ne laisse manquer personne, mais il leur donne à tous la *mesure de blé qu'il faut, et dans le temps qu'il faut.*

2. Fréquente communion, utile aux justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès, et pour s'avancer. Pour se soutenir, et ne pas reculer, en tombant dans un état de tiédeur; pour faire de nouveaux progrès, et pour s'avancer, en s'élevant toujours jusqu'à ce qu'ils parviennent au point de perfection où Dieu les appelle. Reprenons. Utile pour se soutenir, et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme, que le poids de la nature corrompue assujétit à tant de vicissitudes! L'âme aujourd'hui la plus fervente, sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins, et s'être déterminée à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue; les moindres obstacles l'étonneront; et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement, et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortoit tant les fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu, et pour le service de Dieu;

Ce grand apôtre savoit que sans cela il n'y a point de piété si bien affermie en apparence, et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève.

Or, ce qui doit plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est, sans contredit, la communion fréquente. Pour peu qu'on ait quelque fonds, et de crainte, et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible, qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentimens, qui remuent une âme, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en danger de faire; qui lui découvrent les piéges où elle pourroit s'engager, et dont elle doit se préserver; qui lui reprochent divers manquemens, quoique légers, et diverses infidélités, capables de la conduire par degrés à un attiédissement entier, et de la dérouter; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne se point écarter de son chemin; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et

sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela ; mais celle qui la suit, achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement, et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'âme, de même que de bons alimens, pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parce que ces troupes qui marchoient à la suite de J. C. n'avoient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avoit passé trois jours sans manger ; le Sauveur du monde craignit, ou parut craindre, que dans l'affoiblissement où ils se trouvoient, ils ne vinssent tout à fait à tomber, et qu'ils ne restassent en chemin. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyoit du ciel, l'écriture nous dit qu'ils furent sur le point de périr tous, et qu'ils allèrent jusqu'aux portes de la mort. Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare, et qu'on est trop long-temps privé de la vertu du sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'émousse ; on se ralentit, on se dérange à l'égard de tous les autres exercices, et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi est-ce par là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacremens les gênoit ; c'étoit un frein qui les captivoit et les

retenoit. Elles ont peu à peu secoué le joug, et, s'émancipant là-dessus, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute : fréquente communion utile aux justes, non seulement pour se soutenir, et ne pas reculer ; mais pour faire plus de progrès, et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu, le juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire, C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser ; c'est une vaste carrière, où il y a toujours à courir pour emporter le prix ; et voilà pourquoi le docteur des gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandoit si expressément, tantôt de *rechercher les dons les plus sublimes*, tantôt de prendre *une voie plus excellente encore* que celle où ils avoient marché, tantôt *de croître* incessamment et *de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes faits.* Or, comment l'âme juste peut-elle mieux croître en J. C. que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la participation de son corps et de son sang? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous : et puisqu'il

1. *Cor.* c. 12. *Ibid.*

Ephes. c. 4.

demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la pieté, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui; qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus, et nous sanctifient. Je ne puis donc mieux finir ce discours, qu'en adressant à tout ce qu'il y a ici d'âmes justes et fidèles, les paroles de l'ange au prophète Elie: Ne vous trompez pas, ne pensez pas que
3. *Reg.* c. 19. vous soyez déjà au terme; *il vous reste bien du chemin à faire.* Mais, afin de ne vous point lasser dans la route, et de la
Ibid. poursuivre heureusement, *prenez et mangez.* Le pain que je vous présente, est le pain des forts. Elie obéit à l'ange : il mangea; et, remis de toutes ses fatigues, il ne cessa point de marcher qu'il ne fût arrivé à la montagne d'Horeb. Puissions-nous, munis du divin aliment qui nous est offert, avancer nous-mêmes dans les sentiers de la justice chrétienne, et atteindre jusqu'au sommet de la montagne du Seigneur! Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR.

Jésus-Christ outragé dans l'eucharistie.

SERMON

SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

Saturabitur opprobriis.

Il sera rassasié d'opprobres. *En Jérémie. Thren. c.* 3.

Étoit-ce donc là le partage du Messie, de cet envoyé du ciel, le désiré des nations, et le sauveur promis au monde? Est-ce à cela qu'étoit destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père, et Dieu lui-même? N'étoit-ce pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il se fût revêtu de toutes nos misères? et falloit-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres, de la part de ces mêmes hommes, pour qui il avoit quitté le séjour de sa gloire, et étoit descendu sur la terre? Nous n'en pouvons douter, chrétiens auditeurs, puisque le prophète l'avoit ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer dans Jérusalem, il leur dit : *Voici que nous allons à Jérusalem, et là tout ce* Matth. c. 20.

qui est écrit du Fils de l'homme, s'accomplira. Il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies. J'ose dire néanmoins que la prédiction ne fut pas alors tellement accomplie, qu'elle ne se soit vérifiée tout de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous, et au milieu de nous, ce divin Médiateur. En nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable sacrement. Mais, qui jamais pourroit se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits ? c'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère, qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la passion de Jésus-Christ; et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent tous les jours ? Que d'excès ! que d'attentats ! que d'irrévérences ! que d'outrages ! A qui viens-je adresser cette plainte ? et à qui dois-je reprocher de telles abominations ? Est-ce à ces déserteurs de la foi, que l'hérésie a suscités contre le sacrement de nos autels ? Est-ce à ces fidèles prétendus, qui, dans la pratique, et par la plus monstrueuse contradiction, démentant leur foi, déshonorent le sacrement qu'ils font profession d'adorer ?

C'est

C'est aux uns et aux autres : ennemis de l'église, enfans de l'église, hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Outrages éclatans et pleins de violence, de la part des uns, ennemis déclarés de l'église ; premier point. Outrages, quoique moins violens, plus sensibles encore, et plus piquans de la part des autres, indignes enfans, de l'église ; second point.

Voilà, mes chers frères, ce que j'ai à vous mettre devant les yeux. Ce sont des horreurs que je devrois, ce semble, s'il étoit possible, tenir cachées sous le voile, et dérober à votre connoissance. Mais d'ailleurs il ne sera pas inutile de vous en retracer le souvenir : pourquoi ? non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation ; non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes : mais afin que vous compreniez toute la charité d'un Dieu, laquelle ne put être éteinte par la vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du sacrement de son corps ; mais afin que vous admiriez son invincible patience à souffrir tout cela et à le dissimuler, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvoit, et que sa justice le demandoit ; mais

afin que vous preniez la généreuse résolution du prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israel offensé par un peuple rebelle, il s'écrioit, dans un saint transport de zèle : Ah! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez, et ne les pas ressentir jusqu'au fond de
Ps. 68. l'âme? *Dans l'ardeur du ressentiment qui me dévore, elles me deviennent comme personnelles, et elles retombent sur moi.* Si je n'ai pu les arrêter, du moins je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, les réparer, et c'est le dessein que je forme. Je me promets de votre piété, chrétiens, que ce sera là pour vous-mêmes le fruit de ce discours.

PREMIER POINT. Outrages éclatans et pleins de violence, de la part des héréti-
1. Cor. c. 1. ques, ennemis déclarés de l'église. *Nous prêchons Jésus-Christ*, écrivoit saint Paul aux chrétiens de Corinthe. Cet oint du Seigneur, ce Christ, *est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu*, pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui : mais pour les Juifs, ç'a été *un sujet de scandale*, et il a paru aux gentils *une folie*. Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, présens sous les espèces du pain et du vin.

Nous prêchons cet ineffable mystère; nous en démontrons l'incontestable vérité; et les âmes dociles à la foi nous écoutent, se soumettent, reconnoissent dans ce sacrement leur Sauveur et leur Dieu. Mais qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie a infectés de son souffle empoisonné? qu'en ont-ils dit? Le sacrement le plus redoutable, et devant qui les puissances même du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision; ç'a été une folie. Comment surtout en ont parlé les Wiclefs, les Calvins, les Œcolampades, tant d'autres suppôts de l'enfer, et ministres du mensonge? Ils ont, pour m'exprimer avec le prophète, ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic. Oserois-je rapporter ici leurs blasphèmes? leurs livres en sont remplis. Car, pour contenter l'aigreur dont ils étoient animés, il ne leur suffisoit pas de parler; il falloit que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère; il falloit que la main tracât sur le papier tout ce que le cœur avoit conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là tant d'ouvrages qu'ils ont répan-

dus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des monumens durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est là, c'est dans ces ouvrages écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspiroit l'esprit d'erreur; c'est là, dis-je, qu'ils se sont spécialement élevés contre le plus salutaire et le plus grand sacrifice, qui est celui de la messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'anéantir et l'abolir? Et quels termes y ont-ils employés? sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ne descendons point à un détail d'expressions, qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviroient qu'à blesser les oreilles pieuses, et à révolter les esprits.

Cependant l'église a-t-elle abandonné son divin Epoux, traité de la sorte, et livré à de telles insultes? Dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever, sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée, comme un mur d'airain, à des rebelles et à des audacieux, que nulle considération, nul égard ne retenoient. Elles les a frappés de ses anathèmes; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé, et les anathèmes, et l'église. Elle les a retran-

chés de sa communion, elle les a séparés, et ils se sont séparés eux-mêmes. Si bien que, par un renversement le plus injurieux au Fils de Dieu, et le plus contraire à ses desseins, le sacrement qu'il avoit institué pour être le sacré lien d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre ses disciples, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions, et des guerres les plus sanglantes.

Où me conduit mon sujet? à quelles fureurs! Que d'effrayantes peintures j'aurois à vous faire, si le temps me le permettoit! Vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, et les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine. Vous verriez les temples pillés, souillés, changés en des places d'armes, ou habités par de vils animaux, et leur tenant lieu de retraite. Vous verriez des troupes de satellites attaquer le Seigneur dans sa sainte maison, et porter sur lui leurs mains parricides. Quand les soldats, envoyés des Juifs, vinrent l'investir dans le jardin, et le prendre : *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés de bâtons et d'épées.* Ah! Seigneur, qui l'eût alors imaginé, que, Matth. c. 26.

dans le cours des siècles, il y auroit encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche? Qui l'eût pensé, que, dans l'avenir, il y auroit d'autres temps, de malheureux temps où vos tabernacles seroient brisés et enfoncés, où vos autels seroient renversés, votre corps adorable seroit tiré des vases sacrés qui le renfermoient, et jeté sur le fumier, foulé aux pieds, livré aux flammes? Des temps où le sang de vos prêtres, en haine du sacrement dont ils étoient les ministres, couleroit devant vos yeux? où ils seroient poursuivis, tourmentés, immolés comme des victimes? Or, on les a vus, ces temps. Toute l'église en a gémi; tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la confusion; les partis se sont formés, les schismes ont rompu l'unité: la robe du Sauveur, qu'épargnèrent les soldats même en le crucifiant, cette robe a été déchirée; le troupeau s'est dispersé, et quelle espérance y a-t-il de le rassembler sous le même pasteur et à la même table? Que dis-je! le bras du Seigneur n'est point raccourci: cette réunion, qui ne peut être l'œuvre que du Très-Haut, nous la voyons heureusement commencée. Les serviteurs du père de famille ramènent des troupes entières, et en remplissent la salle du festin: le nombre des conviés se multiplie

à la table de Jésus-Christ ; il croît de jour en jour, et le présent efface, en quelque manière, le souvenir du passé, ou du moins nous en console.

Qu'étoit-il donc nécessaire, me direz-vous, de le rappeler, ce souvenir si odieux? et pourquoi se retracer des images plus capables de scandaliser que d'édifier? Pourquoi? il le falloit pour affermir la foi peut-être encore chancelante de tant de prosélites nouvellement réconciliés à l'église. Car la grande réflexion qu'ils ont à faire sur tout cela, c'est de se demander à eux-mêmes, s'il est à croire que leurs pères, en se portant à des excès dont on ne peut entendre le récit sans frémir, fussent conduits par l'esprit de vérité. L'évangile de Jésus-Christ est un évangile de paix ; il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes ; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées ; ils ne l'ont point annoncé le feu et le fer à la main ; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, de la société, et même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé, étoit un glaive tout spirituel ; c'étoit le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage.

Tout ceci, mes très-chers frères, nouvel héritage acquis à Jésus-Christ et à son église; tout ceci, je le dis, non pour vous confondre, mais pour vous instruire. En reconnoissant l'esprit de passion et de rebellion, dont vos pères se laissèrent transporter, et ne reconnoissant point dans ces caractères l'esprit de Dieu, vous conclurez sans peine qu'ils ne marchoient pas dans les voies du Seigneur; que l'esprit de ténèbres les aveugloit et les égaroit; qu'il leur avoit fasciné les yeux; et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle étoit volontaire, les empêchoit de connoître le Dieu qu'ils outrageoient, et la dignité du sacrement qu'ils rejetoient. Vous rendrez au ciel mille actions de grâces, et mille fois vous le bénirez, de vous avoir découvert un mystère qui leur fut caché, et qui l'est encore à tant d'autres, dont les plus puissans motifs n'ont pu vaincre jusqu'à présent l'obstination. Vous ne penserez désormais qu'à dédommager l'église de Jésus-Christ de toutes les douleurs que vous lui avez fait ressentir, et Jésus-Christ lui-même de tous les honneurs que vous lui avez trop long-temps refusés. Enfin, comme le Fils de Dieu disoit que des étrangers viendroient de l'orient et de l'occident, et que, par préférence aux enfans du royaume, ils seroient

roient assis dans le banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob ; vous vous efforcerez, entre les vrais adorateurs de la très-sainte eucharistie, et à la table où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervens.

SECOND POINT. Outrages, quoique moins violens, plus sensibles toutefois, et en quelque manière plus piquans de la part des catholiques, indignes enfans de l'église. C'est une plainte bien commune, et que vous avez cent fois entendue, que celle de David, lorsque ses propres amis l'ayant délaissé, et s'étant même tournés contre lui, il s'adressoit à l'un d'eux, et lui faisoit ce reproche : *Si c'étoit un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paroîtroit moins surprenante, et j'en serois moins touché : mais vous, uni avec moi d'esprit et de cœur ; vous, le confident de mon âme*, et pour qui je n'avois rien de secret ; *vous, avec qui je vivois*, je m'entretenois, *je mangeois* : que vous m'ayez oublié et méconnu, que vous m'ayez insulté et déshonoré, voilà ce qui ne m'est pas supportable ; voilà, pour moi, le trait le plus vif, et ce qui doit me blesser plus sensiblement. Reproche que les interprètes appliquent à Jésus- Ps. 54.

Christ, par rapport à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs, après avoir fait avec lui la cène.

Or, ce reproche, mes chers auditeurs, ne vous regarde-t-il pas vous-mêmes, et ne peut-il pas bien vous convenir? Je parle à vous, que l'église a formés, qu'elle a élevés, qu'elle a nourris du lait de la plus saine doctrine; à vous, qui la reconnoissez pour mère, et qui, sauvés du naufrage où tant d'autres ont péri, avez heureusement conservé le don de la foi; à vous, catholiques de nom, catholiques de profession, qui, par l'engagement le plus étroit, et le plus inviolable attachement, deviez être pour Jésus-Christ, ce qu'étoient les apôtres pour ce divin Maître, quand il leur dit, en les félicitant: *Vous êtes demeurés auprès de moi, et vous m'avez été fidèles dans les épreuves que j'ai eues à soutenir:* encore une fois, c'est à vous que je parle. Vous ne pouvez ignorer quelle est la sainteté et la dignité de ces temples que la piété de nos pères a construits et consacrés à Dieu. Lieux saints, parce que Dieu, qui d'ailleurs remplit tout l'univers, en a fait spécialement sa maison, et que c'est là qu'il doit recevoir notre encens et notre culte. Mais lieux doublement et plus particulièrement saints, parce que c'est le

Luc. c. 22.

sanctuaire destiné à l'adorable eucharistie, et qu'elle y est tout ensemble, et comme sacrement, et comme sacrifice : comme sacrement, où l'Homme-Dieu est présent en personne, et nous donne sa chair à manger ; comme sacrifice, où ce même Dieu-Homme est immolé pour nous, ainsi qu'il le fut sur la croix, et devient notre hostie et notre rédemption.

Quand donc nous entrons dans le temple, où allons-nous? et tant que nous y restons, où sommes-nous ? Nous allons nous présenter à Jésus-Christ, nous sommes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ. De son autel il nous voit ; il connoît toutes nos pensées, il démêle tous nos sentimens, il entend toutes nos paroles, il est témoin de toutes nos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut ; c'est-à-dire, qu'il exige que toutes nos pensées se portent vers lui, que tous nos sentimens n'aient pour objet que lui, que toutes nos paroles ne soient, ou que des demandes, ou que des actions de grâces, ou que des louanges qui s'adressent à lui ; que toutes nos démarches, tous nos exercices ne tendent qu'à l'honorer et à nous humilier devant lui. Partout ailleurs il consent que, sans rien penser, ni rien désirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit

contre la raison et la religion, du reste nous nous occupions des choses humaines, selon qu'il convient à notre état. Mais dans le lieu saint, et au pied de l'autel où il a établi son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de nous, que nous bannissions de notre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues du siècle ; et que rien de profane n'interrompe l'attention que nous devons à son auguste sacrement. Ainsi, Jacob, après avoir vu seulement en songe le Seigneur, et cette échelle mystérieuse où les anges montoient et descendoient : *Que ce lieu est terrible !* s'écria-t-il tout éperdu et saisi de crainte ; *c'est la porte du ciel, c'est la demeure de Dieu.* Ce n'est, ni en songe, ni en figure, que nous voyons le sacrement de Jésus-Christ. Rien de plus réel que sa présence ; et de là jugeons à quoi elle nous engage, et ce qu'elle doit nous inspirer.

Genes. c. 28.

Voilà, mes frères, ce que nous savons assez dans une stérile et sèche spéculation ; mais comment y répond la pratique ? Le dirai-je ! et faut-il que je révèle ce qui fait l'opprobre, bien plus des fidèles, ou prétendus fidèles, que du sacré mystère qu'ils outragent ? Mais en vain voudrois-je déguiser ce qui n'est que trop connu, ce qui se produit au plus grand

jour, ce qui scandalise le peuple de Dieu, ce qui avilit nos assemblées et nos cérémonies les plus religieuses, ce qui change le temple du Dieu vivant, et la maison du Seigneur, en des places publiques et des rendez-vous, où l'on vient se distraire, se dissiper, couler le temps, et le perdre en d'inutiles amusemens.

Là, quels sujets appliquent l'esprit? et de quelles idées, de quelles imaginations se repaît-il? Pensées frivoles, pensées vagues et sans arrêt, égaremens continuels, mille réflexions confuses, mille raisonnemens, ou plutôt mille rêveries. Là, quels sentimens forme le cœur? Souvent les plus vains et les plus mondains, et même les plus corrompus et les plus sensuels; tantôt envie de paroître et de se montrer; envie de se distinguer et d'attirer sur soi les regards; envie de plaire, et pour cela les ajustemens, les parures immodestes, les airs étudiés, les retours perpétuels sur sa personne: tantôt complaisances secrètes, désirs criminels, inclinations naissantes, selon que les yeux se promènent avec moins de retenue, où qu'ils se fixent sur ce qui les frappe plus fortement, et qui peut allumer le feu de la passion. Là, quelle est la matière des entretiens? On laisse les ministres de l'église s'acquitter de leurs fonctions; on

les laisse parler à Dieu, chanter les louanges de Dieu, célébrer les offices divins, consacrer le corps de Jésus-Christ, l'offrir en sacrifice, soit pour eux-mêmes, soit pour tous les assistans ; mais ces mêmes assistans, que font-ils ? ils lient ensemble d'oisives conversations, tiennent même les discours les plus dissolus, s'attroupent quelquefois comme dans un cercle, et mêlent leurs voix à celles des prêtres, non pour prier, mais pour se réjouir et pour plaisanter. Là, de quelle manière agit-on ? et comment se comporte-t-on ? Quelles contenances négligées et peu séantes! quels mouvemens de la tête, pour observer tout ce qui se passe autour de soi, et jamais ce qui se passe à l'autel et devant soi! Daigne-t-on fléchir quelques momens le genou ? on se lève bientôt, on s'asseoit, on se tourne de tous les cotés, selon que le caprice l'inspire, ou que la commodité le demande.

Je dis ce qui paroît ; mais que seroit-ce, si je venois à percer le mur ? Que seroit-ce, si, donnant à cette morale toute son étendue, je venois à découvrir ces œuvres d'iniquité, ces œuvres de ténèbres, qui se derobent à la vue des hommes, mais qui ne peuvent échapper à la vue de Dieu ? Car vous voyez tout, Seigneur: vos yeux, suivant la comparaison de

votre apôtre, sont plus pénétrans que le glaive le mieux affilé. Et qu'aperçoivent-ils, ô Dieu de pureté, et la pureté même? Je n'oserois y penser : comment oserois-je m'en expliquer ? Tirons le rideau sur toutes ces abominations ; et déplorons l'affreuse décadence, non pas de l'église de Jésus-Christ, puisqu'elle est toujours la même, toujours pure et sans tache; mais des enfans de l'église, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà donc ce cher troupeau ; voilà ces disciples qu'il s'étoit réservés, et dont il vouloit faire sa joie, sa gloire, sa couronne. Il se proposoit d'en être spécialement honoré : sont-ce là les marques d'honneur qu'il devoit attendre? Il est vrai ; on ne va pas toujours jusqu'à lui refuser certains témoignages d'un respect apparent, et à ne pas avoir certains égards. Il y a quelques dehors, à quoi ne permettent guère de manquer, ou un reste de foi, ou plus souvent une considération tout humaine. On se tient devant l'autel, et en présence du sacrement, la tête nue; on s'incline à certain temps, on se prosterne même : mais qu'est-ce que ces démonstrations extérieures ? N'est-ce pas un jeu ? Ne sont-ce pas des insultes, plutôt que des actes de religion?

Gaudium meum et corona mea. Philip. c. 4.

Quoi qu'il en soit, je finis par où j'ai

commencé, en marquant le fruit que nous devons retirer de ce discours. 1. Apprenons quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il voulut demeurer avec les hommes, et qu'il nous laissa le sacré dépôt de son corps. Il voyoit à quels outrages il s'exposoit dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui étoit présent : mais l'amour d'un Dieu surmonte tous les obstacles ; et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme ingratitude des hommes, ne pouvoient aller à tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il n'en reçût quelque atteinte. 2. Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu, tant de fois et si outrageusement insulté, n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait en quelque sorte violence à sa justice, laquelle ne cessoit
Ps. 78. point de lui crier : *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause.* Les Samaritains n'avoient pas voulu donner chez eux entrée à Jésus-Christ ; et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel, et de réduire en cendre toute une ville. Qu'eussent-ils dit, s'il l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies, où je vous l'ai dépeint ?

Cet aimable Sauveur n'écouta point le juste ressentiment des disciples; il n'écouta, et n'écoute tous les jours, que cette douceur inaltérable, que cet esprit de la loi de grâce qu'il est venu annoncer au monde. 3. Concevons un nouveau zèle pour l'honneur de la maison de Dieu, et du sacrement de Jésus-Christ. Au souvenir de tant d'irrévérences passées, faisons-lui toute la réparation qui dépend de nous. S'il ne nous est pas possible de lui rendre toute la gloire qu'il mérite, et qui lui a été ravie, du moins glorifions-le autant que nous le pouvons. Ah! Seigneur, que tous les peuples vous révèrent; et que ne tient-il à moi de conduire à vos pieds tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, pour vous faire hommage et vous honorer! Ce ne sont là que des souhaits, peu efficaces, mais sincères, mais du cœur; et au défaut de l'exécution, qui n'est pas toujours en notre pouvoir, vous vous contentez, Seigneur, du désir, et vous l'acceptez.

SEPTIÈME JOUR.

Jésus-Christ crucifié dans l'eucharistie

SERMON

SUR LA COMMUNION INDIGNE.

Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.

Ils crucifient tout de nouveau le Fils de Dieu dans leurs personnes. *Aux Hébreux, c. 6.*

EN quels termes plus énergiques le grand apôtre pouvoit-il s'exprimer, pour nous donner à connoître le crime de ces apostats, qui renonçoient la foi qu'ils avoient embrassée, et retournoient au judaïsme, après s'être soumis à l'évangile de Jésus-Christ? C'étoit une infidélité, pour l'expiation de laquelle, dans la pensée du maître des gentils, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subît de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang, ce Rédempteur des hommes n'eût pas également satisfait, et pour tous les péchés déjà commis, et pour tous ceux qui devoient se commettre. Mais de quelque manière que les interprètes entendent les paroles de saint Paul, elles ne vous conviennent que trop, sacrilèges profanateurs, qui, sans respect du sacrement où vous venez par-

ciper, apportez à la plus sainte table une onscience criminelle, et vous rendez, ar une communion indigne, coupables u corps et du sang d'un Dieu. N'est-ce as là, en effet, crucifier le Fils de Dieu? Non plus comme les Juifs, sur un bois nanimé et sans sentiment, mais dans os personnes, mais dans nos âmes; et 'oilà, mes frères, l'affreux attentat dont e voudrois aujourd'hui vous donner toute 'horreur qu'il mérite. Matière d'autant lus importante, qu'il est plus à craindre qu'à ces temps de l'année, où la solennité des fêtes, la coutume des fidèles, et une bienséance chrétienne, nous appellent à l'autel du Seigneur, et nous engagent à y recevoir le pain de vie, bien des mondains s'y présentent sans la robe de noces, je veux dire sans l'innocence absolument requise, et avec le péché dans le cœur. Or, pour entrer d'abord dans mon dessein, observez avec moi, s'il vous plaît, que quelque douloureux que fut le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut après tout une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur, et la voici; c'est que ce supplice lui fut volontaire. Prenez garde; volontaire : pourquoi? parce qu'il y trouvoit tout à la fois deux grands biens, qui devoient être l'accomplissement de sa

mission, comme ils en étoient la fi
savoir, la gloire de son Père, et le salut
l'homme : la gloire de son Père qui avo
été blessée, et qu'il vouloit réparer ;
salut de l'homme qui s'étoit perdu,
qu'il vouloit relever de sa chute, et sauve
Mais, dans une opposition dont on
peut assez gémir, nous allons voir quel
violence fait à Jésus-Christ le péchem
par une communion sacrilége, puis-q
c'est tout ensemble, et l'offense de Dic
la plus grièvе; premier point : et la ruin
du pécheur la plus funeste ; second poin
Plaise au ciel que ce discours vous inspir
une crainte salutaire, et que, dans cett
juste crainte, vous n'approchiez jama
du sacrement le plus vénérable, sans u
sérieux retour sur vous-mêmes, et san
toute la préparation qui convient.

Premier point. Offense de Dieu l
plus grièvе : d'où nous devons d'abor
juger quelle violence le pécheur fait à J. C
par une communion sacrilége. Il fau
convenir que les Juifs se portèrent à d'é
tranges extrémités contre le Fils de Dieu
lorsqu'après l'avoir comblé d'ignominie
déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin
et le firent expirer dans les douleurs et l
honte d'une mort aussi infâme qu'elle fut
cruelle : mais ce Dieu sauveur s'étoit sou-

is à tout cela, avoit accepté tout cela, oit consenti à tout cela. La gloire de son re, qu'il s'agissoit de rétablir, y étoit téressée. Il le savoit, et il étoit touché e ce grand intérêt, par préférence à tout tre. Cette seule vue devoit donc lui ndre toutes les souffrances de sa passion, on-seulement plus supportables, mais us désirables.

Il est vrai que, dans le jardin, livrant on humanité sainte à la tristesse, à la ayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoi- na une extrême répugnance pour la croix ui lui étoit préparée, et qu'il demanda e ne point boire un calice si amer: mais 'étoit l'homme qui parloit; c'étoit, dans e langage commun, ce que nous appe- ons l'appétit sensitif, et la partie infé- ieure de l'âme; tandis que la raison supé- ieure et la volonté agréoient tout et se ésignoient à tout. L'événement le montra ien: dès que ses ennemis vinrent l'arrêter t se saisir de sa personne, avec quelle ardeur lla-t-il au-devant d'eux! avec quelle fer- neté et quel courage se présenta-t-il à ux! Rien ne l'étonna, parce qu'il vouloit ffacer ainsi l'injure faite à Dieu par le éché, et satisfaire à la justice du ciel. Mais il en va tout autrement dans une communion sacrilége. C'est là, pour user toujours de la figure et de l'expression de

l'apôtre, c'est là que Jésus-Christ est cru
cifié, puisque le pécheur est une croi
pour lui, et la plus rude croix. Mais, bien
loin de rien apercevoir dans cette croi
qui puisse tourner à l'honneur de la Ma
jesté divine, il n'y voit qu'un crime, et l
crime le plus énorme. Car qu'est-ce d
communier indignement? quel abus di
Saint même des saints! quelle audace
quelle perfidie! quelle hypocrisie! J
reprends, et suivez-moi.

1. Quel abus! Il n'est rien que Dieu
nous ait ordonné plus expressément qu
le respect des choses saintes. C'est pou
cela que, dans l'ancienne loi, le peupl
étoit exclu du sanctuaire, et qu'il n'étoi
permis qu'au souverain pontife d'y entrer
C'est pour cela que le même peuple d'Is
raël eut défense d'approcher seulement
de la montagne où le Seigneur devoit des
cendre et converser avec Moïse. C'es
pour cela que du moment qu'Osa eu
porté la main sur l'arche, et que, par un
zèle indiscret, il se fut avancé pour l
soutenir, il tomba mort à la vue d'un
nombreuse multitude, et, par un châti
ment si sévère et si prompt, répandit l
terreur dans tous les esprits. Et n'est-ce
pas pour cela même encore, que l'usage
des pains de proposition étoit interdit à
quiconque n'avoit pas eu soin de se puri-

er, et ne s'étoit pas abstenu des plaisirs
s plus légitimes ? Or, je demande,
u'étoit-ce que ce sanctuaire ? qu'étoit-
e que cette montagne ? qu'étoit-ce que
tte arche d'alliance ? qu'étoit-ce que ces
ains de proposition ? et jamais, en tout
ela, y eut-il, ou put-il y avoir rien de
lus saint, ni même d'aussi saint, que
e sacrement de Jésus-Christ, que le corps
e Jésus-Christ, que le sang de Jésus-
Christ ? Voilà néanmoins ce que profane
e pécheur sacrilége, par une communion
ndigne. Dans une même âme il allie en-
emble le péché et la sainteté même.
Jnion la plus monstrueuse et la plus
bominable.

2. Quelle audace ! Saint Jean-Chrysos-
ôme, prêchant au peuple d'Antioche sur
e même sujet que moi, leur disoit : Pre-
ez garde, mes frères, et donnez-y toute
otre attention. Comprenez de quel pain
ous allez vous nourrir, et soyez-en saisis
le frayeur. Il le disoit à tous, sans excep-
ion, aux plus justes, comme aux autres;
t les plus justes en effet trembloient,
'examinoient, osoient à peine se présenter
l'autel : mais le pécheur sait s'affermir
ontre toute crainte ; et, d'un pas ferme,
l'un visage assuré, il s'ingère dans la
troupe des fidèles. En vain lui fait-on en-
tendre ces paroles de saint Paul aux Co-

1. Cor. c. 10. rinthiens : *Vous ne pouvez boire tout ensemble le calice du Seigneur, et le calice des démons. Vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur, et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie? Etes-vous plus forts que lui?* En vain, soulevée malgré lui, et contre lui, sa conscience lui crie-t-elle, avec l'ange de l'apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau : mais loin d'ici, loin de ce saint lieu, enchanteurs, impudiques, homicides, idolâtres, fourbes et imposteurs, vous tous qui aimez le péché, et qui le commettez.* Nulle considération ne l'arrête, tant il est résolu de ne rien écouter, et de franchir toute barrière. A la face du Dieu vivant, sans égard à la présence de Jésus-Christ, et sans hésiter, il se montre, il marche, il va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux âmes innocentes et pures.

Apoc. c. 22.

3. Quelle perfidie ! Judas trahit son Maître par un baiser ; et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infâme disciple, eut-il rien de plus perfide qu'une communion où le pécheur, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ en ami, pour se dévouer et s'attacher à lui du nœud le plus étroit et le plus intime

mais

mais, dans le fond, en ennemi, pour le vendre et pour le livrer? A qui livrer? aux plus criminelles habitudes, aux plus sales passions, aux plus sensuelles et aux plus brutales convoitises, à tous les vices d'un cœur corrompu, où il descend et où il est dans une espèce d'esclavage. Qu'est-ce que cet état pour un Dieu? et qu'est-ce que de l'y réduire!

4. Quelle hypocrisie! Ah! chrétiens, ne sont-ce pas souvent ces profanateurs, qui affectent les plus beaux dehors? Comme ce n'est point un principe de religion qui les fait participer au sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à quoi ils veulent satisfaire, mais un certain exemple qu'ils veulent donner, tout leur soin est, non pas de préparer leur âme, mais de se masquer et de se déguiser. Ils se prosternent, ils s'humilient, ils prient. Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur apprit qu'un d'entr'eux avoit conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui témoigner là-dessus sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle. *Est-ce moi*, s'écria-t-il, *est-ce moi, Seigneur?* C'étoit en effet ce malheureux; mais il craignoit d'être connu, et pour cela il pallioit ses senti- *Matth. c. 26.*

mens, et se contrefaisoit. Plût au ciel, qu'entre les ministres de Jésus-Christ, il fût le seul à qui l'on pût reprocher une si damnable dissimulation! Mais, hélas! puis-je sans horreur le prononcer! le ministère même le plus sacré, n'a pas toujours été exempt des plus sacriléges profanations; il ne l'est pas encore. Le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des faux prophètes, qui viennent à nous sous des toisons de brebis, et qui sont au-dedans d'eux-mêmes des loups ravissans. Daigne le Seigneur préserver son église de ces indignes sacrificateurs, qui, couverts des saints vêtemens, montent à l'autel, y opèrent le divin mystère, le consomment dans leur sein, le dispensent de leurs mains, et cependant recèlent au fond de leurs âmes des mystères d'iniquité, qu'ils tiennent ensevelis, autant qu'il leur est possible, en de profondes ténèbres; mais que Dieu voit, et que Jésus-Christ, juste vengeur de son sacrement, saura produire à la plus éclatante lumière, dans le grand jour de la révélation!

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci il est aisé de conclure, que ce ne peut être sans une sorte de violence, que Jésus-Christ voit à sa table un pécheur sacrilége, et qu'il souffre que le pain des anges lui soit administré.

Aussi, selon la remarque des évangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des apôtres, mangeant avec eux l'agneau pascal, et recevant comme eux le pain consacré, il en fut ému. Tout maître qu'il étoit de lui-même, il suivit le mouvement de son cœur, il se plaignit, il s'expliqua : nous ne pouvons nous en étonner, pour peu que nous concevions ce que c'est, dans son estime et par rapport à lui, qu'une communion où toutes ses vues sont renversées ; et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposoit, ne sert qu'à l'offenser plus grièvement, ce Père celeste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la vérité la plus exacte, et j'ajoute, sans hesiter, que si ce Sauveur étoit encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût, comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui ses bourreaux, ni de tous les tourmens qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui seroit plus odieux, et, en ce sens, plus douloureux, que le crime d'un chrétien, qui, par un sacrilége, profane le sacrement de son corps et de son sang. Voilà, Seigneur, ce que la malice des hommes vous reservoit. Vous ne fûtes crucifié qu'une

fois au Calvaire : combien de fois l'avez-vous été, et l'êtes-vous dans vos temples, et jusque dans votre sanctuaire!

SECOND POINT. Condamnation et ruine du pécheur la plus funeste : une autre conjecture qui nous donne à connoître quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ, par une communion sacrilége. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité, et nous ayant aimés, il est venu parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non-seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais comme rédempteur des hommes, et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement, que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre; c'est pour cela qu'il étoit envoyé, et c'est à quoi il a travaillé sans interruption jusqu'au dernier moment de sa vie. Or, ce salut qu'il avoit en vue et qui lui fut si cher, c'étoit le prix de sa croix, et de toutes les ignominies, de toutes les douleurs de sa passion : c'étoit là la fin où il aspiroit; et souhaitant la fin avec tant d'ardeur, ce désir si vif et si empressé devoit lui faire prendre, avec moins de peine, le moyen nécessaire

pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilége? à quoi se termine-t-elle? Je l'ai dit : à la plus terrible condamnation du pécheur, et à sa ruine.

Car, prenez garde, il devient coupable devant Dieu du corps et du sang de J. C. c'est l'expression de l'apôtre. De là, selon les termes formels du même apôtre, en mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et boit son propre jugement. Pour comble de malheur, il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu : d'où suit enfin une mortelle indifférence pour les choses de Dieu, et pour le salut, qui le conduit à la perte entière de son âme. Que dis-je! à la perte de son âme! de cette âme si précieuse à Jésus-Christ, de cette âme la conquête de Jésus-Christ, et comme son héritage; de cette âme que Jésus-Christ vouloit nourrir, conserver, avancer, élever à la gloire et à la béatitude éternelle, par l'efficace et la vertu de son sacrement. Hé quoi! ce même sacrement qui devoit lui donner la vie, c'est ce qui lui donne la mort! Ce même corps, ce même sang de son Sauveur, qui devoit la sanctifier, c'est, par l'abus qu'il en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abominable devant Dieu, ce qui

lui imprime un caractère de réprobation et qui la damne ! Dieu de miséricorde Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentimens ? Jamais vîtes-vous avec plus d'horreur la croix où vous fûtes attaché et tout le fiel dont on vous abreuva, eut-il rien pour vous de si amer ? Mettons ceci dans un nouveau jour, et expliquons-nous.

1. Il devient coupable devant Dieu, et par conséquent responsable à Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ. Il en devient coupable, dit le docteur des nations, puisqu'il profane l'un et l'autre ; puisqu'il traite indignement l'un et l'autre, puisqu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent par tant de titres. Et dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu ; puisque l'offense remonte jusqu'à Dieu même, puisque c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, puisque Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ, et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour la justification du pécheur, retombe sur lui pour sa damnation. Ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle du sang d'Abel, s'élevoit pour lui vers le ciel, et crioit miséricorde,

rie vengeance contre lui. Quel changement! quel renversement! Qu'il se l'imute à soi-même. C'est toujours le même ang qui devoit être sa rançon; mais à on égard, (je puis le dire, et les pères l'ont dit avant moi), il en fait le plus ontagieux et le plus subtil poison. C'est oujours le même Sauveur qui vouloit e défendre et lui servir d'avocat; mais l en fait son témoin le plus irréprochaple, et son plus dangereux accusateur.

2. En mangeant le corps et buvant le ang de Jésus-Christ, il mange et il boit on propre jugement. Et en effet, ce témoin, cet accusateur que le pécheur ecoit au-dedans de lui-même, et qu'il uscite contre lui-même, c'est en même emps son juge, mais un juge ennemi, nais un juge irrité, parce que c'est un uge outragé. Il n'est point besoin d'un utre tribunal que la table du Seigneur; l ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet: il est sans excuse, il est constant et avéré. C'est donc à que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure, contre le criminel, e même anathème qu'il prononça, dans une pareille conjoncture, contre ce disciple qui le trahissoit; *Malheur à cet homme!* malheur, parce que plus le sacrement qu'il viole est saint, plus il se

Matth. c. 26.

rend coupable; et que, plus il est co
pable, plus le châtiment qu'on lui pr
Ibid. pare sera rigoureux. *Il vaudroit mieux pour cet homme, de n'être jamais n* Jugement ratifié dans le ciel à l'insta même qu'il est porté sur la terre.

3. Il tombe dans un affreux abando nement de la part de Dieu. De n'avo pas profité d'une grâce, et de l'avoir reç en vain, c'est assez pour arrêter le cou de certaines grâces que Dieu nous des noit, et pour l'engager à les retirer. Q sera-ce de recevoir l'auteur de la grâc le principe et la source de toutes les gr ces, je ne dis pas inutilement et sa fruits, mais criminellement, mais sac légement? Car il ne s'agit pas seulem ici d'une simple omission, d'une simp résistance à la grâce, en ne faisant p ce que la grâce inspire; mais d'un sac lége actuel et formel, mais de l'attent le plus noir, en profanant le divin my tère. Je dis de l'attentat le plus noi parce que c'est souvent un attentat m dité, prévu, concerté, fait avec connoi sance et d'un sens rassis, malgré mil remords, malgré mille reproches int rieurs de l'âme qui répugne, qui hésit qui voit à quel excès elle se laisse em porter, et à quoi elle s'expose. Après cel nous paroîtra-t-il étrange qu'elle s

délaiss

délaissée de Dieu, et livrée à elle-même. Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde, au moment qu'il eut communié, lui dit : *Ce que vous avez résolu de faire, faites-le au plutôt.* Comme s'il lui eût dit : Je vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé ; rien n'a pu vaincre votre obstination : allez donc, et agissez ; périssez, puisque vous voulez périr. Joan. c. 13.

4. De là indifférence mortelle pour les choses de Dieu, et pour le salut. Abandonné de Dieu, et privé des grâces qui lui étoient réservées, comment seroit-il touché de quelque chose par rapport à Dieu et au salut de son âme ? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or, il en va de même, ou à peu près de même, à l'égard du crime. Il y en a d'une telle nature, qu'il suffit de les commettre une fois, pour rompre tous les liens qui nous retenoient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité : on secoue le joug ; on ne ménage plus rien. C'étoit en effet un joug pour plusieurs, que l'obligation d'approcher du sacrement de Jésus-Christ à certains temps de l'année où l'on ne pou-

voit guère s'en dispenser : c'étoit un frein qui gênoit et qui incommodoit. La vue d'une communion prochaine troubloit, inquiétoit, engageoit à prendre quelques mesures pour calmer une conscience encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir. Mais quand, fatigué de ces inquiétudes et de ces troubles, on a pris le plus court moyen de s'en affranchir, en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout, sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement, affermit contre la crainte d'une seconde, et en diminue l'horreur. De cette sorte on vit tranquille dans ses désordres; on se sert même de la communion comme d'un voile pour les couvrir et les tenir cachés. Ils se multiplient sans obstacle et presque à l'infini. Quel fonds de corruption, où de jour en jour on se plonge plus avant, et on s'abîme! Quelle impénitence commencée dans la vie, pour être, hélas! par le plus redoutable châtiment, consommée à la mort!

Voilà donc, chrétiens auditeurs, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de ce discours, et pour vous en retracer l'idée; voilà l'extrême violence que le pécheur sacrilége fait à Jésus-Christ; voilà

l'essentielle différence que j'ai marquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parce qu'il y envisageoit l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme : mais il déteste l'autre, il l'abhorre, parce qu'il y voit tout à la fois, et Dieu déshonoré, et l'homme perdu. Dans le fort de sa douleur, aux approches de sa passion, il disoit à son Père, en se résignant : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne*, qui doit se conformer à la vôtre ; mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilége ne peut être de la volonté du Père ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste que de renouveler la plainte de son prophète : *C'est en vain que j'ai travaillé ; en vain*, âme criminelle, *que j'ai consumé pour vous toute ma force.* Je vous avois sauvée par la croix ; mais le fruit de cette croix, où j'avois opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur. Plainte accompagnée d'une menace formidable : car, ajoute le prophète, ou Jésus-Christ même, dans la personne du prophète, *le Seigneur*, ce père tout-puissant, *me fera justice.* S'il

Luc. c. 22.

Isaïe, c. 46.

tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper; et son bras doit s'appesantir sur vous d'autant plus rudement, que c'est le sang de son Fils qu'il vengera.

Pensons-y, mes frères, et tremblons. Les jugemens de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, mais surtout pour les pécheurs sacriléges. Nous savons à quel désespoir Judas fut abandonné de Dieu, et à quelle fin malheureuse il s'abandonna lui-même, après avoir profané le sacré mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée; mais de s'y exposer, mais de se mettre là-dessus dans un danger évident et prochain, par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui n'arrive que trop fréquemment, et de quoi nous ne pouvons nous préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'âme qu'ils devoient avoir, et qu'ils avoient en effet; toutefois, lorsque sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je l'ai dit, qu'il y avoit un traître parmi eux, et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse. Aucun ne présuma de

lui-même, ni de son état ; mais ils s'écrièrent tous en général, et chacun pour soi : *Seroit-ce moi, Seigneur?* Prenons ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne. Nettoyons, lavons, purifions notre cœur ; effaçons, autant qu'il dépend de nous, avec le secours du ciel, jusqu'aux moindres taches : et du reste, malgré toutes nos précautions, défions-nous encore de nous-mêmes, et ne comptons point sur nous-mêmes. Je vais à vous, Seigneur ; je vais à votre autel où vous m'invitez, et où vous voulez vous donner à moi : mais comment y vais-je, et en quelle disposition? vous le voyez mieux que moi, puisque vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Ah! mon Dieu, n'y a-t-il point dans mon âme quelque venin secret qui la corrompe? suis-je dans votre grâce? Je n'en ai point de certitude ; mais du moins, ce que je sais, c'est que je souhaite d'y être, c'est que je veux y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être. Voilà, Seigneur, tout ce que je puis de ma part ; et vous, par votre miséricorde, vous suppléerez, comme je l'espère, à tout ce qui me manque.

HUITIÈME JOUR.

Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'eucharistie.

SERMON

SUR LES PROCESSIONS DU SAINT SACREMENT.

David et omnis domus Israël ducebant arcam testamenti Domini, in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisoient l'arche du Seigneur, au milieu des cris de joie et au son des trompettes. *Aux Rois, 2. c. 6.*

JAMAIS le saint roi d'Israël, et l'innombrable multitude de peuple qui l'accompagnoit, ne furent remplis d'une joie plus pure, ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsqu'avec l'appareil le plus pompeux, et parmi les acclamations publiques, ils conduisirent l'arche du testament, et la placèrent dans la capitale de l'empire. Ce fut pour cette arche, après avoir renversé l'idole de Dagon, après avoir mis en déroute l'armée des Philistins, après avoir attiré sur le pieux Obédon, et sur toute sa famille, les bénédictions du ciel; ce fut, dis-je, pour cette arche victorieuse, comme un triomphe. Tout Israël y applaudit; tout l'air retentit de chants d'allégresse,

et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, mes chers auditeurs, qui, dans une comparaison très-naturelle, nous représente ce qui se passe en ces saints jours, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce sacrement adorable? Dans la pensée des pères et des interprètes, c'est l'arche de la nouvelle alliance. Et comment l'église veut-elle surtout que ce sacrement soit honoré, dans cette octave qu'elle a établie et qu'elle lui consacre? On le porte publiquement et processionnellement; tout le peuple fidèle s'assemble autour du char où il est élevé; le concours est universel; et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions, et augustes cérémonies, dont je me suis proposé de vous entretenir. Car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les évangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante, et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici, en trois mots, le par-

tage de ce discours. Triomphe de Jésus-Christ dans l'eucharistie, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité; premier point. Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions de l'église, et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer; second point. Triomphe le plus capable d'exciter le zèle des fidèles, et de réveiller les sentimens de leur piété; troisième point. J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière; d'autant plus que c'est une matière qu'on ne vous a jamais peut-être suffisamment développée dans la chaire, et dont il est bon que vous ayez une pleine connoissance.

PREMIER POINT. Triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des maîtres de la vie chrétienne et spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ, par la communion, dans une âme, surtout dans une âme pénitente, comme un triomphe. Cette âme, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle étoit esclave, et qui la tyrannisoit, devient, pour son Libérateur, comme une terre conquise. Il en prend possession; il y établit son empire, et l'y affermit. Point d'inclination vicieuse qu'il ne ré-

prime, point de passion qu'il ne tienne sous le joug. Ses volontés règlent tout ; tout obéit à sa loi, tout suit les mouvemens de sa grâce ; et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier : de sorte que les efforts même qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Puissiez-vous, adorable Maître, régner ainsi dans nous et sur nous ! puissions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination !

Cependant, chrétiens, ce triomphe est tout intérieur, et n'a rien qui frappe les yeux. Dieu seul et l'âme en sont témoins. Or, il falloit à J. C. un triomphe plus éclatant. Il falloit qu'une fois au moins, chaque année, il y eût un temps où il se produisît au grand jour, et il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien. Oui, *Seigneur, levez-vous ; vous, dis-je,* Ps. 131. *et l'arche que vous avez sanctifiée*, qui est votre sacré corps. Sortez des ténèbres où vous vous tenez renfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois vous traîniez après vous les quatre, les cinq mille hommes qui vous suivoient et vous bénissoient. Ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et passible, vous convient encore plus dans

cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, *Filles de Sion,* *Cant.* c. 3. *venez au-devant de l'Époux céleste.* Nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et, de compagnie, venez prendre part à cette pompeuse et dévote solennité. Venez voir, *Ibid.* non plus *le roi Salomon, ceint du diadème,* mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'église ordonne, et ce qui s'exécute selon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts on se rend au lieu désigné pour la marche; on se dispose; on se range; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour se forme de tous les états et de toutes les conditions, depuis le plus petit et le plus pauvre, jusqu'au plus puissant et au plus grand, jusqu'au prince, jusqu'au monarque. A l'aspect de la divinité présente, toute dignité disparoît; chacun, à l'envi, ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects. *Isaïe.* c. 6. *J'ai vu le Seigneur,* disoit le prophète; *il étoit assis sur un trône élevé. Des séraphins étoient autour du trône, et se couvroient de leurs ailes; ils répétoient sans cesse, et se crioient l'un à l'autre: Saint, saint, saint, le Seigneur, le*

Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa majesté. Ainsi les prêtres, comme ces anges qui, dans le ciel, assistent autour du trône et devant la majesté du Très-Haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. Les rues sont jonchées de fleurs, les maisons parées et ornées, les autels dressés sur la route, d'espace en espace, pour recevoir le Seigneur, et pour lui servir, en quelque manière, de repos. Enfin, le signal est donné ; et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant, et qu'il commence à se produire.

Il est au milieu de ses ministres, comme grand prêtre et pontife souverain. Il est sous le dais, comme roi du ciel et de la terre. On lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu, et Dieu lui-même. Le bruit même des armes se fait entendre, et l'honore comme vainqueur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom, et pour l'exalter ! que de cantiques de louanges ! que d'harmonieux concerts ! que de bénédictions ! que d'adorations ! tout s'humilie, tout se prosterne. Il me semble que je pourrois bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du prophète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paroît avec la même grâce qu'un époux qui* Ps. 18.

sort de sa chambre nuptiale. Il a pris son essor comme un géant, pour fournir sa course ; et, sur son passage, il répand le feu de tous côtés, et les rayons de sa lumière. Ah! chrétiens, que dis-je! et quel autre état tout opposé, quelle autre vue vient me frapper l'esprit! quel parallèle! Que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem, la veille de sa passion! Là, il fut livré entre les mains des impies, et traîné avec violence de tribunal en tribunal, comme un criminel; ici, il est dans les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent avec révérence, d'autel en autel, et l'y placent comme le saint par excellence, et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi d'une populace animée, abandonné aux plus indignes traitemens d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspirent la haine et une aveugle fureur : ici, révéré jusqu'à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend, et pour lui-même, et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux, que d'humbles actions de grâce, et de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérodes, il comparut devant toute sa

our, et il y fut méprisé, moqué, traité
e fou. De là, renvoyé honteusement, il
omparut, pour une seconde fois, devant
ilate et son conseil, et il y fut accusé,
ugé, condamné. Ici, dans les plus super-
es cours, comme dans les campagnes et
es bourgades; dans les ordres les plus
levés par la supériorité du rang et par
'autorité, comme dans les dernières con-
itions; partout on s'acquitte envers lui
du même devoir de religion, et l'on publie
galement ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs
eux-mêmes, lui déférèrent les honneurs
lu triomphe. Ils le reconnurent pour fils
de David; ils le proclamèrent roi d'Is-
raël; ils coururent en foule l'accueillir
avec des branches d'olivier et des palmes à
la main; ils se dépouillèrent de leurs vê-
temens, et les étendirent sous ses pieds.
Quelle inspiration les saisit tout à coup!
quel subit mouvement les emporta! C'est
ce que je n'examine point. Mais, du reste,
ce ne fut là qu'un triomphe particulier,
et renfermé dans la seule capitale de la
Judée; ce ne fut qu'un triomphe passa-
ger, à quoi bientôt succéda toute la con-
fusion et toute l'infamie de la croix. C'est
dans votre sacrement, Seigneur, que
votre triomphe est universel et perpétuel.
De l'orient à l'occident, chez toutes les

nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage ? où chaque année, ne se renouvelle-t-elle pas ; et, depuis son institution, où ne subsiste-t-elle pas ? Soutenons-la, chrétiens auditeurs, autant que nous y pouvons concourir ; et reprochons-nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles ; on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines ; on ambitionne d'y avoir place et d'y être remarqué : ayons du moins, à l'égard de celle-ci, la même assiduité et la même ardeur. Entre tous les motifs qui nous y engagent, la raison de l'édification et de l'exemple peut nous suffire.

SECOND POINT. Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, selon les vues et les intentions de l'église en l'instituant. Que se propose l'église dans cette cérémonie ? Que prétend-elle ? 1. Reconnoître l'excellent don que J. C. nous a fait de son corps et de son précieux sang ; 2. répandre les bénédictions célestes et les grâces que J. C. porte avec soi, et sanctifier spécialement tous les lieux où il passe, et qu'il honore de sa présence ; 3. confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du sacrement de Jésus-Christ, et même

e qui n'est pas sans exemple, faire naître, lans leurs esprits, des reflexions qui les ouchent, qui leur dessillent les yeux, et eur découvrent enfin la vérité ; 4. réveiller et affermir la foi des fidèles, souvent endormie, et par là même, ou chancelante, ou moins vive et moins agissante. e me borne là ; et je demande s'il est ien de plus raisonnable que ces intentions de l'église, et rien de plus conforme à l'esprit de Dieu? Exposons-les par ordre, et appliquez-vous.

1. Reconnoître l'excellent don que ésus-Christ nous a fait de son corps et le son précieux sang. Que ce soit le don e plus excellent, on n'en peut avoir le noindre doute, puisque c'est le corps et e sang d'un Dieu. Don d'autant plus estimable, qu'il est pleinement gratuit, et que rien, de notre part, ne nous l'a pu mériter. Or, une partie de la reconnoissance, st de publier le bien qu'on a reçu ; d'en narquer une haute idée, et de l'employer la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi 'église, redevable à Jésus-Christ d'un sacrement où sont contenues toutes les richesses de la grâce et de la miséricorde, t où réside corporellement la plénitude le la Divinité même, ne veut pas que ce oit un trésor caché. Sensible à l'amour t à l'infinie libéralité du divin Epoux

qui l'en a gratifiée, elle veut lui en faire honneur ; et pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les places publiques, et le présente à la vue de tous les peuples ; comme si elle nous adressoit ces paroles du prophète royal : *Venez et voyez combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses.* Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier. D'où elle conclut, avec le même prophète : *Allons donc, réjouissons-nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le ; car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau.*

Ps. 65.

Ps. 64.

2. Répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi. Dans les entrées des princes, ils dispensent plus abondamment leurs dons. Il est de la majesté et de la grandeur royale, que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue, non-seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y étalent, mais par les largesses qu'ils accordent. Je sais que pour opérer ses merveilles, et pour exercer sa toute-puissante vertu, la présence de Jésus-Christ n'est point

point absolument nécessaire. Ce qu'il faisoit autrefois, il le peut encore. Absent comme présent, il voyoit le fonds des cœurs, il gagnoit les âmes, il chassoit les démons, il rendoit la santé aux malades, il ressuscitoit les morts; et quand il dit à ce centenier qui lui demandoit la guérison de son serviteur, *J'irai chez vous, et je le guérirai*, cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle étoit humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*, et il n'en est pas besoin. *Prononcez une parole*, c'est assez; *mon serviteur sera guéri.* Tout cela, chrétiens, est incontestable : mais d'ailleurs je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rapporte toute à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir tous ses trésors, et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendoit de la montagne où il s'étoit retiré pour prier; il s'arrêta dans la plaine, et là, de toute la Judée, une grande multitude le vint trouver, peuples, scribes, pharisiens, docteurs. Chacun s'empressoit autour de lui : pourquoi? remarque l'évangéliste : *Parce qu'il sortoit de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante.* Cette vertu est toujours la même : la source est intarissable; et c'est dans les saintes

Matth. c. 8.

Luc. c. 6.

visites du Seigneur, qu'il s'en est fait une effusion toute nouvelle. Il n'attend pas pour cela que nous allions à lui ; mais il vient lui-même à nous, mais il paroît au milieu de nous, et, nous tendant les bras il ne cesse point de nous dire : *Puisez avec joie dans les sources de votre Sauveur*

Isaï. c 21.

3. Confondre l'incrédulité des hérétiques. Ils ont tant déclamé contre le sacrement de l'autel ; ils se sont tant efforcés d'en affoiblir la créance, et ont tant blasphémé cet adorable mystère, que l'église après avoir employé, pour les convaincre les plus solides raisonnemens, a cru devoir encore opposer à leurs clameurs, le magnifique appareil de cette fête. C'est un reproche sensible de leur obstination c'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui, des yeux, se communique à l'esprit, et peut faire impression sur leur cœurs. Car le dessein de l'église n'est pas de les confondre, précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissés préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que saint Paul écrivoit aux Corinthiens : *Je ne cherche point à vous insulter ; mais je vous avertis comme mes enfans bien-aimés* : car vous l'êtes

1. Cor. c. 4.

en vertu de votre baptême. Si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous cause de la confusion, *je me réjouis, non de votre confusion; mais du bon effet qu'elle peut avoir, en contribuant à votre retour et à votre pénitence.* 2. Cor. c. 7. Tels sont, dis-je, les souhaits de l'église; et plus d'une fois ses espérances là-dessus ont été remplies. A ce triomphe de Jésus-Christ, dont ils ont été témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles et indociles ont été touchés; le charme qui les aveugloit et qui les retenoit, est tombé. Foudroyés, non point au-dehors, ni avec éclat, comme saint Paul, mais intérieurement, et dans le fond de l'âme, ils ont répondu comme lui, à la voix qui les appeloit: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Act. c. 9. Je suis à vous. La victoire a été aussi complète, qu'elle étoit subite. Ils se sont déclarés, ils se sont joints à la multitude, et, sans différer, se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de grâce et de ces miracles dont nous ne pouvons présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu. Son bras n'est pas raccourci. N'entreprenons point de pénétrer ce secret de prédestination; contentons-nous d'adorer et d'espérer.

4. Reveiller et affermir la foi des fidèles.

Ils sont fidèles, ils croient ; mais du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affoiblit, et devient toute languissante. Elle n'est pas tout à fait éteinte ; elle subsiste dans le fond : mais elle n'a pas ce degré de fermeté, de vivacité, qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parce que plusieurs n'ont, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, qu'une foi foible et vague, de là viennent tant d'irrevérences qui se commettent devant les autels, et cette tiédeur avec laquelle on assiste au sacrifice, ou l'on approche de la sainte table. Mais est-il rien de plus propre à l'exciter à la fortifier, cette foi lente et comme assoupie, que la célébrité de ces saints jours ? Qu'est-ce que cette auguste cérémonie, où se rassemble tout le corps des fidèles ? C'est une nouvelle profession de foi que fait l'église ; profession authentique et publique, profession commune et par là même plus efficace. Cet exemple mutuel qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité, forment une conviction qui, dans un moment, lève toutes les difficultés, et résout tous les doutes. On voit et on croit non pas contre la parole du Fils de Dieu qui nous dit : *Bienheureux ceux qui*

Joan. c. 20.

n'ont point vu et qui ont cru; mais, en ce sens, que ce qu'on voit dispose à croire, d'une foi plus vive et plus ferme que jamais, ce qu'on ne voit pas. Concluons : et disons, que ce n'est donc pas sans de puissans motifs, que l'église a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela ses vues ont été les plus raisonnables; et que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus nous devons nous y conformer et les seconder.

TROISIÈME POINT. Triomphe le plus capable d'allumer le zèle des fidèles, et de renouveler les sentimens de leur piété. Trois sentimens que cette solennité doit inspirer aux âmes fidèles envers le sacrement de Jésus-Christ : vénération, dévotion, consolation.

1. Vénération. Partout où est présente la sacrée personne de Jésus-Christ, il mérite également nos respects, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre donc la chose absolument et en elle-même, il n'est pas moins digne de notre culte, dans un lieu, ni dans un temps, que dans un autre. Mais il faut d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est plus vivement touché, et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence.

Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique ; quand on voit tout un peuple humilié et prosterné, ou qu'on est témoin des mouvemens, des saints empressemens d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages ; quand on n'entend autour de soi que des acclamations que des éloges, que des chants de piété ; tout cela sert à recueillir l'âme, et porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier, et à se prosterner soi-même.

Et en effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit, plus fortement que jamais, ces hautes idées qu'on a conçues du sacrement que l'église honore; de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce sacrement; de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce sacrement ; de toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce sacrement; de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce sacrement ; de ce sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudroit en quelque manière s'abîmer et s'anéantir. Que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-on ; et que tout le ciel ne vient-il ici se joindre à la terre, pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère? Car qu'est-ce que

les adorations d'un homme comme moi? Du moins, mon Dieu, vous voyez mon désir, et vous l'agréerez; vous suppléerez à ma foiblesse, et vous aurez égard, non point tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrois faire. Ainsi pense-t-on, et ainsi parle-t-on, quand c'est un esprit de religion qui conduit à cette cérémonie: mais si c'est un esprit de curiosité, un esprit d'amusement, le même esprit qui mène au théâtre et à des spectacles tout profanes, il n'est pas surprenant alors qu'on fasse, d'une si auguste solennité, un passe-temps inutile, où l'on ne cherche qu'à repaître ses yeux, qu'à voir et à être vu. De là même ce tumulte et cette confusion, ces allées et ces venues, ces immodesties dont cette fête est troublée; nulle réflexion, nulle retenue. On promène de tous côtés ses regards, sans les tourner peut-être une fois vers Jésus-Christ. Tandis que ses ministres prient à haute voix, afin que tous les assistans s'unissent à eux, du moins d'esprit et de cœur, on s'entretient de bagatelles, on converse, on agit: on se comporte en tout avec autant de liberté et aussi peu de circonspection, que si c'étoit une partie de plaisir, et un divertissement tout mondain.

2. Dévotion. De ce sentiment de respect et de vénération qu'inspire la céré-

monie de ce jour, naissent des sentime
de dévotion. Sentimens prompts et subi
vifs et ardens. Le cœur tout à coup s'
meut, s'enflamme, devient tout de fe
Soit amour plus tendre, soit reconnoi
sance plus affectueuse, soit confiance pl
intime, tout le remue, et quelquefois
transporte comme hors de lui-mêm
C'est la grâce, il est vrai, et une grâ
intérieure qui produit ces sentimens : ma
il n'est pas moins vrai que certain ext
rieur de religion, qu'on aperçoit de tout
parts autour de soi, ne contribue pas p
à les former. Car je parle d'une dévotio
sensible, je veux dire, d'une dévotio
qui se répand jusque sur les sens, apr
que les sens ont eux-mêmes servi à l'excite
Je ne sais quelle onction coule dans l'âm
et de l'âme rejaillit en quelque sorte jusq
sur le corps, selon cette parole du pr
Ps. 83. phète : *Mon cœur et ma chair ont tre-
sailli, et se sont réjouis dans le Die
vivant.*

3. Consolation. De quel transport
joie Magdeleine fut-elle saisie, quan
elle vit son aimable Maître ressuscité
Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds
et, sans tarder un moment, elle alla, sel
l'ordre qu'elle en reçut, porter aux ap
tres une si heureuse nouvelle. Tel est
sentiment de consolation dont est péné
tr

trée une âme qui aime Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son Epoux; je veux dire, à ses humiliations et à son élévation; à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter, ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir. Elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits; mais maintenant que l'église les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce, que ses larmes ont été plus abondantes, et ses gémissemens plus amers. Chaque pas qu'elle fait à la suite de son Bien-aimé, est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence d'un Dieu. Elle se reproche une distraction la plus légère, un regard, une parole: il n'y a rien, sur cela, de petit pour elle.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, nous voici à la fin d'une octave, où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans la très-sainte eucharistie. Profitons de ce sa-

crement pour vivre nous-mêmes d'une vi
chrétienne et toute pure ; car voilà le frui
que nous en devons retirer. Il nous sou
tiendra jusqu'à la mort. A cette dernièr
heure, ce sera notre grande ressource
non point précisément pour prolonger su
la terre, et dans cette vallée de larmes
des jours sujets à tant de vicissitudes
tant de misères ; mais pour nous garant
des surprises de l'ennemi qui redoub
alors contre nous ses attaques ; mais pou
nous adoucir les rigueurs d'une séparati
toujours contraire aux sens et à la natur
enfin pour nous servir de viatique,
nous faire passer à une vie éternelle
bienheureuse. Ainsi soit-il.

On a cru ne devoir pas omettre l'essai d'un panégyrique de S. Benoît que le père Bourdaloue avoit tracé p une célèbre communauté de religieu bénédictines.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE S. BENOIT.

Non est similis illi in legislatoribus.

Entre les législateurs, il n'y en a point de semblable à lui. *Au livre de Job, chap.* 26.

C'est de Dieu même que ces paroles doivent s'entendre dans le sens de l'écriture; et le saint homme Job en parloit ainsi, parce que Dieu est en effet le premier et l'incomparable entre les législateurs. Je sais que Dieu a ce degré d'excellence, en quelque qualité que nous le considérions : mais il faut avouer qu'en qualité de législateur, il a un caractère de perfection qui le rend encore plus inimitable, et qui le distingue plus particulièrement des autres. Car, selon la remarque de saint Grégoire de Nazianze, il est tellement législateur, qu'il est en même temps la loi; c'est-à-dire, que la loi de Dieu n'est rien autre chose que Dieu même; et que Dieu, qui donne la loi à tous les êtres créés, est lui-même la première et essentielle loi de toutes les créatures. Caractère propre de la Divinité.

Caractère fondé sur la nature et la prééminence de l'être de Dieu. Caractère incommunicable à tout autre que lui ; et voilà par où lui convient, dans toute son étendue, ce bel et magnifique éloge, qu'*entre les législateurs il n'y en a pas un qui l'égale.*

Permettez-moi néanmoins, mesdames, d'appliquer, en quelque manière, ce même éloge au grand saint Benoît, dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Ce fut un législateur envoyé de Dieu, et suscité dans l'église pour y établir des lois de sainteté et de perfection. Tel est le portrait que l'église nous en a fait elle-même ; et c'est sous cette image qu'elle nous l'a représenté, en le mettant au rang des saints. Un homme, dit-elle, qui fut le restaurateur de la discipline monastique, presque entièrement ruinée dans l'occident. Et par où la rétablit-il ? par l'institution de sa règle ; de cette règle qui a sanctifié des millions d'âmes, et opéré des effets de grâce que nous ne pouvons assez admirer.

Or, pour expliquer mon dessein, entre les qualités nécessaires à un législateur, il y en a trois principales, la sagesse, l'autorité et le succès : la sagesse, pour disposer la loi ; l'autorité, pour la faire observer ; et le succès, pour la répandre, et lui soumettre un grand nombre de sec-

tateurs. Le législateur doit avoir des lumières et de la prudence, parce qu'il doit ordonner ; il doit avoir de l'autorité et de la force, parce qu'il doit obliger ; et il doit avoir du bonheur dans ses entreprises, parce qu'il doit engager les hommes à recevoir sa loi et à l'agréer. C'est sur ce plan, mesdames, que j'ai formé le panégyrique de votre glorieux patriarche. De tous les instituteurs que la Providence a choisis pour l'établissement des ordres religieux, nul ne fit paroître plus de sagesse dans les mesures qu'il prit pour bien disposer sa règle, et pour attirer sur lui l'esprit de Dieu ; premier point : nul ne témoigna plus de zèle, et n'eut plus d'autorité pour maintenir sa règle, et pour la faire pratiquer ; second point : enfin, Dieu ne donna à nul autre plus de succès pour la propagation de sa règle, et pour la perpétuer ; troisième point. Dans ces trois points qui partageront ce discours, vous trouverez de quoi vous instruire et de quoi vous édifier, si vous voulez m'honorer de votre attention.

PREMIER POINT. Les mesures de sagesse que prit saint Benoît, pour bien disposer sa règle, et pour attirer sur lui l'esprit de Dieu. Je ne puis mieux sur cela le comparer qu'avec le législateur du peuple

juif. Que fit Moïse pour se préparer à recevoir la loi de Dieu, et à la publier ? Il fit trois choses : 1. il se sépara de tout commerce, et se retira sur la montagne de Sinaï, où il demeura quarante jours dans une profonde solitude, éloigné du bruit et de la conversation des hommes ; 2. il y observa un jeûne très-exact et très-rigoureux, mortifiant sa chair pour épurer son esprit, et pour le rendre plus capable des communications divines ; 3. il y entra dans un entretien familier et continuel avec Dieu, qui se manifesta à lui, qui lui parla au cœur, qui lui découvrit les mystères les plus intimes de sa loi, et tout ce qui appartenoit au gouvernement du peuple dont la conduite lui étoit confiée. Ainsi Dieu appelle saint Benoît. Il le destine à former, dans l'église, un grand ordre, et à lui tracer une règle propre. Fidèle à sa vocation, que fait ce sage fondateur ? il ne compte point sur lui-même ; il ne se laisse point préoccuper des vaines idées d'une philosophie présomptueuse ; il comprend que la véritable sagesse de l'homme, surtout en ce qui regarde les œuvres de Dieu, est de se défier de toute la sagesse humaine, et d'aller d'abord à la source de cette sagesse éternelle, que le Père des lumières ne refuse point à ceux qui la demandent, et qui se

mettent en état de l'obtenir. Comment en état, et par où? par la retraite, par le jeûne, par la prière.

De là donc il quitte le monde, il sort de la maison paternelle, il renonce à tout, et, dès la première fleur de l'âge, il se confine dans un désert, où il n'a que Dieu qui l'instruise. Ce n'est pas assez: rempli d'une sainte haine de lui-même, il déclare la guerre à tous ses sens; il jeûne, non point quarante jours, comme Moïse, mais trois ans entiers. Il se porte à des excès de pénitence qui semblent surpasser toutes les forces de la nature, et où il a besoin de toutes celles de la grâce pour le soutenir. Et si vous me demandez pourquoi le jeûne de saint Benoît est plus austère et plus long que celui de Moïse, je vous réponds, avec le vénérable Bede, l'un de ses plus illustres panégyristes, que c'est parce qu'il méditoit une loi bien plus parfaite que la loi de Moïse; je veux dire, une règle qui, dans le plus sublime degré, devoit contenir toute la perfection de la foi évangélique. Enfin, seul avec Dieu, il ne s'occupe que de Dieu, que de la présence de Dieu, que des grandeurs et des infinis attributs de Dieu. Il prie, et dans sa prière il parle à Dieu, il consulte Dieu; il apprend de Dieu ce qu'il sera bientôt obligé d'enseigner lui-même; quelle forme

de vie il doit prescrire à ses disciples ;; quelles hautes maximes et quel genre de sainteté il doit leur inspirer ; à quelle police spirituelle et extérieure il les doit soumettre, et quel ordre de discipline il doit établir parmi eux. Reprenons encore,, s'il vous plaît, et donnons à ceci un nouvel éclaircissement.

1. Il quitte le monde. De quitter le monde, ce ne dut pas être, pour saint Benoît, un léger effort, ni une médiocre vertu. Il étoit grand selon le monde; et,, en renonçant au monde, il renonçoit à de riches prétentions. Mais cette séparation du monde étoit nécessaire pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui. Qu'eût-il appris dans le monde? les maximes du monde, les coutumes, les règles, les lois du monde. Quelle prudence y eût-il acquis ? une prudence mondaine, cette prudence réprouvée de Dieu. Il n'y avoit que le désert où il pût être éclairé d'une sagesse supérieure et toute céleste. C'étoit là que Dieu devoit lui déclarer ses volontés, et lui faire connoître ses voies. C'étoit là même que,, dégagé de toutes les vues humaines, et de tous les objets capables de le distraire, il devoit être plus attentif à la voix de Dieu, et qu'il pouvoit mieux l'entendre.

2. Il jeûne, et ce jeûne s'étend à toutes

les œuvres de la plus sévère pénitence. C'est un autre Elie : malgré la délicatesse de son corps, il se couvre du vêtement le plus grossier. C'est un autre Jean-Baptiste : on peut dire de lui, comme du saint précurseur, *qu'il ne mange ni ne boit.* Sa demeure, c'est un antre ténébreux et plein d'horreur : on diroit plutôt que c'est un sépulcre, que la demeure d'un homme vivant. Le lit où il repose, c'est la pierre dure. Et s'accorde-t-il même quelque repos? ou du moins ne regrette-t-il pas le peu de repos qu'il est forcé d'accorder à ses sens, et à quoi la nature, malgré lui, l'assujétit? Quelle vie! quelle mortification! quelle abnégation de soi-même! Et pourquoi? afin que tous les appétits sensuels étant réprimés et comme éteints, nul sentiment naturel, nulle inclination, nulle passion ne pût troubler les opérations de l'âme, ni l'empêcher d'apercevoir les rayons de ce soleil de justice, d'où lui devoient venir les plus pures et les plus sublimes connoissances. Sans cela, dit saint Basile, sans le jeûne et tout ce qui l'accompagne, Moïse n'eût osé approcher de cette nuée lumineuse où le Seigneur lui apparut. Aussi est-ce le jeûne, poursuit le même père, qui élève l'esprit, qui

Neque manducans, neque bibens. Matth. c. 11.

suggère les bons conseils, qui donne la sagesse aux législateurs.

3. Il prie. N'entreprenons point de le suivre jusque dans le sein de la Divinité, où, par le secours de l'oraison, il va s'abîmer et se perdre. Que dis-je! se perdre? Jamais le disciple bien-aimé, saint Jean, ne pénétra plus avant dans les secrets de la sagesse divine, qu'après s'être paisiblement endormi sur la poitrine de J. C. Et qui peut dire tout ce que l'esprit de vérité dictoit intérieurement à notre saint solitaire, dans le doux et mystérieux sommeil d'une profonde contemplation?! C'étoit là son école, et il ne lui falloit point d'autre maître que vous, Seigneur; il n'en vouloit point d'autre. Sages du siècle, faux savans, taisez-vous; ou si, pour flatter votre orgueil, vous faites, en de longs et vains discours, le pompeux étalage de cette science profane dont vous êtes adorateurs, parlez tant qu'il vous plaira : ce n'est point à vous que Benoît aura recours; ce ne sont point vos leçons qu'il prendra. Au pied du crucifix où il se tient prosterné, à la vue du ciel où il tend incessamment et affectueusement les bras, dans une union étroite avec le Dieu qu'il adore, et à qui il ouvre son cœur, il en apprendra plus

mille fois qu'au milieu de tous les philosophes, et dans les plus fameuses académies.

Voilà, mesdames, quels furent les principes qui donnèrent naissance à votre règle; à cette règle marquée, selon l'expression de saint Grégoire, d'un caractère singulier de sagesse et de discrétion; à cette règle, ni trop courte, ni trop étendue, ni trop vague, ni trop détaillée, ni trop rigide, ni trop indulgente; à cette règle qui, par le plus juste tempérament, mortifie tellement la nature, qu'elle ne l'accable point, et la ménage aussi de telle sorte, qu'elle ne la flatte point; qui s'accommode à tous les âges et à toutes les dispositions, aux foibles et aux forts, aux sains et aux malades, aux jeunes et aux vieux, à l'un et à l'autre sexe; à cette règle que les conciles ont approuvée et confirmée, que les instituteurs des siècles suivans ont étudiée comme un excellent modèle, et dont ils ont profité pour le gouvernement des saintes sociétés qu'ils avoient à conduire. Voilà, dis-je, mesdames, comment elle fut originairement conçue; et voulez-vous en prendre vous-mêmes l'esprit? Le voulez-vous former et maintenir dans vous, ce ne peut être, avec la grâce d'en haut, que par les mêmes moyens, je veux dire, que par la

fuite du monde, que par la sévérité de la pénitence, que par l'exercice de l'oraison.

Fuite du monde ; car l'esprit de votre règle est un esprit de retraite ; et il en est de cet esprit comme de ces essences précieuses, qui ne peuvent se conserver, et qui s'évaporent dès qu'on les produit au jour. Vous savez ce que disoit cet homme si intérieur et si versé dans la vie spirituelle et religieuse : *Toutes les fois que je me suis mêlé dans les conversations des hommes, j'en suis sorti moins homme, et plus imparfait que je n'y étois entré.* Ah! mesdames, la belle parole, et qu'elle contient un grand sens! Si pour converser avec les hommes, on en devient moins homme, à plus forte raison en devient-on moins chrétien, moins religieux, moins régulier, moins fervent, et, dans votre état, moins rempli de l'esprit de saint Benoît. J'en parle avec d'autant plus d'assurance et plus de consolation, que c'est en présence d'une communauté, où cet esprit de solitude n'a pas reçu jusqu'à présent l'atteinte la plus légère de la part du monde.

Quoties inter homines fui, minor homo redii. Imit. Christ.

Austérité de la pénitence. Il y a dans nous deux lois toutes contraires ; la loi de l'esprit, et la loi du péché, qui est celle des sens. Afin donc que l'esprit pré-

vale ; afin que, dégagé de tout obstacle, il puisse agir dans une pleine liberté, il faut que les sens soient soumis, et ils ne le peuvent être que par la mortification et la pénitence. C'est à quoi, mesdames, il n'est pas besoin que je vous exhorte. S'il y avoit quelque chose à corriger sur cela, parmi vous, ce seroit plutôt un saint excès dans le retranchement des commodités et des aises de la vie. Excès, il est vrai, qui doit être réduit à de justes bornes : mais, du reste, excès plus louable que toute la prudence de la chair et ses faux ménagemens ; excès où porte cette sainte folie de la croix, dont le grand apôtre se glorifioit ; excès, dit S. Bernard, qui, par l'affoiblissement volontaire du corps, élève l'esprit à la véritable sagesse, et fait la sanctification de l'âme.

Exercice de l'oraison. En est-il un plus propre de la retraite, et par conséquent plus conforme à la règle que vous avez embrassée? Moins vous traitez avec le monde, plus devez-vous traiter avec Dieu : car ce n'est que pour traiter plus librement, plus assidûment, plus familièrement avec Dieu, que vous vous êtes retirées du monde. Dans la voie où vous marchez, toute droite qu'elle est, il peut y avoir pour vous des écueils à éviter, des égaremens à craindre, des chutes, des

décadences, des relâchemens à prévenir. De prétendre trouver dans vous-mêmes les règles de votre conduite, les vues, les secours nécessaires, ce seroit une présomption et une illusion. Il faut donc aller plus haut ; il faut vous dégager de vous-mêmes, il faut chercher ailleurs que dans vous-mêmes, et cela par une fréquente prière. La prière vous approchera de Dieu ; et plus vous approcherez de Dieu plus vous participerez à ce don de sagesse qu'eut en partage votre bienheureux père et qui fut particulièrement en lui le fruit de l'oraison.

Second point. Autorité de St. Benoît pour accréditer et faire observer sa règle. Il sort de sa grotte ; il descend de la montagne, comme Moïse, portant les tables de la loi : c'est-à-dire, sa règle qu'il a concertée avec Dieu, et qu'il vient publier au monde. Plein de zèle, il parle, il sollicite, il presse : mais, aussi-bien que Moïse, il ne trouve d'abord que des sujets rebelles et indociles, que des cœurs durs et intraitables, que des esprits farouches et grossiers, que des hommes légers, qui l'écoutent, qui se rangent sous sa discipline, qui le reconnoissent pour leur maître ; mais qui bientôt, ennemis du joug, se soulèvent, se tournent contre leur lé-

gislateur, et osent même attenter sur sa personne.

Que fera-t-il ? Dieu l'appelle ailleurs, et il y va. Le mont Cassin étoit le lieu marqué par la Providence, où la règle de saint Benoît devoit paroître dans le plus grand éclat. Changement admirable de la droite du Très-Haut ! Que vos conseils, ô mon Dieu, sont incompréhensibles ! qu'ils sont profonds et adorables ! Qu'étoit-ce que cette fameuse montagne ? le siége de l'impiété, où les peuples, prosternés devant l'idole d'Apollon, lui présentoient de l'encens, et l'adoroient. Mais c'est là même que le nouveau législateur établit la règle qu'il apporte. L'idole est renversée, brisée, foulée aux pieds. La nouvelle règle est reçue, pratiquée, autorisée. Comment saint Benoît l'autorise-t-il ? 1. par ses exemples ; 2. par ses miracles.

1. Par ses exemples. Ce qu'il fait pratiquer à ses disciples, il commence par le pratiquer lui-même. Voulez-vous, disoit saint Grégoire, pape, un abrégé de la règle de saint Benoît, considérez sa vie ; et voulez-vous, ajoutoit le même souverain pontife, un précis de la vie de saint Benoît, considérez sa règle. L'une est une parfaite expression de l'autre. Car ce grand saint, cet homme de Dieu, ne vi-

voit point autrement qu'il enseignoit, ni n'enseignoit point autrement qu'il vivoit. Voilà où consistoit tout le secret de son gouvernement. Il faisoit, et il ordonnoit. D'ordonner, et de ne pas faire, il eût cru être prévaricateur; de faire, et de ne point ordonner selon qu'il le falloit, il eût manqué au devoir du législateur. Il disoit à ses disciples: Soyez humbles, soyez petits à vos yeux; mais en même temps il cherchoit en tout à s'humilier lui-même, et donnoit tous les témoignages d'un parfait mépris de lui-même. Il leur disoit: Cédez sans peine, et ne contestez avec personne; mais en même temps il abandonnoit lui-même un monastère déjà bâti et pourvu de tout, afin de céder à la violence d'un prêtre qui le traversoit, quoiqu'il lui fût aisé d'en avoir justice, et de le réduire à la raison par les voies ordinaires et les plus légitimes. Il leur disoit: Aimez le prochain, aimez jusqu'à vos ennemis les plus déclarés; mais en même temps, lorsqu'il apprit lui-même la fin malheureuse de cet ecclésiastique qui s'étoit porté contre lui à de si étranges extrémités, il en fut pénétré de douleur, et il le pleura comme s'il eût perdu l'ami le plus cher et le plus fidèle. Mes frères, leur disoit-il, exercez la charité envers les pauvres, et faites-vous pauvres pour eux;

eux ; mais en même temps il se retranchoit lui-même jusqu'au nécessaire ; il faisoit distribuer à des troupes de mendians toutes les provisions de sa maison, et ne se réservoit d'autre ressource que la providence. Ainsi du reste. Il n'est donc point étonnant que ses paroles fussent si efficaces, puisqu'elles étoient si bien soutenues par ses œuvres. C'étoit assez de le voir agir : ses exemples faisoient évanouir tous les prétextes, applanissoient toutes les difficultés, confondoient la paresse des uns, excitoient la ferveur des autres, affermissoient la règle, et la maintenoient dans toute sa vigueur.

2. Par ses miracles. Ils furent éclatans et fréquens. Or, qu'étoit-ce que tant de prodiges divinement opérés par le ministère de saint Benoît ? C'étoient comme autant de témoignages que Dieu rendoit à sa règle ; comme autant de sceaux dont Dieu la scelloit et la confirmoit ; comme autant de voix par où Dieu disoit aux disciples du saint abbé : Voilà mon serviteur que j'ai choisi, voilà le législateur et le maître que je vous ai donné ; écoutez-le, et obéissez-lui : il est revêtu de mon pouvoir ; et, si vous en doutez, les merveilles que j'opère par lui, doivent vous en convaincre.

Aussi, mesdames, prenez garde, s'il

vous plaît, à une remarque bien particulière et bien importante touchant les miracles de votre glorieux fondateur. Elle est de l'abbé Godefroy, l'une des grandes lumières de l'ordre de saint Benoît. Car de même que Moïse ne fit jamais de miracles que pour autoriser la loi de Dieu; de même qu'à la naissance de l'église, les apôtres ne firent des miracles que pour établir la foi qu'ils annonçoient; de même S. Benoît n'en fit-il aucun, ou presqu'aucun, que pour donner du poids à sa règle, et pour l'appuyer. Il fait marcher un de ses disciples sur les eaux; il fait sortir du sein de la terre une fontaine; il multiplie les pains; il chasse les démons, et délivre les possedés; il ressuscite un mort; il connoît les secrets des cœurs, et les révèle; il prévoit l'avenir, et le prédit: tout cela, et bien des faits que je passe, tout cela, dis-je, pourquoi? afin de faire valoir et de relever, tantôt la règle de l'obéissance, tantôt celle de l'humilité, ou celle de la charité, ou celle de la tempérance et de la sobriété, ou celle de la confiance en Dieu, ou celle de la solitude et de la clôture, ou quelqu'autre. De là cette autorité avec laquelle saint Benoît donnoit ses ordres, et de là même cette soumission avec laquelle ses ordres étoient reçus et suivis. Ce n'étoit point par la multitude

des paroles, par la sévérité des menaces, par la rigueur des châtimens, par des airs impérieux, qu'il se faisoit obéir. Tout en lui ne respiroit que bonté, que douceur, que miséricorde: mais, puissant en œuvres, et d'ailleurs le premier à toutes les observances, il y engageoit encore plus ses frères par l'édification de ses exemples, que par l'éclat de ses miracles.

Edification, mesdames, que vous vous devez vous-mêmes les unes aux autres; édification d'une extrême importance pour le soutien de la règle que vous professez. Car vous êtes toutes intéressées à la maintenir autant qu'il est en votre pouvoir; et si vous n'avez pas pour cela le don des miracles, il ne tient qu'à vous, par la grâce du Seigneur, de vous procurer mutuellement le secours du bon exemple. Rien de plus fort que l'exemple pour toucher les cœurs, et pour les gagner. Il ne faut quelquefois, dans une communauté religieuse, qu'une fille exemplaire pour y entretenir la régularité, la piété, toutes les vertus. On la voit, on est témoin de ses actions, on ne peut lui refuser l'estime qui lui est due, et chacune entend au fond de l'âme une voix secrète qui lui dit: Pourquoi ne ferez-vous pas ce que celle-ci fait? ne le pouvez-vous pas? ne le devez-vous pas? Ce reproche pique, réveille, encou-

rage. Mais, par un effet tout contraire, souvent ne faut-il qu'une fille qui s'émancipe de ses devoirs, et qui se dérange, pour déranger toute une maison. Point de contagion plus prompte à se communiquer, que le mauvais exemple ; il répand même d'autant plus vite son venin, qu'il est secondé par le penchant de la nature corrompue, qui d'elle-même tend toujours vers le relâchement. On ne l'a que trop vu de fois : mais, par une bénédiction particulière du ciel, vous ne le vîtes jamais parmi vous, mesdames, et vous ne l'y verrez point. Le précieux dépôt que votre père vous a transmis, vous le conserverez ; ce qu'il a commencé, et ce qui lui coûta tant de soins, vous le perpétuerez : cette règle dont vous avez hérité, ne perdra rien entre vos mains de sa perfection et de sa force. Elle vivra dans vous, et vous-mêmes vous vivrez par elle.

Troisième point. Succès de S. Benoît, dans la propagation de sa règle. A en juger par l'événement, on peut dire que Moïse, le premier des législateurs, a été peut-être le moins heureux dans la promulgation de sa loi. Quelque excellente et quelque divine que fût cette loi, il ne la fit recevoir que dans une petite contrée de la terre, qui fut la Palestine, et que

par un seul peuple, qui fut le peuple juif. Toutes les autres nations la rejetèrent avec mépris ; et, si nous en croyons les profanes de ces temps-là, judaïser, c'est-à-dire, embrasser la loi des Juifs, et l'observer, c'étoit une honte et un opprobre parmi les gentils. Mais il en est allé tout autrement à l'égard du glorieux patriarche que nous honorons en ce jour. De la manière dont sa règle s'est répandue dans le monde, nous pouvons bien encore ici reprendre les paroles de mon texte, et conclure qu'entre tous les législateurs, il n'a point eu d'égal : pourquoi ? parce que jamais il n'y en eut aucun dont la loi ait fait des progrès plus admirables, aucun dont l'institut ait été plus universellement suivi, aucun qui, sous une même règle, ait rassemblé plus de sujets, et en ait formé un corps plus étendu et plus nombreux.

Saint Augustin disoit, et avec raison, que l'établissement de la loi évangélique, dans les circonstances que chacun sait, et par des hommes tels que les apôtres, étoit un des plus grands miracles de la Providence. C'est ainsi que tous les pères en ont parlé : et, sans vouloir user de comparaison, j'oserois presque ajouter, que la propagation de la règle de saint Benoît, fut comme une suite de ce miracle,

comme une continuation de ce miracle, comme une extension de ce miracle. Et en effet, quel prodige, qu'une règle austère, sans l'être toutefois au delà des bornes, et dans un excès insoutenable à l'infirmité humaine; qu'une règle qui combat tous les sens, et qui contredit toutes les inclinations de la chair; qu'une règle qui, par un divorce entier, sépare du monde, et prive de tous les agrémens que peut avoir le commerce du monde; qu'une règle de pénitence, d'abstinence, de silence; que cette règle, dès sa première origine, se soit accrue presque à l'infini! que partout, et du consentement le plus général, elle ait été applaudie, embrassée, acceptée! que de toutes les conditions, depuis les plus relevées, ou par la noblesse du sang, ou par l'éclat des dignités, depuis même les princes et les potentats, elle ait formé une multitude innombrable de religieux! Encore une fois, ne faut-il pas reconnoître que le doigt de Dieu étoit là?

Voulez-vous donc, mesdames, une juste idée des bénédictions dont le ciel combla votre saint instituteur? Rappelez le souvenir d'Abraham. Dieu dit à ce patriarche de l'ancienne loi: *Quittez votre pays, votre famille, la maison de votre père, et retirez-vous dans la terre que je vous montrerai.* Ce ne sera pas en vain

Genes. c. 12.

que vous obéirez au commandement que je vous fais : car, poursuivoit le Seigneur, *je ferai sortir de vous un grand peuple, je rendrai votre nom célèbre, et vous serez béni.* Voilà comment Dieu parloit. Or, de toutes ces paroles, y en a-t-il une qui ne convienne parfaitement à saint Benoît, et qui ne soit accomplie dans sa personne? Nous l'avons vu, fidèle à la grâce qui l'inspiroit, s'arracher d'entre les bras de ses proches, rompre tous les liens du sang et de la nature, sacrifier de grandes espérances, et se dépouiller de tous ses droits à d'amples héritages. Vous le vîtes, Seigneur, dans les ombres d'une affreuse caverne, où votre divine vocation l'avoit conduit, s'ensevelir tout vivant, y demeurer obscur, inconnu, parmi les bêtes farouches, et sans nulle consolation humaine. Mais de là enfin, comment le vit-on sortir? comme l'astre du jour, lorsque, perçant un nuage épais qui l'enveloppoit, il sort plus lumineux que jamais, et se montre dans toute sa splendeur. Quel concours auprès de ce nouveau patriarche, dès qu'il a levé, pour ainsi dire, l'étendard de sa règle! on accourt à lui de toutes parts, on y vient en foule. Ce n'est point par une ferveur passagère ; elle se soutient, et d'année en année c'est toujours le même feu. Des rois descendent du trône,

Erisque benedictus. Ibid.

et ne croient pas se dégrader en déposant l'autorité souveraine, et se rangeant sous l'obéissance du saint législateur. De son école, et d'entre ses disciples, combien fournit-il à l'église de prélats, remplis de son esprit et dressés par ses leçons? combien de pontifes au siége apostolique? et au ciel, combien de saints couronnés dans la gloire, et révérés sur la terre?

Tout ceci est grand, mesdames; mais, sans m'y arrêter davantage, ni le mettre dans tout son lustre, je conclus par une courte instruction qui me paroît importante, et qui vous le paroîtra comme à moi. Car si le père honore les enfans, c'est aux enfans, par un devoir indispensable, et par un retour bien légitime, d'honorer le père. Vous êtes filles de saint Benoît : qualité dont il vous est permis de vous glorifier ; mais comment? Vous me le demandez, et je ne puis mieux sur cela vous répondre, que par la belle morale de saint Paul, instruisant les Juifs, qui furent le peuple de Dieu. Mes frères, leur disoit l'apôtre, vous êtes tous les descendans d'Israël; mais il ne s'ensuit pas que vous soyez tous Israélites. Vous ne l'êtes, ni ne pouvez l'être, qu'autant que vous agissez, que vous parlez, que vous pensez en Israélites. Vous tirez tous d'Abraham votre origine, reprenoit le même apôtre; mais

Non omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israëlitæ neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii. Rom. c. 9.

mais ce n'est pas une conséquence que vous soyez tous enfans d'Abraham ; car il n'y a de vrais enfans d'Abraham, que ceux qui imitent la foi de ce père des croyans. L'application, mesdames, se présente d'abord, et chacune peut se la faire aisément à soi-même. Fille de saint Benoît, selon l'habit et selon le nom, le suis-je en effet, et dans la pratique? Et si je ne le suis dans la pratique et en effet, quel avantage seroit-ce pour moi de l'être, et selon le nom, et selon l'habit? Or, je ne le serai jamais en effet, ni jamais ne pourrai l'être, qu'autant que je serai animée du même zèle que saint Benoît, pour mon avancement et ma perfection; qu'autant que je pratiquerai les mêmes vertus, ou que je travaillerai à les acquérir; qu'autant que j'aurai la même charité dans le cœur, la même humilité dans l'esprit, la même soumission dans les sentimens, la même fidélité dans tous les exercices qui me sont ordonnés par la règle. Hé! que m'importe qu'elle soit si sainte, cette règle, et si sanctifiante par la grâce qu'il a plu à Dieu d'y attacher, si elle ne me sanctifie pas, ou si je ne me sanctifie pas avec elle? Que m'importe qu'elle ait eu, dans les autres, de si grands succès, si elle ne les a pas dans moi? Solide considération, mesdames,

que je n'ai pas craint de vous mettre devant les yeux, tout persuadé que je suis du bon ordre et de la régularité qui règne dans cette maison. Puissiez-vous ne déchoir jamais de l'heureux état où le Seigneur, par une protection toute spéciale, vous a conservées jusqu'à ce jour! Que l'esprit de religion, et d'une religion pure, vous éclaire toujours, vous dirige toujours, vous conduise toujours, et qu'il vous fasse enfin parvenir au terme où votre saint instituteur vous a précédées, et où vous aspirez après lui.

Fin des pensées.

SUJETS ET ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

ESSAI D'AVENT.

DESSEIN GÉNÉRAL. *Saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, et disposant le monde à la venue du Messie.* 7

PREMIÈRE SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE *annonçant aux peuples Jésus-Christ, et le faisant connoître.* pag. 11

Dimanche. *Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme Dieu-Homme.* Sermon *sur l'incarnation divine.* 12

Lundi. *Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes.* Sermon *sur la grâce.* 21

Mardi. *Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme instituteur des sacremens, et en particulier du baptême.* Sermon *sur le baptême.* 31

Mercredi. *Jean-Baptiste faisant con-*

noître Jésus-Christ comme juge de l'univers. Sermon *sur le jugement universel.* pag. 41

Jeudi. *Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés.* Sermon *sur le bonheur du ciel.* 51

Vendredi. *Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.* Sermon *sur la damnation éternelle.* 61

SECONDE SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE *préchant la pénitence, pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ.* 70

Dimanche. *Jean-Baptiste préchant une pénitence prompte et sans retardement.* Sermon *sur le délai de pénitence.* 72

Lundi. *Jean-Baptiste préchant une pénitence sincère et sans déguisement.* Sermon *sur la pénitence du cœur.* 82

Mardi. *Jean-Baptiste préchant une pénitence humble et sans présomption.* Sermon *sur la fausse confiance en la miséricorde de Dieu.* 91

Mercredi. *Jean-Baptiste préchant une*

pénitence fructueuse et sans relâchement. Sermon *sur les fruits de la pénitence.* pag. 99
Jeudi. *Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.* Sermon *sur les œuvres satisfactoires.* 107
Vendredi. *Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.* Sermon *sur l'efficace et la vertu de la pénitence.* 116

TROISIEME SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE *traçant aux peuples des règles de morale, et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.* 128
Dimanche. *Jean-Baptiste condamnant l'impureté.* Sermon *sur l'impureté.* 129
Lundi. *Jean-Baptiste condamnant l'ambition.* Sermon *sur l'ambition.* 136
Mardi. *Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.* Sermon *sur l'attachement aux richesses.* 144
Mercredi. *Jean-Baptiste condamnant les emportemens et les violences.* Sermon *sur la douceur chrétienne.* 151
Jeudi. *Jean-Baptiste condamnant la mé-*

disance. Sermon *sur la médisance.* pag. 158
Vendredi. *Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.* Sermon *sur l'aumône.* 168

QUATRIEME SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE *perfectionnant les peuples, et les formant aux vertus les plus capables de les unir à J. C.* 177
Dimanche. *Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.* Sermon *sur la foi.* 178
Lundi. *Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en J. C.* Sermon *sur la rédemption des hommes par J. C.* 187
Mardi. *Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.* Sermon *sur la dévotion envers Jésus-Christ.* 196
Mercredi. *Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.* Sermon *sur la droiture et l'équité chrétienne.* 205
Jeudi. *Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.* Sermon *sur la fréquente confession.* 216

FÊTE DE NOEL.

Sermon *sur la nativité de Jésus-Christ.* pag. 228

ESSAI D'OCTAVE DU S. SACREMENT.

Dessein général. *La vie de Jésus-Christ dans l'eucharistie.* 243
Premier jour. *Jésus-Christ prenant, dans l'eucharistie, une seconde naissance.* Sermon *sur la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement.* 248
Second jour. *Jésus-Christ recevant, dans l'eucharistie, nos adorations.* Sermon *sur le culte d'adoration rendu à Jésus-Christ dans le saint sacrement.* 262
Troisième jour. *Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'eucharistie.* Sermon *sur le sacrifice de la messe.* 275
Quatrième jour. *Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'eucharistie.* Sermon *sur les entretiens intérieurs avec Jésus-Christ dans le saint sacrement.* 292
Cinquième jour. *Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'eucharistie, et nourrissant les âmes*

fidèles. Sermon *sur la fréquente communion.* pag. 312
Sixième jour. *Jésus-Christ outragé dans l'eucharistie.* Sermon *sur les outrages faits à Jésus-Christ dans le saint sacrement.* 331
Septième jour. *Jésus-Christ crucifié dans l'eucharistie.* Sermon *sur la communion indigne.* 350
Huitième jour. *Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'eucharistie.* Sermon *sur les processions du saint sacrement.* 370
Sermon *pour la fête de S. Benoît.* 591

Fin de la table.

252 9126
B 666
BOURDALOUE, L.
AUTHOR
Pensee du P.Bourdaloue, III
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	P T Burn JUN 16	
	Jos Geary JAN 11 194	
	Ld. OCT 10	
	JUN 2	

9126